



ON NE NAÎT PAS ENGAGÉ.E : ON LE DEVIENT.

Comment en vient-on à s'engager pour l'égalité de genre dans le milieu associatif et militant, le milieu universitaire et sur Internet ?

PAGE DE GARDE

Photographie¹ prise par Jean-Pierre Rey « *lors de la manifestation unitaire parisienne, étudiants, syndicats, travailleurs, entre les places de la République et Denfert-Rochereau à Paris, dans le cadre des événements de Mai 68* »². La photographie d'origine est protégée par le droit de la propriété intellectuelle, mais son utilisation est autorisée dans le cadre de « *l'illustration d'un travail pédagogique ou de recherche non commercialisé sous aucune forme que ce soit* »³.

La page de garde a été réalisée par Célia Baptiste⁴.

¹ « Image de l'article « La Marianne de Mai 68 » », *Wikipédia*, URL complète en biblio.

² « La Marianne de Mai 68 », *in Wikipédia*, 2016, URL complète en biblio.

³ « Jean-Pierre Rey : un regard sur Mai 68 », *Mai-68.fr*, URL complète en biblio.

⁴ Célia BAPTISTE, « Célia Baptiste », *Célia Baptiste*, 2015, URL complète en biblio.

REMERCIEMENTS

Je souhaitais d'abord remercier mes deux tutrices, Emmanuelle Santelli et Élise Chane, pour leur écoute, leur sagesse et leurs conseils éclairants qui m'ont maintes fois remise sur la voie lorsque je me sentais perdue.

Je voulais ensuite remercier toutes les professeures du Master ÉGALES pour leur patience et pour le temps qu'elles ont consacré à nous guider dans la réalisation de ces mémoires.

Un remerciement aussi à mes co-stagiaires de l'Institut ÉgaliGone, Célia, Julie et Nina, qui m'ont aidée en partageant avec moi leur expérience et que j'espère avoir aidé moi aussi.

Un grand merci à ma sœur qui a réalisé la superbe page de garde de ce mémoire.

Enfin, merci à mon compagnon qui m'a épaulée à chaque étape et qui a été d'un grand secours lors de la rédaction et la relecture de ce mémoire.

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'autrice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com

CHARTE RÉDACTIONNELLE

J'ai choisi d'utiliser « je » comme pronom pour l'écriture de ce mémoire car j'ai considéré l'usage de la première personne du pluriel inconfortable et pouvant induire en erreur sur le nombre de personnes ayant participé à ce travail.

J'utiliserai le langage non discriminant dans ce mémoire. Il concernera les passages que j'ai moi-même rédigé et non les citations d'ouvrages, qui garderont leur forme d'origine. Les citations issues des entretiens seront conservées dans leur forme d'origine afin de préserver la manière de parler des interviewé.es.

Le genre masculin, que je considère comme non neutre, sera utilisé uniquement pour désigner le masculin. Les pronoms masculins génériques « il » et « ils » seront remplacés respectivement par « iel » et « iels ». Le pronom impersonnel « il » restera utilisé dans les tournures impersonnelles (ex : Il faut comprendre.).

Les articles définis et indéfinis au singulier seront au besoin juxtaposés (ex : un.e, le/la). Les adjectifs possessifs, les déterminants, les pronoms personnels et les pronoms démonstratifs seront adaptés de même (ex : son/sa, tous/toutes, elleux, celui/celle, ceux).

Les noms de métiers, fonctions, grades et titres seront employés au féminin quand iels sont pratiqué.es par une personne s'identifiant comme femme.

Dans l'emploi générique des adjectifs et des noms, lorsque le féminin et le masculin mélangé.es ne permettent pas la bonne compréhension du mot à la première lecture (ce qui constitue un point de vue subjectif de ma part), le slash sera utilisé. La juxtaposition se fera à partir de la dernière syllabe pour les mots en « eur/ice » (ex : correcteur/trice, auteur/trice) ; à partir du son [ø] ou [œ] pour les mots en « eur/euse » (chercheur/euse, joueur/euse) ; ou avec le mot complet lorsque la bonne compréhension le demandera (ex : belle/beau, bon/bonne). Le pluriel sera ajouté en fin de mot (ex : correcteur/trices) car à mon sens la juxtaposition des deux mots créé un mot unique que l'on peut accorder au pluriel.

Toujours dans le cas d'un emploi générique, lorsque le féminin et le masculin mélangé.es permettent la bonne compréhension du mot à la première lecture, le point sera utilisé (ex : interviewé.e, écrivain.e).

Les erreurs qui pourraient se glisser çà et là seront à mettre sur le compte d'erreurs d'inattention ou de la difficulté à sortir d'anciens automatismes d'écriture.

SOMMAIRE

PAGE DE GARDE	1
REMERCIEMENTS.....	2
CHARTRE RÉDACTIONNELLE.....	3
INTRODUCTION	6
PARTIE 1 - SOCIOLOGIE DU PARCOURS DE VIE, SOCIOLOGIE DE L'ENGAGEMENT MILITANT ET ENJEUX DE LABELLISATION	8
I - « On ne naît pas engagé.e : on le devient. »	8
1) Approche biographique et parcours de vie.....	10
2) Les spécificités de l'engagement pour l'égalité de genre et les milieux de pratique ...	13
3) Égalité de genre, de sexe ou féminisme ?	16
II -Méthodologie et posture	18
PARTIE 2 - L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE, PÉRIODES D'ACQUISITION DE PRÉDISPOSITIONS À L'ENGAGEMENT ?	21
I - Un contexte familial (in)égalitaire et des positions sociales dominantes.....	21
1) Un retour introspectif sur la famille	22
2) Un contexte familial égalitaire ou inégalitaire ?	24
3) Des positions sociales dominantes.....	29
II - L'école, les relations amicales et amoureuses, et les premiers engagements	30
1) Des environnements scolaires porteurs.....	30
2) Les influences amicales et les premières relations amoureuses	32
3) Les premiers engagements.....	34
PARTIE 3 - DES FACTEURS D'ENGAGEMENT : LES MILIEUX PORTEURS ET LES AUTRES OPPORTUNITÉS	39
I - Trois principaux milieux porteurs d'engagement	39
1) Les études supérieures.....	40
2) Les associations et le militantisme	46
3) La vie professionnelle	51
II - D'autres opportunités de s'engager.....	55
1) Des compagnes « engagées » pour l'égalité de genre.....	55
2) Internet et les réseaux sociaux.....	59
PARTIE 4 - DÉFINIR ET VIVRE SON ENGAGEMENT	65
I - Définir son engagement	65

1) Être « militant.e » ou non : vivre son engagement dans un groupe.....	65
2) Le pluri-intérêt et le pluri-engagement.....	71
II - Vivre son engagement.....	74
1) En tant qu'homme.....	74
2) Aménager son environnement : la question des espaces « safe ».....	82
3) Le ressenti vis-à-vis de l'engagement.....	86
PARTIE 5 - UNE RÉFLEXION SUR L'ENGAGEMENT ET LA MIXITÉ : MA MISSION À ÉGALIGONE.....	90
Modalités du stage	90
Mission.....	90
Réalisations.....	91
Recommandations.....	92
Pour le premier objectif : la mixité.....	93
Pour le deuxième objectif : la dynamique associative	93
CONCLUSION	94
BIBLIOGRAPHIE	98
SITOGRAFIE.....	101
TABLE DES ILLUSTRATIONS	104
ANNEXES	105
Annexe 1 : guide d'entretien	105
Annexe 2 : tableau des classes sociales des parents des interviewé.es	110
Annexe 3 : tableau des milieux de premier engagement pour l'égalité de genre.....	112

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer correctement en donnant les informations suivantes :
 BAPTISTE Anne. On ne naît pas engagé.e : on le devient. Comment en venir à s'engager pour l'égalité de genre dans le milieu associatif et militant, le milieu universitaire et sur internet ?, mémoire professionnel dans le cadre du Master 2 ÉGALES, sous la direction d'Emmanuelle Santelli, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2017, 213p.

Pour contacter l'auteurice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email :
 annebaptiste92@gmail.com

INTRODUCTION

« *On ne naît pas féministe, on le devient ?* ». Tel était le nom choisi par Les Salopettes, une association féministe de l'ENS de Lyon, pour l'atelier qu'elles organisaient le vendredi 21 octobre 2016⁵. En se posant cette question et en invitant les participant.es à apporter leur témoignage au collectif, Les Salopettes cherchaient – comme un certain nombre de personnes engagées⁶⁷, de journalistes⁸⁹¹⁰, de groupes de réflexion¹¹ et de chercheur.ses¹²¹³¹⁴, chacun.es avec des objets d'études, méthodes et vocabulaires varié.es – à comprendre l'engagement pour l'égalité de genre.

Ce questionnement, c'est aussi celui que j'ai eu depuis plusieurs années à propos de mon propre engagement. Comment se faisait-il que j'en sois venue à m'identifier comme féministe ? Quels avaient été les éléments déclencheurs de mon engagement pour l'égalité de genre ? Quelles que soient les réponses que j'apportais à ces questions ou les idées que des collègues et professeures du Master ÉGALES m'offraient pour m'aider, je n'étais jamais pleinement satisfaite. Ainsi, avant de devenir une recherche universitaire, ce mémoire avait pour origine une curiosité intellectuelle introspective au sujet de mon parcours, à laquelle j'ai progressivement ajouté la question : qu'en était-il pour les autres ?

*

Ce mémoire est une étude qualitative en études de genre. Il est basé sur une recherche bibliographique et sur l'analyse de seize entretiens biographiques menés entre mars et avril 2017.

Mon travail sera organisé en cinq parties. La première partie expliquera les réflexions, le cadre théorique et la méthodologie utilisé.es. La seconde sera chronologique : elle retracera le

⁵ Atelier « *On ne naît pas féministe, on le devient ?* » par l'association Les Salopettes, , MP3, ENS de Lyon, 2016.

⁶ AMANDINE, « Comment le voyage m'a rendue féministe », *Un sac sur le dos*, 14 juin 2015, URL complète en biblio.

⁷ ENCORE FÉMINISTES !, « Encore féministes ! Comment nous sommes devenu-es féministes », *Encore féministes !*, URL complète en biblio.

⁸ Éloïse BOUTON, « Comment devient-on féministe ? », *Les Inrocks*, 4 février 2017, URL complète en biblio.

⁹ Céline GARCIN, « « On ne naît pas féministe, on le devient » », *Le Courrier*, URL complète en biblio.

¹⁰ Laurence LEMOINE, « Encore féministes : elles témoignent », *Psychologies.com*, 16 juillet 2009, URL complète en biblio.

¹¹ ADELINEL2LEP, « Comment devient-on féministe ? Par Christine Delphy », *Pour une éducation populaire d'auto-défense et d'auto-organisation*, 13 novembre 2014, URL complète en biblio.

¹² Laurence BACHMANN, « Transformer le genre par la littérature : essai de sociologie indirecte », 2010, Versants : revue suisse des littératures romanes, n° 57, p. p17, doi:10.5169/seals-271548.

¹³ Laurence BACHMANN, « Female friendship and gender transformation », *European Journal of Women's Studies*, mai 2014, vol. 21, n° 2, pp. 165-179, doi:10.1177/1350506813515856.

¹⁴ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes : socio-histoire d'un engagement improbable*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

parcours des interviewé.es durant leur enfance et leur adolescence. La troisième sera thématique : elle cherchera à comprendre les facteurs qui amènent à l'engagement dans le reste de la vie. La quatrième partie s'intéressera à la façon dont les interviewé.es définissent et vivent leur engagement. Enfin, la dernière partie reviendra brièvement sur la tentative de mise en pratique de cette recherche durant mon stage à ÉgaliGone.

donnant les informations suivantes :

BAPTISTE Anne, *On ne naît pas engagé.e : on le devient. Comment en vient-on à s'engager pour l'égalité de genre dans le milieu associatif et militant, le milieu universitaire et sur Internet ?*, mémoire professionnel dans le cadre du Master 2 ÉGALES, sous la direction d'Emmanuelle Santelli, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2017, 213p.

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'autrice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com

PARTIE 1 - SOCIOLOGIE DU PARCOURS DE VIE, SOCIOLOGIE DE L'ENGAGEMENT MILITANT ET ENJEUX DE LABELLISATION

I - « ON NE NAÎT PAS ENGAGÉ.E : ON LE DEVIENT. »

L'expression « On ne naît pas... : on le devient. » est si fréquemment utilisée dans les titres d'articles journalistiques, de livres ou sur internet, avec tant de variantes orthographiques et de sens qu'elle en perd beaucoup de sa valeur d'origine. « *On ne naît pas député, on le devient !* »¹⁵, « *On ne naît pas père, on le devient* »¹⁶, « *On ne naît pas manager, on le devient !* »¹⁷ ou encore la marque Nike lançant une campagne de publicité intitulée « *On ne naît pas champion. On le devient. #justdoit* »¹⁸ sont autant d'exemples récents de l'emploi de cette expression. Il semble que de l'ouvrage *Le Deuxième sexe*, tome 2 « L'expérience vécue »¹⁹, écrit par Simone de Beauvoir et publié en 1949, beaucoup n'aient retenu que l'aspect concernant la transformation de soi par l'apprentissage. Beaucoup moins se souviennent de la démonstration essentielle faite par De Beauvoir : que la femme est élaborée par la société comme un Autre. À moins que l'emprunt ait été fait à Érasme (« *On ne naît pas homme on le devient.* ») ou à Tertullien (« *On ne naît pas chrétien, on le devient.* »)²⁰, mais cela me paraît improbable.

Si j'ai choisi moi aussi d'emprunter à De Beauvoir, c'est pour deux raisons. D'abord, ce travail s'inscrit en études de genre, un domaine scientifique dans lequel les travaux de De Beauvoir sont une source théorique importante. Ainsi, le sens de sa citation, bien que détourné pour les besoins de ce mémoire, reste dans un domaine de réflexion proche de celui d'origine. Par ailleurs, l'orthographe originelle a été préservée. La deuxième raison est que je vais m'intéresser ici au parcours des personnes engagées pour l'égalité de genre, et que cette citation souligne le passage progressif du non-engagement à l'engagement à la faveur de certains éléments et circonstances que ce mémoire aura à charge de mettre à jour.

*

Mes recherches bibliographiques m'ont permis de constater que ce sujet n'a, à ma connaissance, jamais été étudiée en ces termes. Birgitta Orfali, l'auteurice de l'ouvrage *L'adhésion, Militier*,

¹⁵ Matthieu CARON, « « On ne naît pas député, on le devient ! » », *Le Monde.fr*, 20 juin 2017, URL complète en biblio.

¹⁶ Julien CHOUVET, *On ne naît pas père, on le devient*, Paris, Éditions Emmanuel, 2016, n° 1/.

¹⁷ Marion BAILE, « On ne naît pas manager, on le devient ! », *Auto Infos*, 12 mai 2017, URL complète en biblio.

¹⁸ NIKE, « On ne naît pas champion. On le devient. #justdoit [https://amp.twimg.com/v/a9576af4-0af3-4051-b892-df9fcb2074b6 ...](https://amp.twimg.com/v/a9576af4-0af3-4051-b892-df9fcb2074b6...) », @nike, 2016T18:11, URL complète en biblio.

¹⁹ Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième sexe, II : L'Expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1949.

²⁰ « L'histoire d'une formule », *France Culture*, URL complète en biblio.

s'engager, rêver paru en 2011, utilise dans un passage l'exemple du féminisme pour parler des formes d'adhésion qui n'impliquent pas une inscription concrète dans des groupes militants. Toutefois, son ouvrage porte sur l'adhésion de façon générale, en prenant principalement appui sur ses recherches sur le Front National²¹²². Alban Jacquemart, dans le livre issu de sa thèse *Les hommes dans les mouvements féministes, Socio-histoire d'un engagement improbable* paru en 2015, a étudié l'engagement dans une perspective socio-historique en se centrant sur l'engagement des hommes militants féministes²³. Son ouvrage a été d'une grande importance pour mon travail de mémoire car nos questionnements sont proches : il s'intéresse notamment aux « ressorts de l'engagement », ce qui nous amène à nous rejoindre sur certains points. Néanmoins, Jacquemart a fait le choix de se centrer sur les personnes s'identifiant comme hommes qui militent dans des groupes féministes, tandis que j'ai choisi de m'intéresser aux personnes qui, quelle que soit leur identité de genre, s'engagent pour l'égalité de genre même en dehors de ces groupes. Laurence Bachmann a mené plusieurs recherches à Genève au sujet de la « transformation de genre » en se centrant sur l'étude des outils qui permettent selon elle l'émancipation féminine : la littérature²⁴ et l'amitié²⁵. Malheureusement, ses recherches ne portent que sur des personnes s'identifiant comme femmes, et seulement sur des éléments thématiques du parcours des interviewé.es. D'autres auteur/trices s'intéressent aux parcours en général, mais pas à l'engagement pour l'égalité de genre.

Je me suis pour ma part posée la question suivante : comment en vient-on à s'engager pour l'égalité de genre dans le milieu associatif et militant, le milieu universitaire et sur internet ? Mon objet d'étude est donc le parcours des personnes engagées pour l'égalité de genre. Cette problématique m'amène à formuler trois hypothèses.

D'abord que l'enfance et l'adolescence permettent d'acquérir des prédispositions à l'engagement. Je pose en fait la question des éléments « *Qui met[tent] dans des conditions favorables à l'accomplissement d'un fait à venir* »²⁶ : il peut par exemple s'agir de capital social, culturel et scolaire²⁷. Par « enfance » et « adolescence », j'entends les périodes qui précèdent

²¹ Birgitta ORFALI, *L'adhésion : militer, s'engager, rêver*, Bruxelles [Paris], De Boeck, Le point sur, 2011, n°. 1/.

²² Justine CANONNE, « Entretien: Entretien avec Birgitta Orfali : Les ressorts psychologiques du militantisme », *Le Cercle Psy, le magazine de toutes les psychologies*, 22 août 2013, URL complète en biblio.

²³ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, *op. cit.*

²⁴ Laurence BACHMANN, « Transformer le genre par la littérature », *op. cit.*

²⁵ Laurence BACHMANN, « Female friendship and gender transformation », *op. cit.*

²⁶ « Le Trésor de la Langue Française Informatisé », URL complète en biblio.

²⁷ Pierre BOURDIEU, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, vol. 30, n° 1, pp. 3-6, doi:10.3406/arss.1979.2654.

l'entrée dans les études supérieures (telles que définies par l'Insee²⁸²⁹) ou dans une formation diplômante et professionnalisante (type Certificat d'Aptitude Professionnelle). Dans le cas d'une personne ne possédant pas de diplôme, l'enfance et l'adolescence se terminent lors de l'entrée dans la vie professionnelle. Je place le passage de l'enfance à l'adolescence vers l'âge de 10-11 ans, à l'entrée au collège.

Ensuite, je postule que l'on peut repérer dans le parcours des interviewé.es des facteurs d'engagement, ou autrement dit des éléments similaires qui semblent avoir concouru à ce que les interviewé.es s'engagent pour l'égalité de genre.

Enfin, je fais l'hypothèse que l'engagement se définit et se vit différemment en fonction des personnes. Ce sont de ces hypothèses que découle le plan de ce mémoire.

1) Approche biographique et parcours de vie

Dès le début de mes recherches bibliographiques s'est posée la question du terme à employer pour parler de l'objet que je cherchais à étudier. J'ai d'abord opté pour « socialisation » et j'ai lu Muriel Darmon³⁰, Claude Dubar³¹ et Annick Percheron³² afin d'avoir une vision large de ce concept. Celui-ci m'a semblé intéressant, néanmoins il posait plusieurs problèmes. D'abord, il me paraissait important de ne pas perdre de vue la façon dont chaque personne vit sa vie et la met en récit en évoquant ou non certaines périodes. Or, le concept de socialisation postule d'emblée l'importance de périodes de la vie au détriment d'autres : Darmon explique par exemple que la socialisation secondaire est « *celle pendant laquelle l'individu intègre des ajouts moins fondamentaux* »³³ par rapport à la socialisation primaire. Ensuite, pour certain.es auteur/trices, étudier le concept de socialisation revenait parfois à accorder plus d'importance aux structures qu'aux acteur/trices, vu.es comme de simples objets sur qui les structures agissent. Ainsi pour Darmon, la socialisation est « *l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit – on dira aussi « formé », « modelé », « façonné », « fabriqué », « conditionné » - par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert – « apprend », « intériorise », « incorpore », « intègre » -*

²⁸ « Définition - Enseignement supérieur », *Insee*, 13 octobre 2016, URL complète en biblio.

²⁹ « *L'enseignement supérieur regroupe l'enseignement dispensé dans les universités, les instituts universitaires de technologie (IUT), les instituts universitaires de formation des maîtres (IUFM), les sections de techniciens supérieurs (STS), les classes préparatoires aux grandes écoles (CPGE), les écoles d'ingénieurs, les écoles de commerce, gestion, vente et comptabilité, les écoles paramédicales et sociales, etc.* »

³⁰ Muriel DARMON, *La socialisation*, 2e éd., Paris, A. Colin, 128, 2010, n° 1/.

³¹ Claude DUBAR, *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*, 4e éd. revue., Paris, A. Colin, Collection U, 2010, n° 1/.

³² Annick PERCHERON, *La socialisation politique*, Paris, A. Colin, Collection U, 1993.

³³ Muriel DARMON, *La socialisation*, *op. cit.*

des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement. »³⁴. Enfin, je jugeais artificielle la division souvent utilisée entre socialisation primaire et secondaire : comme le dit Emmanuelle Santelli en citant Elder³⁵, ce partage en deux contribue à rendre le concept « *impropre à penser le changement tout au long de la vie* »³⁶. Faisant ce constat, je me suis alors tournée vers le concept de parcours tel qu'il a été développé par Santelli dans son HDR³⁷. Premièrement, alors que la socialisation « *permet de penser le changement social [...] en considérant la manière dont les événements et les environnements (inter)agissent tout au long de la vie* », « *la notion de parcours permet de relier ces différents univers sociaux et de considérer le rôle des entourages* »³⁸. Ainsi, ce concept a une triple dimension « *dynamique, temporelle et interactive* » « *car elle présuppose une action des individus et de l'environnement avec lequel ils interagissent* »³⁹. C'est d'ailleurs cette « *dimension interactive et contingente qui la distingue des notions de trajectoires et de carrières* »⁴⁰, deux concepts utilisés en sociologie mais que je n'ai pas retenus. Deuxièmement, grâce au concept de parcours, « *les individus apparaissent disposer d'une marge de manœuvre, ils ont une capacité d'action, en même temps qu'ils sont soumis à des contraintes et aux normes sociales* »⁴¹. Pour Caradec, Ertul et Melchior⁴² cités par Santelli : « *S'intéresser aux parcours des individus consiste à la fois à se montrer attentif à leur dimension subjective, restituée à travers des récits de vie, et à inscrire ces cheminements individuels dans les contextes sociaux objectifs qui les balisent, ceux-ci étant appréhendés dans leurs multiples dimensions (temporelle, spatiale, économique, familiale, professionnelle, sexuée, etc.)*. »⁴³. Troisièmement, au contraire des concepts de socialisation primaire et secondaire, le concept de parcours permet pour Zimmermann⁴⁴ « *par*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Le document d'origine n'a pas été retrouvé.

³⁶ Emmanuelle SANTELLI, *Prendre place, entre ressources inégales et mobilités : Réflexions méthodologiques sur les parcours des descendants d'immigrés. Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches, Chapitre 4 et 5*, 2014.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

⁴² ESPACES ET SOCIÉTÉS (dir.), *Les dynamiques des parcours sociaux : temps, territoires, professions*, Rennes, PUR, Le sens social, 2012, n° 1/.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Bénédicte ZIMMERMANN, *Ce que travailler veut dire : une sociologie des capacités et des parcours professionnels*, Paris, Economica, Études Sociologiques, 2011, n° 1/.

l'artefact de la mise en cohérence biographique, de traduire des évènements discontinus en un ensemble continu. »⁴⁵. Ce sont toutes ces raisons qui m'ont poussée à préférer ce concept.

Pour en résumer les implications, Santelli explique : « *la notion de parcours de vie renvoie à une démarche biographique qui elle-même contient une logique processuelle attentive aux dynamiques temporelles et à l'interdépendance des facteurs. [...] le concept de parcours de vie est le plus approprié pour pénétrer l'univers intime des vies individuelles, les relier aux évènements extérieurs, et saisir l'interdépendance des faits, en considérant à la fois l'épaisseur du temps et la construction sociale. Il implique une dimension narrative, elle est centrale dans les analyses de parcours.* »⁴⁶. Ainsi, le choix du concept de parcours implique une attention accordée à la temporalité des récits de vie et à l'interdépendance entre acteur/trices et structures sociales. C'est ce qui m'a orientée vers la méthode des d'entretiens biographiques, qui permettent d'analyser les dynamiques sociales en portant l'attention au subjectif et à l'interprétation individuelle⁴⁷. On peut dire que ce concept irrigue tout mon travail.

J'emploie ici « récits de vie » dans le sens de « discours d'un.e interviewé.e au sujet de sa propre vie » et non comme le nom d'une méthode de passation d'entretien. Pour les mêmes raisons que Santelli⁴⁸, j'ai choisi de procéder à des entretiens biographiques et non à des récits de vie. Premièrement, un récit d'une vie implique de faire plusieurs entretiens avec l'interviewé.e ; or je n'en ai fait qu'un seul par interviewé.es. Deuxièmement, un récit de vie ne comporte ni guide, ni relance, alors que j'ai fait un guide d'entretien très détaillé et exhaustif⁴⁹. Mais contrairement à Santelli⁵⁰, j'utilise l'expression « récit de vie » pour désigner le matériau obtenu. Enfin, Santelli⁵¹ explique que l'entretien biographique ne se limite pas à l'individu : la démarche part effectivement de l'individu qui narre son parcours, mais l'entretien va au-delà et prend en compte les contextes sociaux et historiques. Dans ce mémoire, je n'ai pas élargi mon analyse aux contextes sociaux et historiques, mais j'emploie quand même l'expression « entretien biographique » pour désigner ma méthode.

⁴⁵ Emmanuelle SANTELLI, *Prendre place, entre ressources inégales et mobilités : Réflexions méthodologiques sur les parcours des descendants d'immigrés. Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches, Chapitre 4 et 5, op. cit.*

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ Puisque mon guide va être cité plusieurs fois au cours de ce mémoire, il m'a semblé utile de le faire figurer en Annexe 1.

⁵⁰ Emmanuelle SANTELLI, *Prendre place, entre ressources inégales et mobilités : Réflexions méthodologiques sur les parcours des descendants d'immigrés. Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches, Chapitre 4 et 5, op. cit.*

⁵¹ *Ibid.*

Il est important de noter que si j'ai rejeté la division artificielle entre socialisation primaire et secondaire, mon plan peut donner l'impression que j'en ai en fait tenu compte puisqu'il sépare en deux le parcours des interviewé.es (l'enfance/l'adolescence et le reste de la vie). Cependant, cette division prend en considération les périodes et les éléments clefs qui sont ressorti.es de l'analyse des discours des interviewé.es, et non d'une division ou d'une hiérarchisation a priori. De mon point de vue, elle ne remet pas en cause la linéarité chronologique des parcours eux-mêmes.

Par « comment en vient-on a », j'entends donc soulever la question des parcours des personnes qui s'engagent pour l'égalité de genre. Cela amène plusieurs questions. Y a-t-il des parcours d'engagement similaires ? Avec quels bagages et dans quelles circonstances en vient-on à s'engager ? Y a-t-il des profils socio-démographiques spécifiques qui s'engagent plus que d'autres ? Quels sont les déclencheurs et les leviers du processus d'engagement ? C'est notamment à ces questions que je souhaiterais répondre dans ce mémoire.

2) Les spécificités de l'engagement pour l'égalité de genre et les milieux de pratique

J'ai choisi de me questionner sur l'acte de « s'engager pour ». Le thème de l'engagement a fait l'objet de recherches notamment en sociologie du travail : Becker⁵² par exemple a tenté de développer « *une théorie embryonnaire des conditions et des processus sociaux impliqués dans le fonctionnement de ce mécanisme* », mais ce n'est pas sous cette acception que j'entendrais « engagement » dans mon mémoire. La définition que j'ai choisie ne correspond pas non plus à celle qui est utilisée en psychologie sociale au sujet de la théorie de l'engagement ou de la manipulation⁵³. Je me rapproche plus des définitions données en sociologie de l'engagement militant. Patricia Vendramin, dans l'ouvrage collectif *L'engagement militant* paru en 2013, le définit comme « *la rencontre entre un individu, une cause et une organisation* ». Cette définition m'a paru extrêmement intéressante, mais je rejoins l'analyse d'Orfali qui signale que l'adhésion « *n'oblige pas à une participation active* » : « *L'exemple du féminisme est ici probant pour signifier ce partage d'idées qui peut séduire l'individu mais qui ne le pousse pas forcément à militer avec des groupes féministes.* »⁵⁴. Jacquemart va dans le même sens en citant

⁵² Howard S. BECKER, « Sur le concept d'engagement », *SociologieS*, 22 octobre 2006, URL complète en biblio.

⁵³ Elisabeth DESWARTE, « Théorie de l'engagement et de la dissonance », *Psychologie-sociale*, URL complète en biblio.

⁵⁴ Birgitta ORFALI, *L'adhésion*, op. cit.

plusieurs travaux⁵⁵⁵⁶⁵⁷ : « *Les recherches sur les mouvements féministes en particulier invitent à décloisonner l'appréhension du militantisme en prenant en compte les actions militantes à partir de sphères sociales traditionnellement exclues du cadre des mouvements sociaux.* »⁵⁸. Laure Bereni et Anne Revillard abondent : « *il ne s'agit plus seulement d'étendre le champ des organisations militantes étudiées, mais bien de penser le mouvement social au-delà du militantisme entendu dans son sens restreint, en tant que participation active à un collectif politique.* »⁵⁹. Faisant ce constat, il m'est apparu évident que circonscrire ma population d'enquête aux personnes engagées dans des groupes militants serait n'étudier qu'une partie de l'engagement pour l'égalité de genre. J'ai donc choisi de mettre de côté les termes « militant.e » et « adhérent.e » qui non seulement impliquent l'adhésion à un groupe, mais ont été rejetés par certain.es de mes interviewé.es. Le terme « engagé.e », qui souligne selon moi la participation sans impliquer l'adhésion, m'a semblé plus adapté.

Plus qu'une prise de position⁶⁰, s'engager c'est montrer publiquement son intérêt pour quelque chose : pour moi, on ne peut être engagé.e si le centre d'intérêt en question demeure privé. Je rejoins donc la définition de l'engagement donnée par le Bureau d'ÉgaliGone : « *L'engagement est un investissement à la fois privé (individuel, dans le quotidien) et public (collectif, formalisé, militant).* »⁶¹. C'est aussi la distinction qu'Orfali fait entre la conversion privée et la conversion publique⁶² : « *Ce n'est que lorsque l'individu ose affirmer devant d'autres [...] qu'il a choisi d'adhérer aux idées non-conformistes du groupe minoritaire que l'adhésion est effective, la conversion définitive.* ». Le passage du privé au public est pour Orfali synonyme de « *conversion définitive* », que moi je nomme engagement. Cette acception possède un avantage décisif : il serait très difficile de repérer des personnes qui en sont dans leur conversion privée puisqu'ils auraient gardé leur intérêt pour elleux sans le révéler. Bref, s'engager, c'est pour moi agir et montrer publiquement son intérêt.

Cette définition pose deux problèmes : d'abord elle est très large et par conséquent beaucoup de personnes pourraient théoriquement faire partie de ma population d'enquête ; ensuite elle ne

⁵⁵ Laure BERENI et Anne REVILLARD, « Un mouvement social paradigmatique ? », *Sociétés contemporaines*, 20 avril 2012, n° 85, pp. 17-41.

⁵⁶ Marion CHARPENEL et Bibia PAVARD, *Féminisme*, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.), 2015, URL complète en biblio.

⁵⁷ Olivier FILLIEULE, « De l'objet de la définition à la définition de l'objet. De quoi traite finalement la sociologie des mouvements sociaux ? », *Politique et Sociétés*, 2009, vol. 28, n° 1, pp. 15-36, doi:10.7202/001723ar.

⁵⁸ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

⁵⁹ Laure BERENI et Anne REVILLARD, « Un mouvement social paradigmatique ? », op. cit.

⁶⁰ « Définitions : s'engager - Dictionnaire de français Larousse », URL complète en biblio.

⁶¹ Anne BAPTISTE, « Sur l'objet de mon stage », *Google Docs*, 5 mai 2017, URL complète en biblio.

⁶² Birgitta ORFALI, *L'adhésion*, op. cit.

nous dit pas ce qu'est une « action publique », ou autrement dit à partir de quand et sur quelles bases j'ai classé des personnes comme engagées ou non. Ces deux questions ont trouvé leur réponse dans ce que j'ai nommé des « milieux de pratique ». En premier lieu, j'ai listé des actions publiques, des pratiques permettant d'objectiver un engagement. J'ai par exemple exclu de cette liste le fait de parler à d'autres personnes de son intérêt pour un sujet car cela ne me semblait pas suffisant pour parler d'engagement et car cela ne me permettrait pas de trouver des interviewés. Par ailleurs, un engagement ayant eu lieu dans l'enfance – donc avant 10 à 11 ans – ne serait pas considéré comme tel dans le sens où il me semblait principalement imputable à l'environnement familial et non au sujet lui-même. Une fois cette liste établie, j'ai remarqué qu'il était possible de réunir plusieurs pratiques ensemble dans des milieux de pratiques, c'est-à-dire des milieux dans lesquels on retrouvait des pratiques liées à l'engagement pour l'égalité de genre : le milieu associatif et militant, universitaire et formateur, professionnel, politique et internet. Voici un tableau représentant mes résultats.

	Quelques exemples non exhaustifs de pratiques publiques
Milieu associatif et militant	Faire partie d'une association, d'un groupe militant, d'un groupe de parole (etc.) sur l'égalité de genre ; Avoir contribué et participé à une manifestation
Milieu universitaire et formateur	Faire un Master sur l'égalité de genre ; choisir volontairement un cours sur le genre à l'université ; choisir volontairement de faire une formation sur l'égalité de genre
Milieu professionnel	Exercer un métier flêché genre ; avoir une pratique axée sur l'égalité de genre en tant que DRH par exemple ; amener dans son travail, quel qu'il soit, la question de l'égalité de genre
Milieu politique	Etre nommé.e, élu.e ou chargé.e de l'égalité de genre
Milieu internet	Partager des ressources sur l'égalité de genre sur les réseaux sociaux ; faire partie d'une communauté en ligne (ex : forum) sur l'égalité de genre ; tenir une chaîne YouTube, un blog, ou tout autre support ayant pour thème l'égalité de genre

Tableau des milieux de pratique : exemples de pratiques publiques démontrant l'engagement.

Puisqu'il fallait réduire le champ de la recherche, j'ai décidé de m'intéresser à des personnes issues des milieux associatif et militant, universitaire⁶³ et internet. La raison de ce choix est que ces milieux me touchaient personnellement puisque je fais actuellement partie des trois. En effet, je suis engagée dans une association, l'Institut ÉgaliGone, depuis janvier 2014. Je suis par ailleurs en train de terminer un Master 2 ÉGALES à Lyon 2, et je possède un blog sur les

⁶³ J'ai exclu le milieu formateur que j'avais d'abord associé au milieu universitaire car je trouvais qu'il se rapprochait beaucoup du milieu professionnel.

questions de genre. En outre, ces éléments de mon propre parcours me donnaient des pistes et des facilités pour la recherche de ma population d'enquête.

En définissant des milieux de pratiques, j'avais répondu aux deux questions sur ma définition de l'engagement puisque le choix de certains milieux me fournissait une liste d'actions publiques me permettant de repérer mes futur.es interviewé.es. En me basant sur ma définition, je pouvais même définir une date⁶⁴ du premier engagement de chaque interviewé.e.

Toutefois, ma méthode a un défaut majeur : en nommant mes interviewé.es « engagé.es », je n'échappe pas à une forme de labellisation qu'avait voulu éviter Jacquemart en s'intéressant aux groupes plutôt qu'aux personnes⁶⁵. Mes interviewé.es pourraient avoir le sentiment en me lisant que j'ai plaqué sur eux un terme qu'ils n'utilisaient pas ou que j'ai choisi une date pour le début de leur engagement qui ne correspond pas à leur vécu et ressenti. Ces remarques seraient justifiées et j'ai bien conscience de l'artificialité de l'exercice. Malgré tout, j'ai accordé une grande importance à l'autodéfinition de leur engagement par mes interviewé.es.

Cet aspect de ma problématique amène plusieurs questions. Quelle forme prend concrètement l'engagement ? Est-il vécu dans un groupe ? Comment la personne vit-elle son propre engagement ? Comment se positionne-t-elle vis-à-vis du militantisme ? L'engagement pour l'égalité de genre est-il imbriqué dans d'autres engagements ou bien est-il unique ? Quelle place cet engagement a-t-il parmi les autres engagements de la personne ?

3) Égalité de genre, de sexe ou féminisme ?

J'emploie l'expression « l'égalité de genre » pour dire « l'égalité entre les personnes quel que soit leur genre ». « Genre » s'entend ici comme « *sexe social* », non au sens de « *rôle de genre* », mais plutôt au sens d'« *identité de genre* » tel que l'entendaient Money et Ehrhardt⁶⁶ d'après l'*Introduction aux études de genre*⁶⁷. Je rejoins ici la définition donnée par le site « C'est comme ça » lié à l'association SOS Homophobie : le genre est « *le sentiment d'appartenance des individus à une identité féminine, masculine ou autre, indépendamment des caractéristiques biologiques* »⁶⁸. J'ai choisi de ne pas mettre « genre » au pluriel pour calquer l'expression « égalité de genre » sur les expressions « égalité de race » et « égalité de classe », qui mettent l'accent moins sur la pluralité des catégories que sur le système qui est en jeu.

⁶⁴ Date forcément imprécise à cause de la difficulté pour chacun.e de se souvenir précisément des dates. J'ai malgré tout envoyé des mails à mes interviewé.es pour préciser au cas par cas certaines dates importantes.

⁶⁵ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

⁶⁶ John MONEY et Anke A. EHRHARDT, *Man & Woman, Boy & Girl*, Johns Hopkins University Press, 1972.

⁶⁷ Laure BERENI, Sébastien CHAUVIN, Anne REVILLARD et Alexandre JAUNAIT, *Introduction aux études sur le genre*, 2e éd. revue et augmentée., Bruxelles [Paris], De Boeck, Ouvertures politiques, 2012, n° . 1/.

⁶⁸ « Définition : Genre », URL complète en biblio.

« Égalité » s’entendra ici comme un objectif – que tous les individus aient les mêmes droits et devoirs, et bénéficient du même respect – et non comme un moyen d’y parvenir, auquel cas les termes « équité » ou « équivalence » aurait pu être employés. Mes interviewé.es ne se situent pas tous/toutes sur la même ligne concernant l’objectif de leur engagement, mais « égalité de genre » me semblait l’expression la plus à même d’en faire un groupe uni.

L’emploi de l’expression « égalité de genre » répond en fait au souci d’élargir le champ de ma recherche. Parler d’égalité des sexes (ou entre les sexes) reviendrait selon moi à laisser penser que ce mémoire valide l’existence biologique indiscutable de plusieurs sexes. M’inscrivant moi-même dans une conception du sexe sous forme de continuum, cette formulation n’a pas été retenue. Je n’ai pas non plus retenu « l’égalité entre les femmes et les hommes » ou « l’égalité femme/hommes » qui, en reprenant la binarité supposée des sexes, oublie les personnes qui ne s’identifient pas comme femme ou comme homme. Toutes ces formulations m’auraient de fait empêchées d’intégrer dans ma population des personnes ayant une vision plus queer de l’égalité, c’est-à-dire dont l’engagement prend en compte les problématiques LGBTQIA+⁶⁹.

Il faut néanmoins noter que les expressions « égalité des sexes » et « égalité femmes/hommes » étaient celles que j’ai utilisées durant mes entretiens. J’avais fait ce choix car je n’étais pas persuadée que tous/toutes mes interviewé.es connaîtraient et comprendraient le mot « genre ». Cela a amené au moins cinq interviewé.es à faire une remarque sur l’utilisation du mot « sexes » qu’iels jugeaient inappropriée, réactions que j’ai trouvé très intéressantes pour l’analyse. Même si j’ai utilisé ces formulations, j’ai laissé chaque personne définir elle-même son engagement et s’auto-labelliser si elle le souhaitait. C’est pourquoi je n’ai pas employé des termes tels que « féministes » pour qualifier mes interviewé.es, terme qui pouvait s’avérer clivant, sujet à débat et polysémique. Cela ne m’a pas empêché de demander à mes interviewé.es de répondre à l’affirmation « *Je me considère moi-même féministe, ou allié.e du féminisme, ou proféministe.* » dans la deuxième partie de l’entretien, ce qui leur a permis de réagir vis-à-vis de ces termes⁷⁰.

Si le terme « genre » est employé ainsi dans ma problématique, il a un autre sens en termes d’analyse ; j’utilise alors l’excellente définition donnée en 2012 par Bereni, Chauvin, Jaunait et Revillard dans les toutes premières pages de leur *Introduction aux études sur le genre* : le genre

⁶⁹ Sigle signifiant Lesbiennes Gay Bi Trans Queer Intersexe Agenre et autres.

⁷⁰ L’analyse de leurs réponses ne figure toutefois pas dans ce mémoire pour trois raisons : elle ne m’a pas semblée pertinente au vu des réponses obtenues, elle aurait nécessité que j’interroge chaque interviewé.es sur les raisons précises de son choix et que je revienne sur l’histoire des termes utilisés (féministe, allié.e du féminisme, pro-féministe, etc.).

est un « système de bicatégorisation hiérarchisée entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin) »⁷¹.

Cet aspect de ma problématique amène deux questions. De quelles façons les interviewé.es définissent-ils leur engagement ? Quelles bornes lui fixent-ils ?

II -MÉTHODOLOGIE ET POSTURE

Comme dit précédemment, j'ai choisi de recueillir des données qualitatives au travers d'entretiens biographiques semi-directifs. Mon guide d'entretien (Annexe 1) comprenait trois parties. La première était la partie « conversation ». Elle commençait invariablement par la question « *Pouvez-vous me raconter comment vous en êtes venu.e à + milieu de pratique pour lequel j'avais repéré l'interviewé.e ?* ». Cette partie m'a permis de recueillir le récit de vie des interviewé.es. La deuxième partie cherchait à comprendre le positionnement des interviewé.es sur l'égalité de genre, d'abord avec une partie de définition des termes qu'ils avaient employés précédemment, puis avec un questionnaire leur demandant de se positionner sur treize affirmations. Les résultats de cette partie du guide d'entretien ne seront que très peu utilisés dans ce mémoire à cause de la sélection des données collectées par la problématisation ainsi qu'à cause de la limitation en termes de nombre de pages. L'analyse de ces données aurait pu constituer une base de travail pour un autre mémoire. La troisième partie du guide servait à recueillir les variables sociodémographiques.

*

Pour trouver mes interviewé.es, je suis partie de trois milieux comme je l'ai déjà expliqué. J'ai volontairement éliminé de ma recherche toute les personnes engagées dans l'antiféminisme⁷² ou le masculinisme⁷³, deux mouvements qui, de mon point de vue, s'engagent non pas pour l'égalité de genre comme ils l'affirment, mais contre elle. Ces profils auraient pu être interrogés si on suit ma problématique, mais j'ai choisi de ne pas le faire.

J'ai interrogé six personnes issues du milieu associatif et militant, neuf issues du milieu universitaire et une issue d'Internet. Évidemment, chaque interviewé.e pouvait faire partie de plusieurs milieux, mais je prends ici seulement en compte le milieu de pratique qui m'a permis de les trouver. On peut résumer ces données sous forme de tableau.

⁷¹ Laure BERENI, Sébastien CHAUVIN, Anne REVILLARD et Alexandre JAUNAIT, *Introduction aux études sur le genre*, op. cit.

⁷² Francine DESCARRIES, « L'antiféminisme « ordinaire » », *Recherches féministes*, 2005, vol. 18, n° 2, pp. 137-151, doi:10.7202/012421ar.

⁷³ Marie-Noël ARSENAULT et Émilie SAINT-PIERRE, « Le masculinisme, ou comment faire reculer les femmes », URL complète en biblio.

	F	H	FTX	FANDRO	TOTAL
Milieu associatif et militant	1	4		1	6
Milieu universitaire	5	3	1		9
Internet		1			1
TOTAL	6	8	1	1	

Tableau croisant les milieux de pratique et le genre des interviewé.es.

À lire ainsi : 3 hommes sont issus du milieu universitaire. Sur tout mon échantillon, il y a 8 hommes ; par ailleurs, 9 personnes sont issues du milieu universitaire.

On voit donc que les femmes interrogées étaient principalement issues du milieu universitaire, alors que les hommes étaient plutôt issus du milieu associatif et militant. Je mets cette différence sur le compte du fait qu'il m'a fallu chercher un peu plus longtemps pour trouver des hommes à interviewer, ce qui a pu m'amener à diversifier mes modes de recherche et peut expliquer les profils obtenus. Cette difficulté était toutefois assez relative puisque j'ai réussi à faire tous mes entretiens en un mois environ.

*

J'ai recherché une forme de diversité dans mon échantillon au niveau du genre de mes interviewé.es. Ils sont six à s'identifier comme des femmes (F), huit à s'identifier comme des hommes (H), un comme personne trans « Female To X » (FTX) et une comme femme androgyne (FANDRO).

L'anonymat était proposé mais non obligatoire : trois interviewés ont ainsi choisi de rendre leurs propos public. Pour préserver l'anonymat des autres, j'ai modifié certaines informations biographiques qui n'altéraient selon moi pas le sens de leur témoignage. Toujours dans un souci d'anonymat et de brièveté, je n'expliquerai pas en détail comment j'ai recherché mes interviewé.es.

*

J'ai mené au total dix-sept entretiens mais seulement seize ont été conservés pour l'analyse. Dix des entretiens ont été réalisés en face à face (chez l'interviewé.e, chez moi ou dans un lieu public) et six par Skype. Ils ont duré en moyenne 1h49.

J'ai choisi de passer par Skype pour réaliser certains entretiens car cela permettait d'interroger des interviewé.es que je ne pouvais pas rencontrer physiquement. Cette méthode me semblait plus appropriée que l'entretien par téléphone car Skype permet de voir son interlocuteur/trice, sauf en cas de problème technique. Cette méthode offre donc des ressemblances avec l'entretien en face-à-face. Je ne me suis d'ailleurs pas sentie moins impliquée émotionnellement dans les entretiens, ni moins impliquée dans la réalisation du travail d'enquêtrice (écoute active, prise

des notes, relance, etc.). J'ai tout de même noté quelques différences qui ont pu jouer sur le contenu des entretiens.

D'abord, Skype autorise les utilisateur/trices à s'autogérer dans le sens où il permet de se voir parler – puisque l'on est constamment filmé.e sauf si on désactive cette option – et de regarder l'heure beaucoup plus facilement qu'en face à face. Cet autocontrôle peut avoir un aspect pratique, à savoir la possibilité de s'assurer d'avoir une bonne attitude et de rester dans les temps ; il peut aussi tourner à l'excès pour l'enquêtrice et/ou l'interviewé.e qui ne prêteraient plus assez attention au discours et au langage corporel de l'autre. Ensuite, Skype peut apporter une forme de confort : l'enquêtrice et l'interviewé.e peuvent par exemple s'installer plus commodément sans risquer d'être vu.es et donc perçu.es comme impoli.es. C'est probablement ce confort qui m'a amenée à proposer plus facilement des pauses à mes interviewé.es lors des entretiens : je me sentais moins dans l'obligation sociale de poursuivre l'entretien de bout en bout sans interruption. Enfin, Skype pose le risque des problèmes de connexion, de vidéo, de son, etc. Cela peut gêner pendant l'entretien, mais aussi être fâcheux lors de la retranscription (passages entrecoupés, mots incompréhensible, etc.).

*

Le point de vue utilisé dans ce mémoire est le mien, évidemment étayé par mes recherches et lectures. Ce point de vue est forcément non neutre bien que je recherche une forme d'objectivité. Puisque mon point de vue est situé, il convient de définir brièvement qui je suis. Je me considère comme une femme. J'ai vingt-cinq ans, je suis blanche et de classe moyenne plutôt aisée. C'est depuis cette position que je m'exprime et que j'ai effectué ma recherche.

*

Ce travail a vocation à être diffusé dans les limites que je jugerai appropriées. Je le considère comme une recherche engagée mais non comme une recherche-action. Dès le début de ce projet, il m'a en effet paru essentiel que mes résultats théoriques trouvent des répercussions pratiques. C'est notamment avec ce souci de donner à ma recherche une application concrète que j'ai effectué un stage de cinq mois à l'Institut ÉgaliGone. Il est aussi prévu que je me rende le 17 septembre à une émission de Radio Canut pour y vulgariser mon travail. J'ai enfin proposé à tous/toutes mes interviewé.es de leur donner l'enregistrement de leur entretien, sa retranscription, une synthèse de mon travail voire mon mémoire lui-même. Cela participe selon moi d'un accroissement collectif des connaissances et du décloisonnement du milieu universitaire.

PARTIE 2 - L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE, PÉRIODES D'ACQUISITION DE PRÉDISPOSITIONS À L'ENGAGEMENT ?

Pour les sociologues de la socialisation, l'enfance et l'adolescence constituent la socialisation primaire⁷⁴, vue comme une période charnière de l'individu⁷⁵. Pour Darmon, c'est notamment sa forte dimension affective qui rend la socialisation primaire si importante⁷⁶. Plutôt que de présupposer l'importance de cette période de la vie, cette partie va chercher à savoir dans quelle mesure elle a eu une importance dans le futur engagement des interviewé.es.

I - UN CONTEXTE FAMILIAL (IN)ÉGALITAIRE ET DES POSITIONS SOCIALES DOMINANTES

Qu'entends-je par « contexte familial égalitaire » ? « Contexte familial » est un synonyme d'« environnement familial », où « environnement » signifie « Ensemble des conditions matérielles et des personnes qui environnent un être humain, qui se trouvent autour de lui »⁷⁷. « Égalitaire » signifie « qui traite les individus de façon égale quel que soit leur genre », sachant que j'ai déjà défini l'égalité dans la Partie 1⁷⁸. Afin de qualifier un contexte familial d'égalitaire, chaque interviewé.e a recours à sa subjectivité. Pour s'en rendre compte, voyons le témoignage d'Andrea⁷⁹ à qui je dois l'expression « contexte familial égalitaire ».

Andrea : [...] j'ai vécu dans un contexte familial assez égalitaire, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais vraiment trop eu de « toi tu es une fille, donc toi tu vas plus mettre la table que ton frère ». Non, on mettait la table ensemble ou un jour sur deux c'était lui, ou un jour sur deux c'était moi. Mon père faisait le repassage, le ménage, ma mère travaillait... enfin elle est restée mère au foyer pendant longtemps, si tu veux même quand elle était mère au foyer mon père lui donnait un coup de main quoi. [...] j'avais un contexte familial super égalitaire [...].

On voit bien qu'il s'agit d'un point de vue de sa part : c'est Andrea qui juge ainsi sa famille. Je pourrais critiquer son avis en me basant sur son témoignage, mais ce qui m'intéresse ici c'est plutôt l'idée subjective que l'interviewée se fait au sujet de sa famille. Puisque les autres interviewé.es n'utilisaient pas cette expression, j'ai dû me baser sur leur discours (vocabulaire utilisé, façon de présenter les choses, etc.) pour déterminer si iels considéraient leur contexte

⁷⁴ Muriel DARMON, *La socialisation*, op. cit.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ « Le Trésor de la Langue Française Informatisé », op. cit.

⁷⁸ Le fait pour plusieurs individus d'avoir les mêmes droits et devoirs, et de bénéficier du même respect. Un contexte familial égalitaire implique donc que tous les membres d'une famille soient traités de la même façon.

⁷⁹ Andrea a 25 ans. Elle s'identifie comme une femme androgyne. Elle est née en France. Elle a fait un Master sur l'égalité de genre à Grenoble entre 2013 et 2015 et est actuellement en cours de réalisation d'une thèse.

familial comme égalitaire ou non. Je ne leur ai à aucun moment posé une question sur leur famille ou sur l'égalité dans leur famille, ce sont elleux qui ont amené le sujet d'elleux-même.

1) Un retour introspectif sur la famille

En citant l'ouvrage qu'il a co-rédigé avec Demazière⁸⁰, Dubar explique que « *les individus reconstruisent subjectivement les évènements qu'ils jugent significatifs de leur biographie sociale* »⁸¹. Pour Dubar, l'identité est une construction mouvante : c'est « *le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, subjectif et objectif, biographique et structurel, des divers processus de socialisation [...].* »⁸². En un mot, « *L'identité n'est jamais donnée, elle est toujours construite et à (re) construire* »⁸³. Ce constat introduit une « *dimension subjective, vécue, psychique au cœur même de l'analyse sociologique.* »⁸⁴. Ainsi, lorsque mes interviewé.es ont pour certain.es parlé de leur enfance et de leur adolescence, ils m'ont fait part d'une reconstruction subjective leur enfance et de leur adolescence. Cela vaut évidemment pour tous les entretiens et pour tous les éléments des récits de vie rassemblés dans ce mémoire. Mais cette reconstruction est apparue de façon visible au sujet des familles, notamment dans quatre cas : ceux de Victor, Leïa, Thomas et Marjolaine.

Victor⁸⁵ m'a expliqué : « *En fait c'est compliqué parce que je suis issu d'une famille – ça je ne l'ai appris que plus tard – où le partage des tâches est plutôt équilibré, c'est-à-dire que c'est systématiquement mon père qui fait la cuisine en plus des tâches traditionnellement masculines entre guillemet.* ». Je lui ai demandé quand il s'était rendu compte que sa famille n'était pas traditionnelle par certains côtés.

Victor : Je pense que ça a été quand j'ai commencé à avoir le bagage sociologique et les questions de genre pour analyser ça, toujours à cette période-là de licence/master, quand j'ai commencé à m'intéresser au sujet.

Ainsi, par « *ça je ne l'ai appris que plus tard* » il voulait dire que c'est en acquérant des connaissances en sociologie qu'il a pu se rendre compte qu'il venait d'« *une famille pas tout à fait traditionnelle* ».

⁸⁰ Didier DEMAZIÈRE, « L'entretien biographique comme interaction négociations, contre-interprétations, ajustements de sens », *Langage et société*, 11 avril 2008, n° 123, pp. 15-35.

⁸¹ Claude DUBAR, *La socialisation, op. cit.*

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ Victor a 26 ans et il s'identifie comme homme. Né en France, il vit actuellement à Rennes. Après un Master 1 en Sciences Politiques (2011-2013), il a fait un Master sur l'égalité de genre entre 2013 et 2015 en menant en parallèle un M2 en Politiques publiques à l'IEP de Rennes. Il est aujourd'hui Chargé d'études des politiques publiques dans la fonction publique.

Au sujet de sa famille, Leïa⁸⁶ explique :

Leïa : [...] c'est compliqué, on m'a posé la question récemment de savoir est-ce que mes parents sont féministes. Ils ne se sont jamais revendiqués féministes [...] maman s'est arrêtée de travailler pour s'occuper de nous, c'est quand même elle qui s'occupe même maintenant du repas et des tâches ménagères, papa il bricole et tout. Donc on est dans un foyer relativement classique en termes de statistiques et de répartition des tâches, mais pour le coup notre éducation elle n'a vraiment pas été marquée par ça, du tout

On voit bien que c'est notamment l'incitation de personnes non identifiées (« *on m'a posé la question* ») qui a poussé Leïa à réfléchir au partage des tâches ménagères au sein de sa famille. C'est grâce à sa compagne que Thomas⁸⁷ a pu de se rendre compte qu'il y avait une certaine égalité dans la répartition des tâches domestiques dans sa famille. Il lui a donc fallu un regard extérieur (celui de sa compagne) pour enclencher sa réflexion. Ce témoignage m'a fait penser à un second très similaire décrit de l'autre point de vue. Dans le cas de Marjolaine⁸⁸, ce n'est pas elle qui s'est réinterrogée sur sa famille, mais son compagnon qu'elle a sensibilisé.

Marjolaine : Et en même temps lui dans sa famille, sa mère fait beaucoup de choses à la maison, il est dans une fratrie de trois garçons avec une présence du père très masculine, et je trouve ça génial de discuter de ça avec lui et de lui avoir apporté cette vision « égalité » ça lui fait voir maintenant des choses un peu différentes, et de voir que oui son père il est un peu macho, que sa mère répond à des choses... stéréotypées. Voilà et c'est marrant de voir son évolution... l'évolution de son analyse qu'il fait de sa famille aussi.

Ces quatre exemples montrent d'abord qu'une introspection a posteriori a conduit les interviewé.es à identifier si oui ou non le contexte familial était égalitaire. Cela semble être une forme d'enjeu réflexif que de se poser la question « Comment cela se passait-il dans ma propre famille ? » quand on s'engage. Ensuite, cette introspection est liée à des personnes ou à un apprentissage théorique. Il faudrait donc parfois une sorte de « déclencheur » à cette introspection, qui passerait par le fait de côtoyer une personne engagée (la compagne de Thomas, Marjolaine) ou par la rencontre avec des savoirs (la sociologie). Enfin, l'introspection

⁸⁶ Leïa a 25 ans. Elle s'identifie comme femme. Elle est née en France et elle habite actuellement à Toulouse où elle est en première année d'un Master sur l'égalité de genre. Auparavant, elle avait fait une Licence et un M1 d'allemand (2010-2014) et avait passé un an en Autriche (2014-2015).

⁸⁷ Thomas a 31 ans et il s'identifie comme homme. Né en France, il travaille depuis 2012 dans la région de Tarare pour une association qui est mandatée par la branche des auxiliaires de puériculture et des éducateur/trices de jeunes enfants. Il est diplômé d'un Master de Conseil, Études et Recherche (2009).

⁸⁸ Marjolaine a 27 ans. Elle s'identifie comme femme. Née en France, elle vit actuellement à Libourne près de Bordeaux où elle a fait un M1 Sciences Politiques (2013-2013) puis un M2 Master sur l'égalité de genre (2013-2014). Depuis 2015, son travail consiste à proposer des formations sur l'égalité de genre aux collectivités.

concerne tout particulièrement la répartition des tâches domestiques dans le foyer qui semble être pour les interviewé.es un révélateur de l'(in)égalité du contexte familial.

2) Un contexte familial égalitaire ou inégalitaire ?

« Dès le berceau [...] la future féministe se construit en opposition ou en adhésion avec le discours parental. »⁸⁹. C'est ce que dit Éloïse Bouton dans l'article intitulé « Comment devient-on féministe ? ». Les choses ne sont néanmoins pas aussi binaires pour mes interviewé.es, au point que j'ai renoncé à mettre d'un côté les familles au contexte plutôt égalitaire et de l'autre celles au contexte plutôt inégalitaire. Je vais plutôt m'intéresser à des éléments qui reviennent dans certains contextes familiaux. Commençons par les éléments qui vont dans le sens d'un contexte familial égalitaire d'après les interviewé.es.

Il y a ceux dont les mères sont décrites comme féministes : Basil, Alex et Auguste. Je ne reviendrai pas ici sur le sens donné à ce terme par chacun.e des interviewé.es et me concentrerai plutôt sur le fait qu'ils partagent une même vocable : tous/toutes « évoquent, à défaut d'une mère engagée dans un collectif féministe, une « mère féministe dans l'âme » ou une « mère féministe dans l'éducation ». »⁹⁰. La mère de Basil⁹¹ lui a souvent parlé de son militantisme, ce qui l'a amené à considérer l'engagement comme une évidence.

Basil : [...] j'ai toujours été élevé dans l'idée que le militantisme c'était bien et c'était cool quoi. Ma mère me racontait quand elle faisait des sitting quand elle avait dix-huit ans, elle s'est toujours dit féministe même si après dans les faits ce n'était pas vraiment ça, mais elle se disait féministe et j'ai toujours été bercé un peu de cette idée d'action, d'action militante, manif, etc.

L'engagement de la mère d'Alex⁹² a aussi agi comme un facilitateur.

Alex : [...] j'ai une mère féministe qui est plutôt on va dire de la deuxième vague [...] Du coup c'était déjà un enjeu qui était présent, elle ne l'a pas trop ramené, je n'ai pas le souvenir qu'elle me l'a rabâché ou quoi, mais il y avait quand même des magazines féministes des fois quand j'étais ado et tout ça. Du coup ça facilitait aussi le truc quoi, je n'ai pas dû me battre avec mes parents sur des questions féministes.

⁸⁹ Éloïse BOUTON, « Comment devient-on féministe ? », *op. cit.*

⁹⁰ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, *op. cit.*

⁹¹ Basil a 22 ans. Il s'identifie comme FTX et trans. Il est né en France. Il vit actuellement à Montreuil et suivait un M1 sur l'égalité de genre cette année à Saint-Denis, après une Licence en Sociologie (2013-2016). Il va se réorienter en CAP lutherie.

⁹² Alex a 38 ans, et elle s'identifie comme femme. Née en Allemagne, elle vit désormais à Grenoble où elle a obtenu un Master sur l'égalité de genre (2014-2016) et deux Licences. Elle avait auparavant exercé le métier de soudeuse.

La mère d'Auguste⁹³ était quant à elle fortement engagée dans le féminisme belge. Elle a amené son engagement dans le contexte familial : « *Donc ma mère a été très impliquée, après elle a fait un magazine féminin avec des copines, elle a publié plusieurs livres [...]. Et puis cela a fait qu'au fond, on a nous, jeunes gens, mes frères et moi, eu beaucoup de discussions sur le féminisme avec elle, à côté d'elle.* » Comme le dit Jacquemart « *La présence de femmes féministes dans l'entourage proche de ces hommes* », femmes et personnes trans « *durant leur enfance ou dans leur vie d'adulte, peut alors apparaître comme un élément de compréhension de leur engagement. En effet, le fait d'être élevé par une mère féministe participe sans doute à sensibiliser au droit des femmes.* »⁹⁴. Il souligne néanmoins que ces cas restent minoritaires dans son échantillon⁹⁵. Ils ne représentent effectivement qu'environ 19% du mien, mais on pourrait y ajouter un autre type d'engagement des parents qui peut lui aussi avoir un impact sur le parcours des interviewé.es. C'est ce qui s'est produit pour Marc⁹⁶.

Marc : Mes parents étaient catholiques et socialistes, c'est-à-dire qu'ils se sont rencontrés au Parti Socialiste [...] Alors moi qui vient d'une famille de gauche et à qui on dit toute la journée que l'égalité c'est très important, pour moi c'est évident qu'hommes et femmes c'est pareil.

Ici, c'est l'engagement politique et religieux des parents qui allait de pair avec la valeur égalitaire insufflée dans la famille. Cette valeur semblait importante dans d'autres familles, notamment celles d'Andrea et Patrick⁹⁷ : « *Je pense qu'il y avait un certain principe d'égalité dans le traitement des filles et des garçons que m'ont donnés mes parents qui a dû contribuer déjà à forger quelque chose.* ». On peut noter que Patrick a ensuite été fortement engagé dans le Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne (MRJC), ce qui laisse penser que ses parents avaient peut-être un profil similaire à ceux de Marc. Auguste lui aussi avait des parents engagés dans le catholicisme. On pourrait donc dire que l'engagement des parents, quel qu'il soit, semble faciliter celui des enfants.

⁹³ Auguste a 71 ans. Il s'identifie comme homme. Il est né en Belgique et vit actuellement à Compiègne. D'abord ouvrier en plasturgie (1972-1984), il a ensuite fait carrière dans une association environnementale. Il est à la retraite depuis 2006.

⁹⁴ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ Marc a 39 ans. Il s'identifie comme homme. Il est né au Sénégal. Il vit actuellement à Aix-en-Provence où il est maître de Conférences en Civilisation Britannique du 19^{ème} siècle depuis 2011. Il est diplômé d'un Master en théorie politique de la London School of Economics (2001-2002) et a soutenu thèse en Histoire des idées (2009).

⁹⁷ Patrick a 57 ans. Il s'identifie comme homme. Il est né en France et vit actuellement à Cluny. Il est diplômé d'un M2 en Environnement et Développement durable (2005-2006) et d'un M2 sur l'égalité de genre (2014-2015). Depuis 2015, il a un poste élevé dans la Fédération des parcs naturels régionaux. Auparavant, il avait notamment été entrepreneur salarié dans une coopérative d'entrepreneurs (2006-2014).

Un autre élément intéressant qui participe d'un contexte familial égalitaire est le thème du « garçon manqué ». Ce terme désigne couramment les jeunes filles qui transgressent les limites de leur genre par leur apparence, leur comportement, etc. J'entends « transgresser » dans le sens de ne pas respecter les normes sociales. Iels sont cinq à avoir été identifiées comme tel.les : Basil, Fiona⁹⁸, Leïa, Alex et Andrea. Chacun.e a insisté sur le fait que cela ne posait aucun problème à leur famille, et que si problème il y avait, il venait de l'extérieur.

Fiona : Alors je me souviens qu'en fait, lorsque j'étais petite, j'étais ce que l'on pourrait appeler un garçon manqué. [...] Et du coup j'avais déjà eu une réflexion comme quoi... j'avais compris que j'étais censée avoir un rôle et que je ne le faisais pas, et je me souviens qu'à un moment où j'étais toujours en école primaire, je ne me souviens pas quel âge, je me suis dit : « bon, ben en fait je suis un garçon dans le corps d'une fille ». Mais cette réflexion a duré une semaine, je ne sais pas exactement ce qui a fait que j'ai changé d'avis [...].

Comme Fiona, Andrea a pendant un court moment de son enfance décidé qu'elle était un petit garçon. Elle a alors demandé à ses parents de l'appeler Max, ce qui n'a posé aucun problème : « *Je n'ai jamais été brimée pour mes choix quoi. J'étais ce qu'on pouvait appeler un garçon manqué quand j'étais petite mais ça ne dérangeait personne dans la famille.* ». Leïa et Alex ont le même discours hormis qu'elles ne se sont jamais identifiées comme garçon. Alex aussi était soutenue dans sa manière d'être par nombre d'autres significatifs⁹⁹.

Alex : Mais j'étais style à construire des cabanes, courir dans la rue, faire du vélo, bricoler avec mon papa. Et du coup ça ne collait pas souvent avec ce qu'on attendait de moi quoi. Mais je crois que je m'en foutais pas mal en fait, parce que j'étais vraiment dans un entourage où... en fait ça n'a pas... le garçon manqué, je le dis juste parce qu'à des moments précis on me l'a renvoyé, mais dans mon entourage autour, on ne m'a jamais foutu la pression en fait, j'étais vraiment avec des gens, et mes parents et l'entourage dans la rue qui s'en foutait et qui trouvait ça chouette plutôt [...].

À chaque fois, l'identité de « garçon manqué » semble quasiment venir d'elle-même et être soutenue passivement ou activement par la famille et l'entourage. On peut dire qu'un contexte familial égalitaire peut être porteur pour que les filles transgressent les normes sociales du genre féminin, et que ces expérimentations peuvent participer à un engagement futur.

Voyons maintenant ce qu'il en est des inégalités dans le contexte familial. Souvent, cela se manifeste par le vécu de situations marquantes ; c'est le cas pour Victor et Leïa. Victor a

⁹⁸ Fiona a 21 ans, et elle s'identifie comme femme. Elle est née au Mexique, et vit actuellement à Paris où, après une Licence 3 en Sciences de l'éducation (2015-2016), elle est en M1 sur l'égalité de genre (2016-2017).

⁹⁹ Muriel DARMON, *La socialisation*, op. cit.

découvert que sa sœur avait appris à repasser et pas lui, et cela l'a marqué. Leïa a été marquée par l'attitude de son père vis-à-vis de ses amis, avec qui il se comportait différemment.

Leïa : Je pense que mon père voulait un garçon quand même, enfin ce n'était pas quelque chose de conscientisé tout ça, il nous aime très fort, mais après moi quand j'étais ado j'ai remarqué que mon père, quand il y avait des potes à la maison, des fois il demandait aux garçons de venir l'aider pour tel ou tel truc, et moi je lui ai dit « Mais je peux le faire ça, pourquoi tu ne me demandes pas à moi de le faire ? ». [...] ça n'a pas été une souffrance du tout mais je pense que ça a joué sur la façon dont moi je me suis comportée et construite après.

Une interviewée, Fiona, raconte que sa « *socialisation familiale* » ne lui a « *pas beaucoup permis d'avancer dans [s]es réflexions sur le sujet* ». Elle qualifie sa mère de « *pas déconstruite* », c'est-à-dire n'interrogeant par les normes¹⁰⁰, et rapporte avoir dû vivre sa relation avec sa petite amie en secret à cause de l'homophobie de sa mère.

Fiona : [...] elle m'a dit « écoute, tu as quinze ans, tu ne sais pas ce que tu veux. C'est risqué d'être bi ou homo, du coup je t'interdis d'avoir une copine jusqu'à ce que tu aies dix-huit ans et que donc tu saches que tu veux ». [...] Et elle m'a dit : « si tu romps... enfin si tu as une copine, je vais le savoir et là tu peux oublier ta vie sociale, tu peux dire au revoir à tes amis ».

Ce témoignage demeure une exception puisque sur les six personnes de mon échantillon qui ne se considèrent pas comme hétérosexuelles, elle est la seule à témoigner d'une réprobation de la famille à ce sujet.

Parfois, l'inégalité peut être ressentie à travers une contradiction entre le discours familial et la façon dont les parents pratiquent ce discours. Marc a constaté que malgré l'importance de la valeur « égalité » dans sa famille, son père travaillait énormément et était souvent en déplacement ; sa mère travaillait quant à elle à temps partiel à un poste peu rémunérateur, et elle a modulé son temps de travail en fonction des enfants. Basil a vu chez sa mère une contradiction du même type.

Basil : Mais bon, à côté c'est elle qui a arrêté de travailler pour élever ces enfants, c'est elle qui a sacrifié sa carrière pour garder ses gosses [...] au final elle a reproduit un peu un schéma de la mère au foyer alors que c'était mon père qui bossait. [...] elle a des discours qui sont très très féministes, qui sont engagés, et à côté dans sa vie quotidienne ça ne se retranscrit pas.

Ces contradictions ont pu pousser les interviewé.es à chercher à être plus cohérents que leurs parents dans leur engagement, comme en témoigne Marc.

¹⁰⁰ Il s'agit de sa propre définition du terme « déconstruit.e ».

Marc : Voilà moi des universitaires ambitieux j'en connais pas mal, eh ben ils ont souvent une vie de famille qui ressemble à la vie de famille d'un PDG quoi, c'est-à-dire si ce sont des hommes ben ils ne sont jamais chez eux, les enfants c'est leurs épouses qui s'en occupent, et eux ils sont... Ben ça je ne peux pas, je ne peux pas faire ça. Je veux dire ce serait un échec total je veux dire, il y aurait une incohérence complète entre ce que je raconte et ce que je fais.

On peut enfin noter que mon échantillon n'a pas présenté de façon significative les caractéristiques évoquées par Jacquemart au sujet de « *modèles de femmes émancipées* » autres que les mères dans la famille « *généralement couplés à une image de père jugé absent ou défaillant* »¹⁰¹. Il est vrai que les pères étaient relativement peu évoqués par les interviewé.es, et quand ils l'étaient c'était plutôt pour souligner leur distance vis-à-vis du féminisme, leur position subalterne dans la direction de la famille (par exemple Basil : « *Et puis concrètement il n'a jamais rien décidé à la maison, c'est ma mère qui décide de tout, c'est impressionnant.* ») ou le divorce. Mais cela n'a concerné que quelques interviewé.es et sans paraître fondamental, contrairement à l'échantillon de Jacquemart. Par ailleurs, je n'ai pas abordé la place dans la fratrie qui pourrait jouer un rôle dans l'éducation donnée à un enfant et dans l'engagement¹⁰².

On peut donc dire que « *les interviewés soulignent souvent les rapports égalitaires, d'après eux, entre le père et la mère et/ou entre les filles et les garçons de la famille* »¹⁰³ comme l'avait remarqué Jacquemart. Si un contexte familial égalitaire peut servir de base à un futur engagement, certain.es interviewé.es en sont venu.es à s'engager alors que leur contexte familial présentait des formes d'inégalité. Ce paramètre n'est donc pas suffisant pour expliquer un engagement, comme le résume Jacquemart : « *D'abord, le regard porté par les militants sur la configuration familiale est le fruit d'une relecture de leur passé au prisme des multiples expériences vécues, et notamment de leur engagement féministe. Il est ainsi difficile pour l'enquêteur d'établir a posteriori la nature des rapports de genre dans les familles des enquêtés et d'en tirer des enseignements pour l'analyse. De surcroît, le reste des hommes rencontrés met au contraire en avant l'expérience en tant qu'enfant d'un couple parental traditionnel [...] pour rendre compte de leur engagement féministe présent. Ainsi, l'ensemble des modèles parentaux, schématiquement distingués entre égalitaires et inégalitaire, concourrait à la prise de conscience féministe des fils, par un processus d'imitation ou de rejet. Dans ce sens, la*

¹⁰¹ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*

nature de l'arrangement familial se révèle une explication insuffisante puisque toutes les expériences amèneraient à la prise de conscience féministe. »¹⁰⁴.

3) Des positions sociales dominantes

Je reprends ici un des titres utilisés par Jacquemart dans son livre¹⁰⁵. En citant Prouteau et Wolff¹⁰⁶, il explique : « *La sociologie de l'engagement associatif et politique a montré que militer constitue une « activité sélective » qui attire particulièrement certains profils sociaux spécifiques. Ainsi, l'engagement concerne d'abord des hommes, et des classes moyennes et supérieures, dotés d'un fort capital culturel et scolaire. [...] Si ces caractéristiques socio-démographiques ne suffisent évidemment pas pour entrer en militantisme, elles participent cependant à inscrire l'engagement militant dans l'espace des possibles.* ». Nous allons voir si cela se vérifie dans mon échantillon.

Je n'ai pas pu appliquer la très complexe méthode de l'Insee¹⁰⁷ pour déterminer la classe sociale des interviewé.es, n'ayant pas toutes variables sociodémographiques nécessaires. Je me suis basée sur le niveau d'étude et la profession des parents des interviewé.es. J'ai alors établi un classement que j'expose et explique en Annexe 2. J'ai remarqué que 50% des interviewé.es provenaient de la classe supérieure, 25% des classes moyenne et 25% des classes populaire, ce qui fait tout de même 3/4 de l'échantillon ayant une position sociale familiale au moins moyenne. Cela tendrait à confirmer les analyses citées par Jacquemart, mais il faut néanmoins se souvenir qu'en intégrant neuf personnes faisant partie du milieu de pratique universitaire, j'ai sur-sélectionné des profils sociaux au fort capital économique et culturel.

Une autre idée proposée par Jacquemart citant Schwartz¹⁰⁸ est à considérer : « [...] *leur appartenance sociale offre également une première clé de compréhension pour saisir leur intérêt pour les questions féministes. En effet, nous savons que la différenciation sexuée est la plus forte aux deux extrémités de la hiérarchie sociale, parmi les classes ouvrières et la grande bourgeoisie alors qu'elle est moins marquée parmi les classes moyennes et supérieures intellectuelles. Or, l'engagement féministe témoigne bien d'une volonté de limiter les différences, à propos de la place, du rôle et/ou des identités, entre les hommes et les femmes. Ainsi [...] les familles de classes moyennes et supérieures intellectuelles prédisposent*

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ *Ibid.*

¹⁰⁶ Lionel PROUTEAU et François-Charles WOLFF, « La participation associative au regard des temps sociaux », *Economie et statistique*, 2002, vol. 352, n° 1, pp. 57-80, doi:10.3406/estat.2002.7393.

¹⁰⁷ « Nomenclatures des professions et catégories socioprofessionnelles », URL complète en biblio.

¹⁰⁸ Olivier SCHWARTZ, *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*, 2e éd., Paris, PUF, Quadrige, 2009, n°. 1/.

d'avantage à être réceptif aux discours féministes. ». Cette hypothèse fonctionne avec mon échantillon et doit donc être retenue. On peut conclure que le capital économique et culturel dans la famille peut soutenir un futur engagement pour l'égalité de genre.

II - L'ÉCOLE, LES RELATIONS AMICALES ET AMOUREUSES, ET LES PREMIERS ENGAGEMENTS

J'utilise ici le terme « école » dans son sens large, englobant tous les niveaux scolaires jusqu'au baccalauréat. Le terme « amoureuses » pour désigner une relation vise moins à qualifier les sentiments qui peuvent unir des individus qu'à souligner la proximité de la relation.

1) Des environnements scolaires porteurs

Quatre interviewé.es ont eu des expériences scolaires qui les ont marqué.es dans leur parcours. Leïa a par exemple été encouragée par sa professeure de français de primaire à avoir une attitude transgressant les codes de son genre.

Leïa : j'avais une maîtresse en CP qui était très... ben c'était limite précurseur en fait parce que c'est elle qui disait « les filles vous pouvez aller jouer au foot avec les garçons », tu vois elle encourageait... elle n'encourageait pas les stéréotypes de genre, au contraire elle nous poussait à les dépasser. Et moi je me rappelle quand elle faisait la dictée, elle disait « je dis, tu dis, il ou elle dit » eh bien moi je marquais « elle » systématiquement. [...] ça a été vraiment pour moi la première fois que j'ai conscientisé qu'il y avait quelque chose qui clochait. Et cette prof-là elle a beaucoup joué aussi je pense [...] elle a remarqué ça chez moi et je pense qu'elle a cherché à l'exacerber aussi.

Ainsi, la professeure de Leïa réagissait positivement à sa manière d'accorder. Leïa dit avoir voulu chercher son approbation, ce qui l'a poussée à avoir une attitude de « garçon manqué » : « [...] *je jouais à la bagarre dans la cours de récré, et je voulais jouer au foot avec les garçons parce que la prof avait dit que c'était ok. Et donc je pense que j'allais aussi chercher son approbation et puis après je pense que ça s'est développé comme ça aussi.* ».

Andrea a eu durant sa scolarité des professeur.es égalitaires qui l'ont inspirée et lui ont donné confiance en elle.

Andrea : J'ai passé ma vie en ZEP ou pareil j'avais des profs qui aussi – je trouvais – étaient plutôt dans une démarche égalitaire, c'est-à-dire que je n'ai jamais eu l'impression qu'on me jugeait moins bien en math ou quoi, au contraire j'ai fait du soutien scolaire en math et ma prof... et je sais... enfin j'ai eu des profs un peu inspirants si tu veux des fois sur certains trucs, et donc j'avais l'impression qu'on était un peu tous sur un même rapport.

Les professeur.es individualisaient les élèves, les valorisaient en tant que personne et d'après elles ne faisaient pas de différence entre filles et garçons. Elle a aussi eu une professeure de philosophie qui questionnait ses élèves sur l'égalité de genre. Fiona a vécu dans un environnement scolaire similaire. Elle a fait sa scolarité au Mexique dans un établissement faisant partie d'un réseau d'écoles françaises. Elle décrit son environnement scolaire comme « *un espace safe* », c'est-à-dire ouvert d'esprit et possédant un code de conduite luttant contre les atteintes envers les personnes¹⁰⁹.

Fiona : Dans mon école c'était vraiment sa propre bulle. [...] l'ambiance n'était pas du tout la même que dans la société mexicaine en général, ce qui permet déjà de remettre un peu plus en cause tout cela, on était un peu plus dans un espace safe, il n'y avait pas tellement d'idées sexistes et du coup ça m'a permis de ne pas normaliser, enfin comment dire... de voir comme pas normaux les comportements que je voyais en dehors de l'école. [...] Et je sais que par exemple pendant tout le collège j'ai toujours eu la même prof d'anglais, qui est une... aujourd'hui elle est une affirmée féministe [...] elle faisait des commentaires assez... comment dire, provocateurs en quelque sorte. J'avais aussi une autre prof d'histoire... elles avaient tendance à faire des réflexions qui pouvaient être un peu hors normes et du coup on était un peu habitués à ce genre d'ambiance.

L'explication à cet environnement « safe » réside selon elle dans le fait que la majorité des professeur.es étaient des expatrié.es français, jugé.es plus « déconstruit.es » et ayant une sensibilité de gauche. Comme Andrea, Fiona constate que la majorité des professeur.es ne faisait pas de différence de traitement de genre envers les élèves. Au lycée, son environnement scolaire lui permet de se découvrir grâce à une grande liberté d'expression sexuelle.

Fiona : [...] je suis tombée dans un groupe qui était très queer en quelque sorte. En fait il y avait... deux personnes qui s'identifiaient ouvertement comme bisexuelles, une personne qui s'identifiait comme trans [...] c'était une telle normalité par rapport à tout ce qui est queer [...] c'était normal, le truc le plus normal du monde. Ça m'a choquée au début, mais du coup je me suis dit « ah, c'est trop cool ! ». Et du coup c'est grâce à cela aussi que j'ai pu me dire : « ah ok, bon peut-être que moi aussi je suis bisexuelle ».

Au contraire, Marc a évoqué un événement où un adulte a utilisé des stéréotypes sexistes¹¹⁰ dans un cadre scolaire. Il a raconté un dialogue avec un prêtre¹¹¹ lors d'une retraite organisée

¹⁰⁹ Il s'agit de sa propre définition du terme « safe ».

¹¹⁰ C'est-à-dire des idées qui participent d'une bicatégorisation hiérarchisée. Voir la définition de « genre » dans la Partie 1.

¹¹¹ Il ne s'agit pas d'un professeur, mais l'événement a eu lieu dans un cadre mêlant étroitement scolaire et religieux.

par son lycée privée en vue de sa confirmation. Marc qualifie lui-même cet évènement de « *déclencheur* » et d'histoire « *fondatrice* ».

Marc : Donc je lève la main, et je dis : « Mon père, pourquoi l'église catholique n'ordonne pas les femmes ? [...] Je ne comprends pas pourquoi les femmes ne peuvent pas être prêtres. ». Et le mec me répond : « Tu sais moi quand je conduis ma voiture, je sais tout de suite si c'est un homme ou une femme qui est devant moi. [...] voilà, tu comprends, les hommes... il y a des choses pour lesquelles les femmes et les hommes sont plutôt fait que d'autres et pour ce qui est de la prêtrise c'est plutôt pour les hommes ». Et cette réponse m'a parue tellement insultante pour mon intelligence, je me suis dit « attends, oh, j'ai seize ans-là, tu nous prends pour qui ? ».

Globalement on peut dire qu'un environnement scolaire égalitaire peut permettre de prendre confiance en soi et d'avoir une plus grande liberté pour exprimer son identité. Dans le cas de Fiona, le contraste entre l'environnement scolaire égalitaire et la situation familiale et sociétale inégalitaire a permis de mettre en lumière l'existence du genre comme système¹¹² ; c'est aussi ce qui s'est produit pour Marc, mais de façon inversée. Pour Andrea et Leïa, l'environnement scolaire a fait écho au contexte familial égalitaire.

2) Les influences amicales et les premières relations amoureuses

Plusieurs interviewé.es ont fait part de l'importance d'ami.es ou de groupes d'ami.es dans leur parcours. Andrea et Alex ont toutes deux eu une bande d'ami.es transgressives.

Andrea : Moi j'avais tendance à avoir des filles... mes potes filles étaient très masculines quoi : elles rotaient, elles se grattaient les couilles alors qu'elles n'en avaient pas. Et très féminines en même temps. Et j'avais des potes qui faisaient très virils, mais en même temps ils étaient tellement sensibles que si tu veux, moi le mec viril et connard ou en tout cas le mec patriarcal, je ne le voyais pas quoi, parce que dans mon entourage ce n'était pas ce que j'avais.

Alex faisait quant à elle partie d'un « *groupe baba cool* » qui marchait pieds nus dans la cours du lycée et avait une approche antiautoritaire et anti-école. Iels ne faisaient pas d'actions politiques, mais des expérimentations, par exemple bander les yeux d'un des membres et le guider dans le lycée. Un des aspects essentiels de ce groupe pour Alex était sa perception d'une absence de relations de séduction, ce qui constituait « *une bouffée d'air* ». Elle est toutefois consciente qu'il était subjectif de percevoir les garçons dans la bande comme « *complices* » ou « *asexués* ». C'est à ce moment de sa vie qu'elle a vécu sa première relation importante : « *Mon amoureuse de l'époque qui n'était pas spécialement féministe mais du coup vu que c'était une*

¹¹² Laure BERENI, Sébastien CHAUVIN, Anne REVILLARD et Alexandre JAUNAIT, *Introduction aux études sur le genre*, op. cit.

relation lesbienne où on inventait tout parce que tu n'as pas tellement de repères sinon, c'était hyper fort quoi et c'était hyper important pour nous. ». Cette interrogation sur les normes de genre et l'hétéronormativité – à savoir « la promotion de l'hétérosexualité comme modèle normatif de référence en matière de comportements sexuels » selon Mellini¹¹³ citant Horincq¹¹⁴ – Fiona l'a aussi eu lorsqu'elle a découvert sa bisexualité et a dû faire face à un épisode d'homophobie.

Fiona : Et puis au lycée j'ai commencé à ressentir de l'attraction envers des filles alors que jusqu'à ce moment-là c'était juste pour les garçons. Et du coup ça m'a réinterrogée aussi sur le genre, et aussi vivre ma première relation avec une fille... ça m'a permis de me réinterroger vraiment [...] Et puis par exemple lorsque j'étais avec ma copine au lycée, il y a eu un épisode particulièrement marquant où en fait on était en soirée et on s'est embrassées comme n'importe quel couple, et du coup on a commencé à prendre des photos avec nous, il y avait des gens qui prenaient des selfies avec nous derrière et qui ont commencé à nous harceler. [...] Et j'ai compris encore plus certains aspects du sexisme en intersection avec l'homophobie.

Ainsi, « la première relation hétérosexuelle » ou homosexuelle « constitue souvent un moment charnière de la « révélation » féministe. Un moyen empirique d'éprouver la domination masculine »¹¹⁵, l'homophobie et l'hétéronormativité.

Thomas a fait partie d'un groupe d'amis politisés dès le collège. Sensibles à l'actualité, ils débattaient de sujets économiques et sociologiques sur fond de montée du racisme et de l'extrême droite. En 2002, ils sont allés manifester à Paris après le premier tour de la présidentielle. Thomas pense que cette période a dû jouer sur son engagement pour l'égalité de genre. Au contraire, deux interviewés ont dit qu'ils pensaient qu'avoir fait partie d'un groupe d'amis non mixte masculin avait pu être un frein à leur futur engagement pour l'égalité de genre.

Victor : Mais en même temps j'étais quand même un jeune mec qui a grandi entouré de jeunes mecs (Rires). [...] Mais, je pense que ça a pu... bloquer ou diminuer des... je pense que j'aurais pu [...] être intéressé à ça avant si j'avais grandi dans un autre milieu quoi. [...] Disons sur les préjugés dont on parlait avant, c'est clair que peut-être je les aurais peut-être moins eu avec ça.

Pour Patrick, les choses sont assez ambivalentes : il a adhéré à une culture inégalitaire masculine tout en la rejetant car elle ne correspondait pas aux valeurs insufflées par sa famille.

¹¹³ Laura MELLINI, « Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle », *Déviance et Société*, 5 mars 2009, vol. 33, n° 1, pp. 3-26.

¹¹⁴ R. HORINCQ, « Diversité des orientations sexuelles, question de genre et promotion de la santé », *Education Santé*, 2004, URL complète en biblio.

¹¹⁵ Éloïse BOUTON, « Comment devient-on féministe ? », *op. cit.*

Patrick : Mais en fait j'étais dans un lycée de garçons, et là je crois que ça a participé à détruire des choses égalitaires qui étaient en moi parce que j'étais... [...] Et le sexisme, le mépris de la femme, j'étais pensionnaire, ces comportements que je qualifierais maintenant de supporter macho, putain je l'ai vécu, je l'ai mal vécu, donc ça a contribué sûrement à forger dans mon intimité des choses, « il faut que je sorte de ça », mais en même temps ça m'a un peu influencé aussi, c'est-à-dire que je crois que je suis devenu un peu con aussi à l'époque. Et je crois que j'ai aussi eu des comportements un peu... voilà, pour être comme tout le monde [...].

Ce comportement l'a suivi jusqu'en première année à l'université, où il finalement été « recadré » par des amis.

Patrick : [...] je sortais avec une fille et puis je l'avais balancée et je m'étais vanté un peu auprès de mes copains à l'époque avec qui je jouais de la guitare, tu vois j'avais eu un propos machiste quoi, je l'avais largué comme ça comme un petit con mais sans respect quoi. Et les mecs ils m'ont pris à part [...] ils m'ont dit « mais t'es un pauvre con ». [...] et je crois que ça m'a remis droit dans mes bottes [...].

Pour Andrea, ce sont plutôt les garçons de son groupe d'amis qui l'ont aidée à en venir à son engagement : « *Mes amis mecs, étonnamment, et pas mes amies filles. (Rires) [...] Mes amis mecs étaient beaucoup plus sensibles en fait à la question du féminisme que mes amies filles. C'était beaucoup plus « girl power » que mes copines filles, en fait c'est fou.* ».

Ainsi, on voit que les expériences amicales comme amoureuses peuvent être un tremplin vers l'engagement car elles sont l'occasion de mettre les normes sociales de genre et de sexualité à l'épreuve. Des groupes non mixtes masculins se sont dans certains cas révélés être des inhibiteurs de l'engagement pour l'égalité de genre, mais ils peuvent au contraire participer d'un futur engagement (Thomas, Andrea et Patrick).

3) Les premiers engagements

Qu'il soit ou non en rapport avec l'égalité de genre, le premier engagement a eu lieu dans l'adolescence pour certain.es interviewé.es. J'ai déjà évoqué précédemment l'engagement de Thomas contre le racisme, la xénophobie et l'antisémitisme au collège et lycée. Au même âge environ, Patrick se définit comme militant : à quatorze ans, il intègre le MRJC dont il deviendra plus tard permanent. Il estime que des valeurs telles que la mixité et l'égalité, présentes au sein de ce mouvement, ont été importantes dans son parcours.

L'engagement d'Alex était affirmé et multiforme dès le milieu de son adolescence. À partir de ses quinze ans, elle fréquente pendant deux ou trois ans une Mädchenhaus¹¹⁶. Par ce biais, elle intègre un petit groupe autogéré comptant notamment trois jeunes femmes plus âgées s'affirmant comme lesbiennes. Ces jeunes femmes « *étaient déjà dans les questions féministes et solidarité entre femmes* ». Son engagement féministe a débuté dans ce groupe, et s'est étoffé avec d'autres activités menées en parallèles, telles que l'auto-défense.

Alex : En fait je crois que je me dis féministe depuis que j'ai... quatorze ans. [...]. Et j'ai fait des cours d'auto-défense féministe, du wendo pareil à mes quatorze-quinze ans, c'est ma mère qui m'a inscrite je crois, elle n'a pas su me dire pourquoi, comment. Elle m'avait dit à l'époque qu'elle trouvait que ça faisait sens et que c'était essentiel. Et avec ce groupe de wendo, le groupe de filles, on faisait des lectures, de sorties, des actions pour le 8 mars, des trucs comme ça.

Les cours d'auto-défense lui permettent de rencontrer deux professeures inspirantes : « *C'était deux entraîneuses, des femmes, je pense qu'elles étaient lesbiennes, mais du coup c'était les premières lesbiennes que je rencontrais qui arrivaient comme ça, qui étaient des femmes super impressionnantes quoi, elles ont imposées, elles étaient super gentilles.* ». À seize ans, elle s'engage dans le mouvement antinucléaire dans lequel sont aussi impliquées des membres du groupe de la Mädchenhaus. Elle intègre un groupe autogéré où l'on planifie des actions, lit des textes « *et surtout chaque année il y a ces transports nucléaires où on prévoyait des actions de blocage, de sabotage, de machins dans la forêt pour bloquer le train ou le camion.* ». Dans le mouvement antinucléaire « *les questions féministes étaient aussi vachement présentes* ». L'ensemble de ces engagements a constitué un moment extrêmement important de sa vie, et les idées et idéaux qu'elle en a retiré sont encore les siennes aujourd'hui.

Alex : En fait c'est partir du constat qu'on nous apprend plus à être en concurrence dans la séduction, dans le boulot et tout ça, et en fait en tant que femme on n'apprend pas à se référer les unes aux autres, à créer des liens forts [...] de se dire « on est amies, on est complices, on est camarades de lutte, on a une place à prendre, on la prendra ensemble ». Et ça c'était super présent et j'ai trouvé ça assez magique, et je le trouve encore, je trouve que ça donne une force énorme, et ça a été posé tel quel et je pense que c'est ça qui m'a porté aussi.

Deux interviewés se sont engagés alors qu'ils étaient au lycée. Basil avait dix-sept ans quand il a décidé de faire ses premières actions en faveur du mariage homosexuel, actions qui préfiguraient ses futurs engagements en faveur des LGBTQIA+.

¹¹⁶ Une « maison de fille » en allemand. Il s'agit d'endroits gérés par des assistantes sociales qui proposent des loisirs pour les filles en non mixité pendant le temps extrascolaire.

Basil : Et du coup quand je me suis rendu compte que j'étais trans, et en plus c'était la période du Mariage Pour Tous, du coup c'était en mode « ben oui, il faut aller manifester pour le Mariage Pour Tous et puis on va aller arracher les affiches de la Manif pour Tous » et du coup c'est là que ça a commencé.

Pour JanLuc¹¹⁷, le premier engagement a eu lieu en 1967. Il avait environ seize ou dix-sept ans et était très actif dans l'organisation d'une manifestation et d'une grève contre les lois Debré ainsi que pour demander que les délégués de classe assistent au conseil de classe. Il a aussi participé à l'organisation de l'envoi d'une délégation des lycées et collèges d'Orléans au Rectorat. Il dit lui-même que ce mouvement préfigure mai 68, dans lequel il s'engagera un an après.

L'adolescence a été pour certain.es la période du premier engagement. Défense de ses idéaux, découverte de ses capacités d'action et de la possibilité de faire bouger l'ordre social. L'engagement paraît aller de soi pour les interviewé.es car il est collectif et est parfois soutenu par la famille. Même si ces engagements sont plus ou moins aboutis et de durée variable en fonction des personnes, ils constituent un premier pas vers les engagements futurs.

*

Si l'on peut dire que l'enfance et l'adolescence ont été des périodes charnières pour certain.es, il s'agit toutefois des deux périodes les moins évoquées par mes interviewé.es. Le tableau ci-dessous permet de se rendre compte de l'importance de chaque période.

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'auteur pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com

¹¹⁷ JanLuc a 67 ans. Il s'identifie comme homme. Né en France, il vit actuellement à Toulouse. Il est le créateur de l'association Adief (l'Association de développement des initiatives économiques des femmes) (1983-1984), le co-créateur de l'association Initi'Elles (1985) et de la Scop Egalité (2004). Il est à la retraite depuis mai 2015.

	Enfance	Adolescence	Formation diplômante ou études supérieures	Vie professionnelle	Retour en formation diplômante ou études supérieures	Retraite
Basil						
Fiona						
Victor						
Leïa						
Alex						
Thomas						
Marjolaine						
Lilou						
Andrea						
Lucas						
Madeleine						
Auguste						
Jörg						
Patrick						
Marc						
JanLuc						
Compte A	9	10	14	11	5	1
Compte PA	2	1	1	0	1	0
TOTAL	11	11	15	11	6	1

Tableau croisant les interviewé.es, leur genre et les périodes qu’iels ont abordées.

À lire ainsi : Basil a abordé son enfance, son adolescence, et ses études. Il fait partie des 9 interviewé.es qui ont abordé leur enfance. Si l’on ajoute les 2 interviewé.es qui ont peu abordée cette période, on obtient un total de 11 interviewé.es ayant au moins un peu abordé leur enfance.

Légende :

	Femmes
	Hommes
	Personnes non binaires
	Cases claires : peu abordé
	Case blanche : non abordé

59% des interviewé.es a évoqué cette période tandis qu’iels sont 88% environ à avoir abordé leurs études et 69% à avoir abordé leur vie professionnelle. L’équilibre se rétablit quand on prend aussi en compte les personnes ayant au moins un peu abordé ces périodes : l’enfance, l’adolescence et la vie professionnelle ont alors toutes trois été abordées par 69% des interviewé.es, et la formation et les études par 94% d’entre eux. Néanmoins, s’il est normal que cinq interviewé.es n’abordent pas leur vie professionnelle puisqu’iels ne sont pas encore actif/ves, comment expliquer que 25% des interviewé.es n’abordent ni leur enfance ni leur adolescence alors que tous/toutes ont vécu ces deux périodes ?

Une réponse possible est que les entretiens qui n'abordent ni l'enfance ni l'adolescence des interviewé.es seraient moins approfondis. On peut voir qu'ils durent 1h33 en moyenne, soit seize minutes de moins que la moyenne de tous les entretiens. Cependant, cet écart pourrait relever de la simple logique : en n'abordant ni leur enfance ni leur adolescence, les interviewé.es ont forcément rendu leurs entretiens plus courts. Bref, cette première réponse n'est pas très satisfaisante. Une seconde réponse qu'on ne peut pas écarter est l'idée que l'enfance et l'adolescence n'aient pas joué de rôle majeur dans l'engagement de certain.es interviewé.es. Cette idée est appuyée par des engagements pour l'égalité de genre débutant plutôt « tard » dans la vie : dans la trentaine (Madeleine, Patrick), la quarantaine (Jörg), la cinquantaine (Lilou) ou la soixantaine (Auguste). Ainsi, d'autres éléments rentrent en ligne de compte, et peuvent parfois expliquer à eux seuls un engagement. C'est ce que nous allons voir dans la Partie 3.

Donc, si on peut conclure que pour certain.es interviewé.es l'enfance et l'adolescence permettent d'acquérir des prédispositions à l'engagement, on ne peut conclure que ces prédispositions sont absolument nécessaires pour en venir à s'engager pour l'égalité de genre.

le cadre du Master 2 ÉGALES, sous la direction d'Emmanuelle Santelli, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2017, 213p.

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'autrice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com

PARTIE 3 - DES FACTEURS D'ENGAGEMENT : LES MILIEUX PORTEURS ET LES AUTRES OPPORTUNITÉS

Nous venons de voir en quoi l'enfance et l'adolescence pouvaient constituer des périodes expliquant l'engagement de certain.es interviewé.es. Ici, nous allons voir si l'on peut découvrir dans le reste du parcours des interviewé.es des facteurs communs à leur engagement pour l'égalité de genre.

I - TROIS PRINCIPAUX MILIEUX PORTEURS D'ENGAGEMENT

En recherchant quel avait été le premier engagement de chacun.e des interviewé.es (voir Annexe 3), j'ai remarqué que celui-ci se produisait généralement dans trois milieux différents : lors des études à l'université (choix d'un cours, d'un Master, d'un stage, etc.), dans le milieu associatif et militant (adhésion à une association ; participation à une manifestation, à une réunion, etc.) et dans la vie professionnelle (choix d'un poste ; événement professionnel particulier, etc.). Ces trois milieux s'avèrent aussi revenir dans les discours comme ayant été porteurs d'engagement, c'est-à-dire ayant favorisé le début de l'engagement et son évolution. C'est sur cette base qu'a été établie la division thématique de cette sous-partie.

Si cette division en trois est pratique tant pour l'analyse que pour la rédaction, il faut garder à l'esprit qu'elle ne correspond pas nécessairement au parcours des interviewé.es : ce n'est pas parce que le premier engagement a eu lieu dans un milieu qu'il s'agit du seul milieu dans lequel l'interviewé.e va être engagé.e toute sa vie. Iels sont d'ailleurs seulement cinq à être resté.es uniquement dans leur milieu de premier engagement. Ainsi, la plupart des interviewé.es font partie de plusieurs milieux d'engagements durant leur parcours. Bref, cette division thématique est impropre à refléter complètement la diversité des expériences qu'elle compte relater.

Je vais m'intéresser ici à ce qui a amené à l'engagement et ce qui le soutient. Cela signifie que nous allons parler de ce qui précède le premier engagement, du premier engagement lui-même et de moments importants qui suivent ce premier engagement. Ce mélange chronologique a pour cause la complexité de la lecture des parcours. Les interviewé.es ont souvent trouvé difficile de raconter leur parcours de façon linéaire : des événements pouvaient faire écho à ceux du passé et trouver leur suite logique et leur aboutissement dans un événement présent. Cela les a poussé.es à faire des bonds chronologiques entre plusieurs périodes pour mieux m'expliquer ce qui s'était produit. Ainsi, raconter les parcours en s'arrêtant à une date (celle du premier engagement) les rendrait difficilement appréhendables dans leur entièreté : on

manquerait les évènements qui en découlent et font sens vis-à-vis du reste du parcours. Le mélange chronologique me semble donc le plus propre à rendre chaque parcours lisible.

1) Les études supérieures

Doug McAdam, cité par Jacquemart, rapporte que « *les disponibilités biographiques peuvent être définies comme l'absence de contraintes personnelles qui augmenteraient les coûts et les risques de l'engagement, comme un emploi à plein-temps, le mariage ou des responsabilités familiales.* »¹¹⁸. Les études supérieures seraient donc une période de « disponibilité biographique », ce que constate Jacquemart : c'est « *souvent à une période où ils sont dégagés de responsabilités contraignantes que leur expérience militante féministe (mais pas seulement) se forge : encore étudiants ou refusant de travailler, sans responsabilités familiales, expérimentant parfois la vie en communauté pour certains militants des années 1970, leur engagement s'inscrit dans une période de leur vie où ils sont capables de faire face sans difficulté majeure aux impératifs du militantisme. L'engagement de ces hommes s'inscrit alors souvent dans ce que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron décrivent comme le « dilettantisme » étudiant, l'effervescence politique des années 1970 constituant un contexte particulièrement propice à un engagement précoce.* ». Il s'agit donc de vérifier en quoi les études constituent un moment d'engagement.

Avant toute chose, rappelons que les formations diplômantes et études supérieures sont la période la plus abordée par mes interviewé.es, avec 94% l'ayant au moins un peu abordée, soit quinze interviewé.es sur seize. Mais ce sont les études supérieures qui reviennent surtout comme une période de la vie importante pour l'engagement des interviewé.es. J'ai déjà dit que neuf interviewé.es avaient été choisi.es parce qu'ils étaient issu.es du milieu universitaire, mais en réalité la totalité des interviewé.es dispose d'un diplôme universitaire. Le fort capital économique et culturel familial de mon échantillon semble se confirmer quand on regarde le niveau de diplôme des interviewé.es¹¹⁹. Cinq interviewé.es ont obtenu une licence, et tous/toutes les autres ont un niveau supérieur au Bac+5. Plus encore, si six sont diplômé.es d'un seul Master 2 (M2), trois interviewé.es sont diplômé.es de deux M2 et une interviewée, Lilou¹²⁰,

¹¹⁸ Doug MCADAM, « Recruitment to high-risk activism: the case of Freedom summer », *American journal of sociology*, 1986, vol. 92, n° 1, pp. 64-90.

¹¹⁹ Le niveau de diplôme correspond au dernier diplôme obtenu.

¹²⁰ Lilou a 59 ans et s'identifie comme femme. Elle est née en France et vit à Paris. Elle a notamment travaillé dans un centre de formation de la banlieue parisienne qui s'occupait des personnes exclues du système scolaire, ainsi que dans un centre d'orientation et de reclassement pour les personnes en situation de handicap et les jeunes en insertion sociale (1990-2008). Elle est aussi enseignante en droit en lycée professionnel.

est diplômée de trois M2. Qui plus est, deux interviewé.es sont en cours de réalisation d'une thèse et un interviewé, Marc, a déjà soutenu la sienne.

	Licence	Un seul M2	Double M2	Triple M2	Thèse en cours	Thèse soutenue
Basil	X					
Fiona	X					
Victor			X			
Leïa	X					
Alex		X				
Thomas		X				
Marjolaine		X				
Lilou				X		
Andrea		X			X	
Lucas	X					
Madeleine		X				
Auguste	X					
Jörg			X		X	
Patrick			X			
Marc						X
JanLuc		X				
Total	5	6	3	1	2	1
		10			3	

Tableau montrant le niveau de diplôme le plus haut actuellement atteint par les interviewé.es.

À lire ainsi : Andrea est diplômée d'un M2 et prépare actuellement une thèse. Elle fait partie des dix personnes diplômées d'un M2 et des trois personnes qui ont atteint ou vont atteindre un niveau thèse.

On constate que les hommes sont en moyenne plus diplômés que le reste de l'échantillon. Je vois ici une corrélation avec l'âge des interviewé.es. Les femmes dans mon échantillon sont âgées en moyenne de 35,8 ans et les hommes de 45,4 ans. Ainsi, deux femmes n'ont pas encore fini leur parcours universitaire (Fiona et Leïa) alors que cette situation ne concerne qu'un homme (Lucas) et une personne FTX (Basil). Les autres femmes pourraient choisir de reprendre leurs études comme l'ont fait Alex, Lilou, Auguste, Jörg, Patrick et JanLuc. Ces six personnes ont en moyenne 57,2 ans, ce qui montre bien que c'est à l'issue de la vie professionnelle qu'il faudrait calculer le niveau de diplôme de l'échantillon pour bien prendre en compte tous les diplômes obtenus (études et retour aux études compris).

Ce fort capital scolaire avait été constaté par Jacquemart dans son propre échantillon : plus de la moitié de ses interviewés avaient un niveau égal ou supérieur au Bac+5¹²¹. Si mon échantillon présente encore plus de personnes fortement diplômées (69% de personnes au moins Bac+5), c'est parce que nous n'avons pas eu les mêmes critères de sélection de nos interviewé.es comme je l'ai expliqué précédemment. Ce niveau de diplômé élevé témoigne pour certain.es d'une ascension sociale importante par rapport aux deux parents, aspect qui avait été aussi constaté

¹²¹ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

par Jacquemart¹²² : 56% de mon échantillon est plus diplômé que ses deux parents. Les cas les plus frappants sont ceux de Jörg¹²³, Thomas et Andrea dont les parents avaient un niveau inférieur au Bac et qui sont tous/toutes diplômés.es d'un M2 ou en train de préparer une thèse. Les personnes que j'ai interrogées ont donc un haut niveau de diplôme qui les amène pour plus de la moitié d'entre elles à une mobilité de classe sociale. Comme pour le capital issu de la famille, je postule que ce capital culturel favorise et nourrit l'engagement.

Si l'on se penche sur le contenu des études supérieures faites par les interviewé.es, on constate que la totalité a fait au moins une partie de son parcours universitaire en sciences sociales : Sociologie, Anthropologie, Sciences politiques, Sciences de l'éducation, Langues, Économie, Philosophie, Droit ou Psychologie sociale. Au total, dix interviewé.es ont choisi un Master en égalité de genre, et deux ont choisi des cours optionnels sur le genre. On voit donc qu'un Master ou des cours en genre peuvent paraître une suite logique à des Licences réalisées dans diverses sciences humaines et sociales. Comme le note Jacquemart, *« une formation supérieure, particulièrement en sciences humaines et sociales, peut également concourir à la prise de conscience féministe. Des études en sociologie, en science politique ou en philosophie par exemple participent de la logique de l'engagement féministe en ce qu'elles favorisent largement la dénaturalisation des catégories sociales et/ou qu'elles rendent bien plus audible (ou bien moins inaudible) une lecture politique de ce qui est traditionnellement perçu comme relevant du privé. [...] Ces cursus tendent à favoriser l'adhésion au féminisme non seulement par l'apprentissage du déconstructionnisme mais également en raison de la plus grande probabilité qu'ils offrent aux étudiant-e-s d'être confronté-e-s à des enseignements féministes/sur le genre et/ou à des écrits féministes. »*¹²⁴.

Cet engagement pour l'égalité de genre *« par la théorie »*¹²⁵ se vérifie pour certains membres de mon échantillon. Marjolaine explique par exemple que la sociologie a changé sa vision du monde. Durant sa Licence de Sciences Politiques, elle a appris la notion de construction sociale : *« c'était totalement nouveau pour moi, ça venait mettre des mots sur des analyses que j'avais déjà faites moi de mon côté, mais je n'avais jamais mis en mot tout ça et je ne pensais pas que c'était quelque chose de formalisé à ce point-là. [...] et ça ça m'a chamboulée,*

¹²² *Ibid.*

¹²³ Jörg a 51 ans et il s'identifie comme homme. Il est né en Allemagne et vit actuellement à Charly. D'abord distillateur dans l'industrie (1982-1985), il a travaillé dans la restauration et de l'hôtellerie (1988-1996 ?) puis chez Sodexo (1996-2013 ?) avant de reprendre ses études. Il est devenu consultant en entreprises et formateur depuis 2013. Il prépare actuellement sa thèse.

¹²⁴ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹²⁵ *Ibid.*

vraiment quand j'ai découvert tout ça [...]. ». Leïa décrit quelque chose de tout à fait similaire au sujet du cours en Langues Étrangères Appliquées qui lui a fait découvrir le concept de genre.

Leïa : C'était dingue parce que d'un coup je me suis dit « c'est la vérité du truc », tu vois. C'est vraiment... ça explique ce que je pense, et c'était vraiment un soulagement parce que ça mettait enfin des mots, des concepts, sur des choses que je n'arrivais pas à formuler correctement, et pour moi il y a clairement un avant et un après cette discussion-là [...].

Ces exemples montrent deux choses. Premièrement, que la théorie peut être source de réactions intenses, tant intellectuellement qu'émotionnellement (« *chamboulée* », « *soulagement* ») ; elle peut même entraîner une remise en cause de soi (Marjolaine). On peut estimer que de multiples découvertes théoriques plus ou moins importantes et intenses émaillent un parcours en sciences humaines et sociales, et qu'elles amènent effectivement à remettre en question ce que chacun.e tenait pour acquis. Comme le dit Jacquemart, ce déconstructionnisme social peut amener à questionner les rapports de genre, puis à s'engager. Mais on pourrait aussi inférer que les personnes ayant des prédispositions à s'engager pour l'égalité de genre choisiraient des études universitaires qui vont dans le sens des dispositions déjà acquises. Elles se placeraient donc d'elles-mêmes, consciemment ou non, dans des études qui iront dans le sens de ces prédispositions, les réactualiseront et les nourriront. Deuxièmement, les cours donnent des clés de lecture à des personnes chez qui une réflexion préalable avait déjà eu lieu. La théorie n'arrive donc pas de façon brutale dans le parcours : elle vient alimenter et compléter des idées personnelles déjà en place, idées qui forment les germes du futur engagement.

Les cas soulevés ici ne sont toutefois pas tout à fait représentatifs sur trois aspects. D'abord, les apprentissages théoriques ont lieu continuellement et de manière fluide. Seuls quelques épisodes reviennent en mémoire s'ils ont été très marquants : c'est le cas pour ceux ci-dessus. Ainsi il est difficile d'estimer l'importance des savoirs apportés par les sciences humaines et sociales dans le parcours des interviewés, car les savoirs évoqués en entretien forment la partie émergée de l'iceberg. Ensuite, la plupart des interviewé.es n'ont pas découvert le genre grâce à des cours : iels se sont formé.es par d'autres biais avant d'en venir à choisir des cours optionnels ou un Master traitant de cet enjeu. Quelles instances en dehors de l'université ont permis cette auto-formation ? C'est ce sur quoi va revenir la suite de cette partie. Enfin, contrairement aux exemples cités précédemment où l'on voit clairement un élément théorique se dégager, il est parfois difficile de dire qui de la théorie ou du contexte a le plus d'importance pour les interviewé.es. C'est pourquoi nous allons maintenant parler du contexte, afin de comprendre

les autres opportunités offertes par les études sur la voie de l'engagement : les mentors¹²⁶ universitaires, l'accès à des stages et un contexte particulier.

D'abord, les interviewé.es citent très fréquemment des professeur.es qui les ont marqué.es durant leurs années à l'université. Voici la suite de ce que Leïa expliquait précédemment.

Leïa : Et c'est vraiment à partir de là que je me suis rendue compte que ça existait en termes de champ universitaire, et c'est ce qui a fait qu'après j'ai basculé mon parcours, et je me dis maintenant, mais si je n'avais pas rencontré L.¹²⁷ et si je n'avais pas eu cet échange avec lui, je pense que ma conscience féministe aurait continué à se développer [...] je pense que ça aurait peut-être été une prise de conscience plus lente, parce que ça m'a vraiment donné des outils pour réfléchir à mon engagement.

L. est un professeur en LEA à Toulouse qui, un jour, au lieu de faire le TD prévu, a passé tout le cours à parler avec ses étudiant.es du concept de genre. Leïa qualifie sa rencontre avec lui de « *révélation* ». Elle se tourne alors fréquemment vers lui : « *j'avais besoin d'en savoir plus. Et donc j'allais lui parler à la fin du cours, et quand on se croisait dans les couloirs, et donc on a vraiment développé une relation comme ça. Moi je cherchais toujours son approbation, je cherchais l'échange avec lui.* ». Elle décide de choisir des enseignements qu'il délivre ; il lui conseille des lectures. De fil en aiguille, L. devint son directeur de recherche en licence et la pousse à envisager une thèse : « *il m'a toujours poussée à aller plus loin que mes capacités.* ». Cette présence influente de « *mentor* » n'est pas sans inconvénient : « *je me mets la pression parce que je veux lui montrer que ce qu'il a insufflé en moi aboutit à quelque chose, donc des fois ça rend les choses encore plus dur, parce que c'est toujours dans un coin de ma tête.* »

Les relations professeur.e/étudiant.es décrites par les interviewé.es ne sont pas toutes aussi chargées affectivement, mais l'exemple de Leïa est loin d'être isolé.

Andrea : Et en fait finalement de travailler avec M. ça a été je pense la plus grande découverte de toute ma vie parce que ça a été ma directrice de mémoire M1/M2 et c'est ma directrice de thèse maintenant qui s'est un peu battue pour me faire arriver en thèse quoi, donc du coup c'est aussi un petit peu par son biais que je me suis vraiment intéressée à ces questions quoi, et que j'ai vraiment creusé la réflexion. [...] Et c'est à travers ces échanges-là – très riches, très inspirants – que finalement je me rendais compte comment les rapports hommes/femmes étaient merveilleux à explorer [...].

¹²⁶ J'entends ici « mentor » comme un synonyme de guide.

¹²⁷ Les noms sont modifiés pour conserver l'anonymat des personnes citées et celui des interviewé.es.

On voit ici que les apprentissages théoriques passent au second plan par rapport à la figure de M., Maîtresse de Conférences en psychologie sociale. On peut compléter le parallèle avec Leïa en évoquant le témoignage de Marc. Lors de son Master en Angleterre, il a choisi les cours d'Anne Phillips et de Rodney Parker. Marqué par leur contenu, il l'a aussi été par la personnalité de ses professeur.es. À propos de Parker, il explique : « *Ce type-là je l'aimais beaucoup. Et je voyais que lui il pensait que le féminisme c'était très bien. [...] j'ai dit « ouais, s'il y a des gens aussi super que lui qui sont à fond pour le féminisme c'est que c'est une bonne idée, c'est qu'il faut s'embarquer ».* ».

Ensuite, l'université permet de faire des stages marquants qui font parfois démarrer l'engagement. C'est le cas pour Victor et pour Lilou : le premier a fait un stage dans une association pour l'égalité de genre dans le cadre de son M1 en Sciences politiques, la seconde a fait un stage sur le thème des violences conjugales dans une Maison des Jeunes et de la Culture de la banlieue parisienne lors de son Master en Sciences de l'éducation. Dans les deux cas, la préoccupation pour l'égalité de genre était déjà présente, mais elle n'avait pas trouvé de concrétisation par une action jusqu'alors. Ces stages peuvent être l'occasion de rencontrer des personnes importantes pour le parcours comme le rapportent Andrea et Marjolaine qui ont toutes deux fait un stage marquant en rapport avec l'égalité de genre. Voici ce que dit Marjolaine à propos de H. auprès de qui elle a été stagiaire en M2 sur l'égalité de genre.

Marjolaine : je trouvais son positionnement très intéressant. [...] Il y a plein de positionnements que je n'arrivais pas à avoir comme ça toute seule parce que j'avais quand même bien le nez dedans avec mon Master avec mes cours et tout ça, et ça me permettait de prendre un peu du recul et de voir comment on pouvait s'en servir, et assez souvent, à chaque fois, enfin pas à chaque fois mais souvent, j'étais assez d'accord avec les analyses qu'elle faisait.

Enfin, c'est parfois l'ensemble du milieu universitaire qui est porteur. C'est le cas de Lucas à l'IEP de Bordeaux : « *c'était vraiment un milieu très favorable [...] on convertissait les convertis quoi.* ». Tout le campus avait en effet été sensibilisé aux questions de genre via un projet collectif que Lucas codirigeait et via un cours assez populaire parmi les étudiant.es.

Lucas : En fait en première année quand j'arrivais c'était une question qui en général marchait bien car ce cours était connu, en deuxième année ils en parlent beaucoup entre eux parce que tu sais c'est vraiment des petites promo en fait [...] je trouve qu'on a fait un très bon travail de sensibilisation dans le sens où [...] je trouve qu'on a au moins réussi à mettre la question de féminisme et les questions de genre si tu veux dans les grands sujets de discussion de l'année.

Participer à l'un des nombreux projets collectifs proposés faisait partie des obligations des étudiant.es : c'est donc l'IEP lui-même qui a favorisé la création d'un milieu très favorable à l'engagement. C'est ainsi que Lucas a pu rencontrer le genre et commencer son engagement.

Un autre exemple parlant est celui d'Auguste. Suite aux événements de mai 68 et alors qu'il était étudiant en philosophie, il s'engage dans le communisme et le mouvement ouvrier et choisit d'entrer à l'usine, un choix en contradiction totale avec le « *milieu bourgeois et intellectuel* » dont il est issu. Cette bifurcation a été permise par l'effervescence dans le milieu universitaire qui a trouvé écho dans son environnement familial. L'un de ses frères a d'abord ramené à la maison *Le Petit Livre rouge* de l'étudiant : « *Nous les étudiants, se défendre, choisir ses études, sortir de la domination, de la tradition, c'était tout mai 68.* ». Grâce à son frère, il participe à une université d'été marxiste. L'année suivante, il s'engage encore plus en tenant des stands dans le restaurant universitaire, en faisant des panneaux, en aidant une grève ouvrière dans une région minière. Ce sont tous ces événements qui vont le pousser à abandonner ses études de philosophie. Si ce premier engagement – dont l'université a été la toile de fond – n'était pas sur l'égalité de genre, il n'en demeure pas moins qu'il a eu une importance significative dans le parcours d'Auguste et a constitué son premier engagement.

Ainsi, les études à l'université offrent non seulement la possibilité de découvrir des théories qui préparent le terrain à l'engagement, elles placent les personnes dans un environnement favorable à la naissance de leur engagement tant par la présence de personnes marquantes que par la possibilité de s'engager via un stage, ou que par un contexte global pouvant servir de support. Ainsi, huit interviewé.es ont vécu leur premier engagement pour l'égalité de genre durant leurs études : Basil, Fiona, Victor, Leïa, Marjolaine, Lilou, Andrea, Lucas et Marc. Parmi eux, quatre sont restés uniquement dans ce milieu : Leïa, Andrea, Lucas et Marc. Au total, ils sont douze à avoir à un moment où à un autre de leur parcours exprimé leur engagement pour l'égalité de genre dans le milieu universitaire.

2) Les associations et le militantisme

D'après Jacquemart¹²⁸, « *la sociologie du militantisme a souligné l'importance des réseaux dans les processus de recrutement militants, transformant les prédispositions sociales à l'engagement en engagement réel.* ». Ils sont neuf à avoir fréquenté le milieu associatif et militant dans leur parcours et quatre à y avoir vécu leur premier engagement pour l'égalité de genre : Alex, Thomas, Madeleine et Auguste. C'est donc là que leurs « *prédispositions sociales*

¹²⁸ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

à l'engagement » sont devenues un « engagement réel » selon les mots de Jacquemart. Nous allons voir ce qu'il en est tout en abordant les parcours de Basil, Jörg et JanLuc dont on peut dire que leur fréquentation du milieu associatif et militant permet de comprendre leur engagement pour l'égalité de genre.

Commençons par Madeleine¹²⁹ et Thomas, deux personnes faiblement engagées dans le milieu associatif et militant et qui pourtant ont débuté leur engagement pour l'égalité de genre dans ce milieu. Madeleine a été amie pendant vingt-cinq ans avec la présidente et créatrice d'une association pour l'égalité de genre à laquelle elle a adhéré en 2012 : « donc tous nos questionnements de « femmes » entre guillemets, de mère, on a partagé ça ». C'est à la fois cette amitié, sa vie professionnelle et la naissance de ses enfants qui l'ont amenée à s'engager.

Madeleine : En fait quand elle a commencé à réfléchir à ces questions elles nous en a beaucoup parlé à nous ses ami.es et donc moi ça m'a vraiment intéressée de réfléchir à ses questions sachant que parallèlement je venais d'être maman, que j'ai eu une fille et un garçon et que très vite dans leur petite enfance je me suis rendue compte qu'on ne traitait pas forcément les filles et les garçons de la même manière par la société. [...] j'ai travaillé une quinzaine d'années en entreprise, et donc c'est vrai qu'il y a eu aussi des choses en y réfléchissant quand D. me parlait, ça faisait écho aussi avec mes expériences dans le travail.

Pendant sa carrière, Madeleine avait en effet eu à faire à des manifestations de discrimination, notamment à l'embauche.

Madeleine : [...] quand j'ai postulé pour cette entreprise j'avais tout juste trente ans et pas encore d'enfants. Et pendant l'entretien de recrutement, le recruteur d'un cabinet de recrutement m'a dit : « je vais quand même vous présenter à l'entreprise, mais je vais quand même les prévenir que vous allez leur faire deux enfants dans les trois ans ». [...] il a conclu tout de suite qu'une femme de trente ans allait forcément être une pénalité pour l'entreprise puisqu'elle allait forcément faire des enfants. Et donc ça ça m'a un peu... ça m'avait un peu interloquée.

Un ensemble d'éléments au niveau professionnel l'a donc alertée, mais il aura fallu son expérience en tant que mère et la création par son amie d'une association pour que son engagement ait lieu. Aujourd'hui, elle qualifie son adhésion à l'association de « participation lointaine » : « Je suis un membre extrêmement sympathisante on va dire : je partage les idées, mais je suis peu active. ». Le profil de Thomas me semble proche de celui de Madeleine sur certains points. Lui aussi a bénéficié d'une « aide à l'engagement » en la personne de sa

¹²⁹ Madeleine a 45 ans. Elle s'identifie comme femme. Après un diplôme en commerce (1990-1994), elle a travaillé dans diverses entreprises avant de devenir professeure de marketing depuis 2012.

compagne, ce dont nous reparlerons plus en détail par la suite. Elle l'a amené à se questionner, à faire des lectures et finalement à adhérer à une association qu'elle avait repérée.

Thomas : Ça fait un peu béni-oui-oui, mais B. dans son approche à elle j'ai rarement des contre-arguments à lui opposer sur ces choix-là parce qu'ils sont souvent très éclairés, très réfléchis, et comme on partage... on a les mêmes valeurs, voilà, ça se fait pas naturellement [...].

Comme Madeleine, son engagement associatif est aujourd'hui distancié.

Thomas : [...] je suis beaucoup en déplacement donc c'est compliqué pour moi d'avoir du temps de disponible de façon régulière en termes d'investissement dans une association [...] donc je le fais maintenant plutôt via B. comme elle est très active et pour moi c'est plus simple en termes de canal d'information dès que j'ai une info je lui envoie et après c'est elle qui capitalise et qui juge en fonction de l'info [...].

Dans les deux cas, le premier engagement était associatif sans que cela implique pour autant un fort investissement dans une association. On peut faire l'hypothèse que si leur intérêt pour l'égalité de genre est « moins fort » que d'autres interviewé.es, c'est parce qu'ils peuvent s'appuyer sur une personne plus engagée qu'eux dans leur entourage (l'amie de Madeleine, la compagne de Thomas). Ainsi, leur engagement personnel dans une association semble moins « nécessaire » puisque qu'une personne proche y est déjà investie. Ils s'appuient sur les connaissances et compétences de la personne qui les a amené.es à ce sujet et se reposent pour ainsi dire sur cette relation pour s'investir plus faiblement personnellement.

Au contraire, Alex, Auguste, Basil, Jörg et JanLuc ont eu un long passé d'engagement associatif et militant derrière eux. Nous avons déjà parlé d'Alex qui s'était engagée dès ses quatorze ans dans une Mädchenhaus. Elle a poursuivi ses engagements militants tout au long de son parcours. Voici ce qu'elle dit au sujet de l'importance de ce milieu lors de son arrivée en France.

Alex : [...] c'était clair dès le départ « ce n'est pas la raison pour laquelle je viens, je viens pour me faire ma vie pour bosser et aussi notamment de trouver le milieu militant féministe parce que c'est toujours cool quand on arrive quelque part et qu'on sait à quel milieu on appartient, on le cherche on le trouve et ça fait du bien (Rires). [...] J'ai vraiment l'impression que j'appartiens à ces groupes-là même si je ne les connais pas, que j'ai ma place, que ça m'intéresse, et je sais qu'ils me... c'est important pour moi dans ma vie pour moi d'avoir ce lien-là [...].

Le milieu militant féministe dont elle parle est le milieu libertaire¹³⁰. C'est en raison de ses affinités avec le milieu libertaire allemand (militantisme antinucléaire) et français (lieux

¹³⁰ « *Qui, en théorie comme en pratique va le plus loin possible dans le sens de la liberté individuelle absolue ; qui est inspiré par ou qui se réclame d'un idéal ou d'une doctrine de liberté absolue.* » d'après le TLFI.

collectifs autogérés, squats) qu'Alex a choisi le métier de soudeuse : elle souhaitait pouvoir « *organiser la vie autrement en dehors des structures marchandes capitalistes [...] acquérir des savoirs faire qui sont utiles dans ce contexte-là [...]* ». Cela correspond à la description des foyers d'engagement donnée par Jacquemart¹³¹ citant Bard¹³² : « *Ces foyers se situent tous à gauche de l'échiquier politique, les partis politiques, syndicats ou associations de gauche ou d'extrême gauche ayant historiquement été les lieux d'engagement politique les moins défavorables aux féminismes.* ». Il ajoute « *L'engagement anarchiste ou la vie en squat libertaire constitue aussi une autre passerelle vers le militantisme féministe.* ». Or, l'engagement anarchiste¹³³ et/ou libertaire est le point commun entre Alex, Basil et JanLuc. À vingt-deux ans, Basil a déjà fait partie de plusieurs associations et cofondé la sienne autour des questions LGBTQIA+. Cet engagement va de pair avec une pensée anarchiste.

Basil : [...] j'ai toujours eu un attrait [...] pour les idées un peu anarchistes, libertaires et tout, et le moment où je me suis rendu compte qu'on pouvait mélanger ça à un militantisme pour l'égalité des droits des personnes trans, des LGBT+, des queer, etc. et qu'en fait le queer anarchisme ça existait. Et à ce moment-là je me suis dit « mais c'est génial ! On peut tout faire en même temps ! » [...] Et donc voilà, ça c'était ma grosse révélation.

Ainsi, Basil vit ses engagements LGBTQIA+ et anarchistes ensemble, et la découverte du queer anarchisme a été d'une grande importance dans son parcours. JanLuc a quant à lui expérimenté ce que Jacquemart nommait un peu plus tôt « *la vie en communauté pour certains militants des années 1970* »¹³⁴.

JanLuc : [...] avec femmes et enfants et des copains et des copines, [je décide] de partir faire une communauté dans les Pyrénées, après m'être formé tout ça, pour essayer de vivre autrement les relations entre les gens. [...] Et donc ce début d'expérience m'a amené à me radicaliser donc ma femme a fait le choix de retrouver une relation de couple et moi à l'époque [...] j'ai fait le choix d'aller plus vers la relation de groupe on va dire, mais très précisément libre sexualité et propriété collective. Et j'ai vécu ça pendant cinq ans [...] en France, en Suisse, en Allemagne, en même temps je me suis mis à faire du théâtre et en même temps dans les groupes on a commencé à réfléchir sur la gouvernance, l'organisation, comment arriver à passer d'une culture de domination masculine avec tout ce que ça comporte avec une culture démocratique, égalitaire.

¹³¹ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹³² Christine BARD, *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999.

¹³³ C'est-à-dire basé sur une « *Doctrine politique ou attitude intellectuelle rejetant l'autorité de l'État et préconisant un individualisme absolu* » d'après le TLFI.

¹³⁴ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

Ces communautés peuvent être associées au milieu libertaire et anarchiste puisque les règles de vie y sont définies en groupe après une remise en cause des règles d'organisation et de morale généralement admises en société. JanLuc a donc vécu une longue expérience de vie communautaire qui, si elle suit son premier engagement, a tout de même eu une importance significative dans son parcours.

Un autre type de foyer d'engagement militant de gauche avait été évoqué par Jacquemart : le syndicalisme. Il a été difficile pour moi de savoir si cette forme d'engagement relevait de l'associatif et militant ou de la vie professionnelle : j'ai choisi de le faire figurer ici afin de faire la transition avec la partie suivante. Jörg et Auguste ont tous deux une expérience en tant que syndicalistes. Jörg a été syndicaliste Force Ouvrière chez Sodexo.

Jörg : [...] en 2005 j'avais demandé à Sodexo une mutation pour la métropole [...]. Et bon la mutation a été difficile à obtenir, et donc j'ai eu l'aide d'un syndicat, Force Ouvrière à l'époque, qui m'a aidé à obtenir ma mutation. En échange, ils m'ont demandé de prendre un mandat syndical chez eux. Une fois arrivé en métropole c'est ce que j'ai fait, arrivé à Lyon j'ai pris un mandat syndical qui est devenu très vite – parce que j'ai pris un peu goût à cet exercice-là – qui est devenu très vite un mandat important : donc j'étais délégué syndical national pour Sodexo, 35000 salariés quand même, et à ce titre-là j'avais à ma charge tout ce qui touchait à la diversité, donc c'était la gestion prévisionnelle des emplois des compétences, c'était le handicap, c'était l'égalité femme/homme, c'était les seniors, les juniors, etc. Et ça c'est un sujet qui a commencé à m'intéresser à partir de là [...].

C'est auprès de Force Ouvrière que Jörg a eu l'opportunité de développer un intérêt pour l'égalité de genre. Ce syndicat se définit comme « *sans distinction d'opinions politiques, philosophiques et religieuses* »¹³⁵ et on ne peut donc pas l'affilier à la gauche : contrairement à ce que proposait Jacquemart, peut-être que tous les syndicats peuvent constituer des foyers d'engagement quelle que soit leur couleur politique. Au contraire, Auguste a eu un engagement syndical communiste. Après être devenu ouvrier en plasturgie en 1972, il s'engage dans le syndicalisme sans faire partie des listes syndicales. Son engagement syndical pour la lutte des classes sera suivi d'un autre pour l'environnement avant d'en venir à son premier un engagement pour l'égalité de genre qui aura lieu lors d'une réunion d'un groupe d'hommes cherchant à « *travailler sur soi-même* » et « *être actif, en soutien à des groupes féministes* ».

Dans les cas cités précédemment, on peut dire que l'engagement « *résulte ainsi de l'activation, par l'intermédiaire de réseaux militants, d'une prédisposition acquise par les socialisations* ».

¹³⁵ « Adhérer - Force Ouvrière », *Force Ouvrière*, URL complète en biblio.

primaire et/ou secondaire et par des trajectoires sociales. »¹³⁶. Il est intéressant de constater que cette partie a plus évoqué des hommes (quatre en tout, soit 57% des personnes évoquées dans cette partie). Ce chiffre atteint 60% quand on s'intéresse aux personnes engagées de longue date dans le milieu libertaire, l'anarchisme et le syndicalisme. Pour le syndicalisme, c'est assez peu étonnant puisque les femmes sont minoritaires¹³⁷ dans les confédérations¹³⁸. Pour ce qui est du milieu libertaire et anarchiste, je ne suis pas en mesure d'expliquer cette différence.

3) La vie professionnelle

Les deux interviewé.es qui ont connu leur premier engagement pour l'égalité de genre durant leur vie professionnelle sont Jörg et Patrick. Je vais aussi parler de JanLuc dont j'ai classé le premier engagement comme associatif et militant alors qu'il aurait pu être classé comme faisant partie de sa vie professionnelle. Je vais enfin aborder les parcours d'Alex, Thomas et Lilou car ils présentent des caractéristiques similaires concernant le « retour aux études ».

Jacquemart¹³⁹ avait constaté l'influence de la vie professionnelle qui pouvait prédisposer à un engagement pour l'égalité de genre : « *En effet, certaines professions ou études peuvent être le lieu de la prise de conscience des inégalités qui pèsent en défaveur des femmes, d'autant plus si les revendications féministes concernent directement le corps professionnel auxquels ils appartiennent et que ce milieu professionnel est ancré dans différentes luttes sociales.* », dit-il en citant Champy et Israël¹⁴⁰. Jacquemart prend alors pour exemple des médecins qui, dans les années 60 à 70, se sont engagés pour la contraception et l'avortement. Il se trouve que c'est en tant qu'infirmier psychiatre s'entraînant à la méthode Karman¹⁴¹ que JanLuc s'est pour la première fois engagé pour l'égalité de genre entre 1970 et 1975. Cet engagement militant et professionnel, il va le poursuivre en créant des associations et une Société coopérative et participative (Scop) qui viennent en aide aux femmes dans le domaine économique. Voici comment il présente Initi'Elles, association qu'il a cofondé en 1985.

JanLuc : [...] le point de départ c'était effectivement le constat c'est que les femmes n'avaient pas de place dans le monde économique au niveau de la création d'entreprise [...] : on ne leur

¹³⁶ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹³⁷ « *La part des adhérentes est très variable d'une confédération à l'autre. Les données suivantes, fournies à la demande du Conseil économique et social par les confédérations elles-mêmes et complétées par notre enquête, offrent une fourchette très large de 18 à 45 %.* ».

¹³⁸ Rachel SILVERA, « Le défi de l'égalité hommes/femmes dans le syndicalisme », *Mouvements*, 2006, no 43, n° 1, pp. 23-29.

¹³⁹ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹⁴⁰ Florent CHAMPY et Liora ISRAËL, « Professions et engagement public », *Sociétés contemporaines*, 17 mars 2009, n° 73, pp. 7-19.

¹⁴¹ Méthode de l'avortement par aspiration.

faisait pas de place, et elles ne prenaient pas leur place. Donc ce double constat, on disait « eh ben voilà, il faut les accompagner, les aider, mettre le pied à l'étrier, aplanir et puis voilà ». Donc on a créé l'association [...] on a commencé en faisant se rencontrer des femmes qui avaient créé, des femmes qui avaient l'idée de créer et nous, et là on articulait tout ça sur le thème aussi un peu de la conversation au départ, et puis après on a commencé à structurer, à faire des ateliers, [...] voilà ça a pris de l'ampleur.

On constate dans le parcours de JanLuc une intention de mettre l'égalité de genre au centre de tous ses projets, une volonté d'inventer des outils au service des femmes. Ces aspects de son parcours le rapprochent assez fortement de Patrick. Le premier engagement de Patrick a lieu au début des années 80 : alors qu'il travaillait autour de l'insertion sociale et professionnelle des jeunes, il s'est positionné sur des stages pour les femmes migrantes des quartiers.

Patrick : [...] je voyais avec un œil critique l'isolement justement de ces femmes dans les quartiers, [...] c'était un quartier avec une population turque importante, des femmes plutôt enfermées dans leurs appartements, des hommes dans l'espace public, donc j'avais envie de contribuer au développement de ces quartiers, et j'avais envie aussi de contribuer à l'émancipation [...] de ces femmes. Je travaillais aussi avec d'autres associations turques avec des femmes aussi qui étaient impliquées dans ces quartiers. Donc là je commençais à rentrer dans une démarche professionnelle pour l'égalité.

Il va poursuivre sa carrière professionnelle avec la même « *démarche professionnelle pour l'égalité* ». Directeur d'une boutique de gestion au début des années 80, il fait le constat de la faible valorisation des compétences des femmes en milieu rural et choisit de monter une formation à leur destination avec une collègue. Il fera d'autres projets autour de l'insertion économiques et de l'égalité de genre dans le reste de son parcours. Si son travail actuel à la Fédération des parcs naturels régionaux ne lui permet pas d'intégrer ces enjeux comme il l'a fait dans chacun de ses projets, il continue à chercher à le faire.

Patrick : [...] je ne peux pas m'empêcher : j'intègre la question de l'égalité homme/femme dans ma pratique professionnelle, dans ma pratique RH, dans la façon dont j'accompagne mes collaborateurs quand ils sont en animation dans les territoires, quand ils sont en intervention éducative avec les enfants, etc. [...] De toute façon je ne peux pas m'empêcher, c'est comme ça. [...] On ne peut pas... j'ai les lunettes genre, j'ai... c'est comme ça, je ne peux pas faire autrement, [...] je vois les stéréotypes, j'en porte aussi évidemment comme les autres (Rires), mais je vois les stéréotypes, je vois les démarches de domination, je vois les façons de rendre les femmes invisibles dans le travail qui est fait, etc.

Ainsi, le contexte socio-historique suivant mai 68 pour JanLuc et le milieu professionnel où travaillait Patrick (l'insertion sociale) ont permis le passage de leur intérêt pour l'égalité de genre à une action publique, donc à un engagement. La volonté d'intégrer l'égalité de genre dans toute la pratique professionnelle quel que soit le métier qu'on exerce se retrouve aussi chez Alex et Thomas. Voici par exemple ce que dit Alex à propos de son travail en tant que soudeuse.

Alex : En Allemagne, j'avais une co-apprentie femme, et je suis arrivée en France après la formation [...] et les deux-trois premières années il n'y avait aucune autre femme, j'étais vraiment toute seule. Et j'en ai trouvé petit-à-petit. Et en fait la question du féminisme ou de la solidarité entre femmes aussi c'était tout le temps présent en fait. [...] Et dans le boulot, j'ai aussi fait un groupe, j'ai initié un groupe de femmes du bâtiment pour se rencontrer entre meufs qui bossent là-dedans et échanger, et boire des coups et rigoler, ce qui a plutôt bien marché.

On voit bien dans ces témoignages que quel que soit le milieu, la préoccupation demeure d'y introduire de l'égalité de genre ou de sensibiliser ses collègues à cet enjeu. Pour les interviewé.es, cette attitude semble aller de soi, presque comme s'il leur était impossible de faire autrement, ou comme le disait Patrick : « *je ne peux pas m'empêcher* ».

Voyons maintenant ce qu'il en est de la question du « retour aux études », qui concerne six interviewé.es qui ont choisi d'interrompre leur vie professionnelle pour se former ou passer des diplômes de l'enseignement supérieur. C'est le premier engagement de Jörg pour l'égalité de genre qui l'a amené à refaire des études : pendant la période de la signature de l'accord égalité femme/homme chez Sodexo, il était chargé de mener la négociation pour son syndicat en tant que chef de délégation avec deux collègues. Iels avaient constaté que 90% des personnes à temps partiel subi chez Sodexo étaient des femmes. Iels ont donc choisi de travailler sur ce sujet dans l'accord égalité. Jörg s'est fortement investi et a beaucoup travaillé avec la personne chargée de l'égalité chez Sodexo. Malheureusement, son délégué syndical central a choisi de signer un accord « vide » en faisant un « marchandage » pour des jours pour les enfants malades : « *Et ça ça m'a beaucoup dégoûté. C'était vraiment un tournant et je me suis dit « même tout seul je ne peux pas agir pour l'égalité femme/homme chez Sodexo. »* ». Il se dit alors qu'il faut qu'il se forme sur ces questions : « *À l'époque, c'était parti sur l'égalité femme/homme mais je pensais aussi aux autres thématiques de la diversité parce que pour moi à l'époque l'égalité femme/homme faisait partie de la diversité. Et donc c'était vraiment un point tournant : c'est ça un peu qui m'a donné l'idée de vouloir reprendre mes études.* ».

Ainsi, Jörg se rend compte que tout le travail réalisé n'a abouti à rien et qu'il a été impuissant à faire bouger les lignes, ce qui le pousse à reprendre ses études. D'autres événements

professionnels difficiles expliquent la reprise des études de Lilou, Alex et Patrick. Suite à « *une série noire* » alors qu'il est autoentrepreneur, Patrick cesse son activité en 2014.

Patrick : je me suis fixé comme objectif d'essayer de retourner dans le salariat plus classique on va dire, mais sur l'égalité homme/femme parce que je voulais travailler là-dedans, je voulais développer mes compétences, mes savoirs-faire et mettre en œuvre on va dire plutôt sur ce... ce thème-là on va dire, et je me suis dit « bon je bosse sur le sujet depuis pas mal d'années, peut-être que c'est bien que je pose mes valises, que je théorise ce que j'ai fait, que je prenne du recul par rapport à ça, que je renforce mes acquis, mes connaissances, mes compétences, etc. et que du coup je reparte plus fort on va dire sur le sujet, plus compétent sur le sujet ».

Alex a mis fin à sa carrière de soudeuse après des blessures en 2008 et 2010 qui l'auraient obligée à mettre en attente tous ces projets. Comme pour Patrick, des raisons d'ordre économiques forment donc la base de sa reprise d'étude. Lilou, quant à elle, a dû affronter une situation professionnelle difficile alors qu'elle travaillait en tant que professeure dans un centre de formation dans la banlieue parisienne pour les personnes exclues du système scolaire.

Lilou : Je n'avais jamais été moi personnellement confrontée à une telle violence verbale envers les femmes. Et en plus ce qui m'a aussi – je pense – déterminée c'est qu'il y avait un jeune qui dans ses propos est allé très loin, donc du coup j'ai levé le ton. C'était un petit centre, la directrice était au courant et ce jeune a été renvoyé, et ce jeune [...] était là pour éviter d'effectuer une peine de prison. Donc ça m'a pas mal traumatisée en me disant « tu n'as pas d'outils quoi ! Finalement ce jeune-là, il est renvoyé, il va se retrouver dans une situation incroyable ». Donc je pense que tout ça ça m'a un peu... ça m'a un peu travaillée, de me dire « ben oui, c'est des situations réelles qui existent, et je n'ai pas trop d'outils pour finalement y remédier ».

Ces témoignages montrent aussi que la reprise d'étude est vue comme l'opportunité d'acquérir des outils, des savoirs pratiques et des compétences pour pouvoir mieux intégrer l'égalité de genre dans la pratique professionnelle. C'est une raison qui a aussi été soulevée par Thomas non pour reprendre ses études, mais pour adhérer à l'association X. Thomas travaille dans une association mandatée par la branche des auxiliaires de puériculture et des éducateur/trices de jeunes enfants. Il se sentait démuni face à l'absence de prise en compte de l'égalité de genre.

Thomas : Donc c'est aussi dans cette démarche-là que je me suis intéressé à X. en me disant qu'auprès de X. j'allais être informé, outillé, sensibilisé sur ces questions-là et dans le cadre de mon activité professionnelle j'aurais plus d'armes pour pouvoir le cas échéant les sensibiliser et faire évoluer les pratiques.

Finalement, les personnes dont le premier engagement a eu lieu dans la vie professionnelle ont beaucoup en commun avec celles pour qui l'engagement s'est poursuivi dans ce milieu. Toutes

partagent une volonté forte d'intégration des enjeux de genre dans toutes les pratiques professionnelles, que le métier soit dédié à l'égalité de genre ou non. Des moments économiquement et professionnellement difficiles peuvent coïncider avec l'envie de s'outiller sur le thème de l'égalité de genre : cela pousse certain.es d'entre eux à la reprise d'étude ou à intégrer une association. Ce milieu, comme tous les autres, semble avoir ses propres logiques puisqu'on retrouve des similitudes entre les parcours des personnes qui le fréquentent. Toutefois, ces trois milieux ne suffisent pas à comprendre toutes les logiques à l'œuvre dans l'engagement ; nous allons en étudier certaines dans la partie II.

II - D'AUTRES OPPORTUNITÉS DE S'ENGAGER

Disons-le d'emblée, une sélection a été nécessaire entre les différents facteurs d'engagement : il ne m'était pas possible de tous les aborder. Aussi, j'en ai choisi deux : le premier parce qu'il a été décrit par Jacquemart, le second parce qu'il n'a au contraire pas été décrit par lui.

1) Des compagnes « engagées » pour l'égalité de genre

En parlant de son échantillon, Jacquemart¹⁴² rapporte qu'« *Avoir une liaison, épouser ou vivre avec une militante féministe peut en effet constituer un déclencheur pour l'engagement.* ». Néanmoins, il tempère : « *les réseaux politiques et associatifs semblent avoir un rôle plus déterminant que les réseaux familiaux et personnels : même lorsque les enquêtés déclarent avoir découvert le féminisme par le biais de leur compagne ou d'une amie, il s'agit quasi systématiquement de femmes rencontrées dans un contexte militant.* ». Il appelle à ne pas surévaluer ce paramètre : « *la transmission par le mariage/la relation amoureuse [...] demeure relativement rare.* ». Nous allons nous demander ce qu'il en est dans mon échantillon.

Pour Victor, c'est clairement une ancienne compagne¹⁴³ qui a fait débiter son intérêt pour l'égalité de genre.

Victor : J'ai parlé avec des ami.es mais il n'y avait pas que ça. J'avais une copine à l'époque qui était très [...] engagée là-dedans, donc qui en a... on en a parlé, et voilà ça m'a poussé à m'engager là-dedans, ce qui n'a été qu'augmenté finalement par les féministes d'Internet, avec la découverte après de ce qui s'est fait en sociologie, en politique.

On voit le classement hiérarchique qu'il fait entre les facteurs qui ont eu de l'importance pour son engagement : sa compagne arrive en tête, suivie par ses ami.es, « *les féministes d'Internet* »

¹⁴² Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹⁴³ J'entends « compagnon/compagne » comme des termes pratiques pour désigner le/la partenaire dans une « relation amoureuse » (telle que définie précédemment).

et les apprentissages théoriques universitaires. C'est en effet sa compagne qui l'a poussé à se renseigner par lui-même sur l'égalité de genre. Victor l'a rencontrée durant sa troisième année de licence dans le cadre d'un événement annuel autour de l'écriture auquel ils participaient : elle faisait partie du même groupe d'amis que lui.

Victor : [...] c'était quelque chose qui était amené dans les discussions qu'on avait, et avec des gens qui étaient ouverts sur cette question, avec qui on pouvait discuter sans se prendre la tête et pour qui c'était plutôt une évidence [...] et donc voilà, il y avait un espace où... oui, c'est vrai, un espace de soutien, parce que c'est quelque chose qui venait dans le quotidien au final.

À l'époque, c'était surtout sa compagne qui amenait le sujet sur l'égalité de genre dans ce groupe d'amis. Par la suite, le groupe est devenu « *un espace de soutien* » pour Victor. Si on ne peut pas qualifier sa compagne d'engagée d'après la description qu'il en fait (elle manifestait son intérêt « *Plutôt dans la vie de tous les jours que dans une association.* ») on ne peut nier qu'elle a fortement participé à son futur engagement. On retrouve des schémas tout à fait similaires chez Thomas et Marc. Nous avons déjà parlé de B., la compagne de Thomas qui l'a « *beaucoup sensibilisé* » selon lui.

Thomas : [...] je n'ai pas eu d'études spécifiquement rattachées à cette thématique-là, et c'est le hasard un peu de la vie qui a fait qu'en rencontrant B. j'ai été sensibilisé sur ces questions-là et puis je me suis mis à m'informer, à lire notamment plusieurs ouvrages notamment un qui m'a extrêmement marqué, c'était *La domination masculine* de Bourdieu que je n'avais jamais lu.

Thomas et B. se sont rencontrés pendant leurs études, à un moment où elle était déjà sensibilisée sur ces questions ; c'est elle qui a amené l'enjeu de l'égalité de genre dans sa vie. Elle l'a amené à lire *La domination masculine*, que Thomas cite comme ayant été « *vraiment éclairant* » pour lui. B. a été si importante pour le parcours de Thomas que celui-ci m'a expliqué une partie de son parcours à elle pour me faire comprendre son engagement à lui. C'est quelque chose qui s'est aussi produit lors de l'entretien avec Marc : pour ces interviewés, expliquer leur parcours et leur engagement exigeait d'expliquer ceux de leur compagne. B., comme nous l'avons déjà vu, constitue pour Thomas une ressource auprès de laquelle il essaye d'améliorer ses propres connaissances sur le genre et ses pratiques.

Thomas : Le fait d'avoir B. qui a un avis je dirais assez étayé sur le sujet, assez creusé, moi me permets toujours d'avoir une personne ressource où je me dis « putain là je ne sais pas comment aborder le sujet, est-ce que mon raisonnement est bon, est-ce que mon questionnement est le bon ? Quand je parle de ça avec untel ou untel, est-ce que je l'amène de la bonne façon ? Est-ce que les arguments que je donne ne sont pas aussi un peu parfois un petit peu limites ? ».

Marc explique que sa compagne « a joué un rôle majeur dans [...] [s]a réflexion, dans [s]a volonté de [s]e consacrer à cette question, de [s]'interpeler ». Alors qu'il est en mobilité Erasmus en Angleterre pour sa troisième année à l'IEP, sa compagne était en mobilité aux USA. Là-bas, elle choisit un cours sur la pensée féministe et lui en parle. Cela contribuera à l'amener à choisir lui-même des cours sur le sujet durant ses années de Master. Par ailleurs, sa compagne l'interroge sur ses manières d'agir au quotidien.

Marc : [...] j'avais déjà commencé à prendre conscience de ça mais de manière pas très claire avec mon épouse, ma femme qui à l'époque était ma petite amie et puis qui est devenue mon épouse après [...] je me souviens très bien une fois d'être allée au restaurant avec elle et des amis [...] je lui dis « ah, c'était vraiment très sympa cette soirée », elle me dit « ben non, moi je n'ai pas trouvé ». Je dis « ah bon ? Pourquoi ? », elle me dit « parce que tu n'arrêtes pas de me couper la parole ». Mais je ne m'en étais pas... je n'avais pas pris conscience que je lui coupais la parole. [...] Et donc ça ça m'a fait prendre conscience de quelque chose [...].

La vie en commun avec sa compagne a constitué « un apprentissage » pour Marc, que ce soit avant ou pendant son engagement. La compagne de Marc a donc été un facteur ainsi qu'un soutien pour son engagement pour l'égalité de genre.

Nous venons de voir que dans trois cas, les compagnes étaient un facteur important dans l'engagement de leur compagne. Qu'en est-il pour les autres interviewé.es ? Sept interviewé.es n'abordent pas du tout ou presque pas leurs relations amoureuses (Basil, Alex, Lilou, Lucas, Madeleine, Patrick et JanLuc) ; iels représentent tout de même 44% de l'échantillon. Les six interviewé.es restant.es abordent ce sujet de façon assez similaire. Auguste a désigné sa compagne comme un soutien dans son engagement notamment au travers de leurs conversations. Leur vie de couple a probablement contribué à amener le sujet de l'égalité de genre alors qu'il était à la retraite, mais je ne suis pas en mesure de déterminer si sa compagne peut être qualifiée de facteur de son engagement ou non.

Auguste : C'est ma compagne qui m'aide terriblement bien qu'elle soit opposée au fait que je fasse un blog un peu en disant « tu ferais mieux de faire la cuisine et la vaisselle que d'encore te donner de la gloriole » [...] et d'un autre côté on a des discussions qui sont à chaque fois passionnantes parce que sans s'afficher féministe elle a bien sûr une perception très claire de ce que c'est la domination masculine et elle peut me poursuivre sur ce sujet-là et donc m'aider à réfléchir et à aller plus loin sur ce sujet.

Leïa et Marjolaine ont participé à sensibiliser leur compagnon durant leur vie commune et ont parfois des discussions à ce sujet avec eux. S'ils peuvent être d'une certaine aide dans leur

engagement (Leïa) et être vraiment intéressés par le sujet (Marjolaine), ils expriment parfois leur désapprobation face aux analyses développées par leur compagne (Leïa et Marjolaine).

Marjolaine : [...] il me trouve féministe... je ne sais pas comment dire mais il trouve que dans mon analyse je vais beaucoup trop loin et qu'il ne faut pas tout voir d'un point de vue égalité, et que « oui mais là il y a autre chose », il se fait un peu l'avocat du diable [...].

Andrea a parlé de ses relations amoureuses pour évoquer l'homophobie de certaines personnes à son encontre ou au contraire l'acceptation de son homosexualité par son entourage familial. Elle a signalé que sa compagne « [la] soutient à fond là-dedans et qui maintenant est à fond là-dedans », ce qui pourrait laisser entendre qu'elle l'a sensibilisée à cet enjeu. J'ai trouvé une dynamique similaire chez Fiona, qui a parlé de sa compagne principalement pour évoquer des moments marquants (homophobie, sexisme) dans son parcours vers l'engagement. Au départ, c'est sa compagne qui lui a insufflé une manière de voir le monde, une « *motivation* » et un « *optimisme* » qui lui a donné l'envie de s'engager.

Fiona : Du coup j'ai commencé à m'intéresser au sujet de la justice sociale avec plus ce point de vue de « oui, peut-être que moi aussi je peux faire quelque chose. Et si je peux faire quelque chose, donc je peux m'investir plus sur le sujet », tu vois ? Parce que sinon tu déprimes, si tu accumules juste des informations pour savoir comment les choses ne vont pas bien et que tu penses que tu ne peux rien faire, c'est juste déprimant. Mais, avec l'idée que je pouvais faire quelque chose, là je me suis vraiment engagée, je me suis informée, etc.

Par la suite, c'est Fiona qui est devenue engagée pour l'égalité de genre (« *c'est moi qui suis devenue la plus militante entre nous deux et qui ait surtout suivi cette voie* »), mais sa compagne souhaite désormais entrer dans un Master sur l'égalité de genre. Enfin, Jörg a bénéficié des témoignages de sa compagne alors qu'il était déjà engagé dans un Master sur l'égalité de genre : « *La troisième personne qui m'a éclairé finalement c'est ma copine parce que tout ce que j'apprenais à côté, ben elle me dit « oui c'est vrai » et donc j'ai vu un peu l'application concrète.* ». Lui aussi a sensibilisé sa compagne à l'égalité de genre en amenant ce sujet dans leur couple et leur famille. Désormais, la compagne de Jörg est elle-même investie dans deux associations et lit beaucoup d'auteur/trices féministes.

Dans les cas précédents, les compagnons/compagnes sont donc vu.es comme des soutiens plus ou moins fiables à un engagement qui a déjà eu lieu. En retour, les interviewé.es les ont sensibilisé.es ou bien même ont permis leur engagement (Jörg et peut-être Fiona). Mais en aucun cas les compagnons/compagnes n'ont été explicitement à l'origine de leur engagement pour l'égalité de genre (pour Auguste, les choses ne sont pas claires). On peut donc dire que

Victor, Thomas et Marc sont uniques de ce point de vue dans mon échantillon. À chaque fois, ce sont des hommes qui ont eu des compagnes engagées pour l'égalité de genre ou ayant un intérêt pour cet enjeu. Elles ont participé à fortement les sensibiliser à travers leur vie de couple durant une période de disponibilité biographique (leurs études), devenant pour eux un facteur d'engagement. Ainsi, « *La présence de femmes féministes dans l'entourage proche de ces hommes, durant leur enfance ou dans leur vie d'adulte, peut alors apparaître comme un élément de compréhension de leur engagement.* »¹⁴⁴. La transmission semble se faire plutôt par une femme (Victor, Thomas, Marc et peut-être Auguste et Fiona) vers un homme (Victor, Thomas, Marc et peut-être Auguste), les cas inverses (Jörg) étant minoritaires. L'explication pourrait venir du ratio femmes/hommes parmi les personnes engagées pour l'égalité de genre : avec au maximum 20 à 30% d'hommes engagés dans les groupes féministes depuis les années 2000¹⁴⁵, la possibilité d'être sensibilisé.e à cet enjeu par une femme est forcément plus élevée. On pourrait penser que les femmes chercheraient plus à sensibiliser leur compagnon que l'inverse, mais en fait plusieurs hommes dans mon échantillon accordent de l'importance au fait de sensibiliser leur entourage.

Ces cas de « *transmission par le mariage/la relation amoureuse [...] demeure relativement rare* »¹⁴⁶ puisqu'ils ne représentent que 19% de mon échantillon (25% si l'on inclut Auguste) et une ou deux compagnes citées par mes interviewé.es. Contrairement à ce qu'avait trouvé Jacquemart¹⁴⁷, la rencontre avec ces compagnes n'a pas eu lieu dans le milieu militant. Cette différence peut sans doute être mise sur le compte de nos choix de constitution d'échantillon. Finalement, on peut dire que les compagnes (et compagnons dans une moindre mesure) peuvent parfois avoir une importance significative dans l'engagement de leur partenaire.

2) Internet et les réseaux sociaux

Si ma problématique contient l'expression « sur Internet », c'est parce que j'ai repéré l'un de mes interviewé.es, Auguste, comme faisant partie de ce milieu de pratique. Revenons d'abord sur son parcours avant d'en venir aux autres personnes pour qui Internet a été un facteur d'engagement ou un soutien à leur engagement. J'entends « Internet » comme un « *réseau informatique mondial accessible au public* »¹⁴⁸ dans lequel les « réseaux sociaux » sont des espaces de partage et d'échange en ligne.

¹⁴⁴ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ « Internet », in *Wikipédia*, 2017, URL complète en biblio.

Auguste a commencé à s'intéresser à nouveau à l'égalité de genre en septembre 2013, alors qu'il est à la retraite depuis plusieurs années.

Auguste : Donc à un moment je me suis décidé [...] « tiens je voudrais une fois savoir qu'est-ce qu'on dit maintenant du féminisme » parce que je connais vaguement mais sans plus. Et donc je suis tombé assez vite sur le site de Crêpe Georgette et par des interpellations soit directement de l'article soit parce que moi j'avais réagi sur un forum qui était très actif à l'époque [...] je me suis rendu compte à quel point je connaissais peu, j'étais peu impliqué [...] mon intérêt pour le féminisme n'avait jamais changé quelque chose personnellement. Et donc je me suis mis dans une volonté de m'impliquer davantage et de savoir ce que je devais changer moi-même.

Son premier engagement pour l'égalité de genre intervient quand, fin 2013, il intègre un groupe d'hommes qui se sont repérés par l'intermédiaire du forum Crêpe Georgette¹⁴⁹. Le groupe est encadré par des femmes et les membres partagent un forum commun fermé au public. Mais après deux réunions rassemblant physiquement ses membres, le groupe se dissout en partie à cause de l'exclusion d'un membre ayant tenu des propos « machistes ».

Auguste : Et je pense [...] que les éléments négatifs ont été trop rapides. [...] il y avait eu une brève présentation, il n'y avait eu qu'un travail en commun, et donc une série de gens ont disparu sans qu'on sache pourquoi. [...] au départ, surtout moi le premier, on arrive sur une thématique, on ne sait pas comment s'y prendre, on peut dire des tas de bêtises sur l'égalité, sur les femmes, sur le genre, sur tout ce que vous voulez, sur les préjugés, et d'autres qui peuvent être un peu plus au courant qui savent bien ce qu'ils font ils peuvent faire de la provocation et jeter de l'huile sur le feu, et donc ce climat de « ça on n'a pas le droit de dire et si on le dit deux fois on est exclu », ça paraissait un peu violent quoi.

Progressivement, les conversations cessent sur le forum privé. Auguste se rapproche alors d'autres groupes, notamment de ZéroMacho¹⁵⁰, mais cela ne débouche sur rien. La frustration de ces échecs pousse Auguste à ouvrir son propre blog en novembre 2014, après avoir pendant un moment hésité à le faire par peur des masculinistes¹⁵¹. Le but de son blog est de proposer des choses concrètes pour changer la masculinité.

J'ai classé le premier engagement d'Auguste comme associatif et militant car le site et le forum de Crêpe Georgette n'en constituaient pas un selon moi : selon ma définition de l'engagement, une action anonyme sur Internet n'est pas vraiment une action publique. C'est d'ailleurs l'un des problèmes que pose ma définition de l'engagement. Internet a constitué pour Auguste un

¹⁴⁹ « Crêpe Georgette », *Crêpe Georgette*, URL complète en biblio.

¹⁵⁰ « Zéromacho », *Zéromacho*, URL complète en biblio.

¹⁵¹ D'après Auguste, les masculinistes sont des « Hommes principalement voire totalement qui luttent pour le maintien à tout prix de la domination masculine la plus outrancière ».

moyen de se renseigner au sujet de l'égalité de genre, un moyen de rencontrer d'autres personnes ayant le même intérêt et un moyen d'exprimer son propre point de vue pour sensibiliser d'autres personnes.

Auguste n'est pas le seul pour qui Internet a constitué un facteur d'engagement ou un soutien à son engagement. Andrea explique que c'est notamment l'image que les féministes ont sur Internet qui l'a poussée à choisir un enseignement d'ouverture sur le genre. Le terme « *feminazi* » (« *dire que les féministes c'est celles qui veulent renverser le truc et faire une société matriarcale* ») revenait fréquemment en ligne, et Andrea a cherché à vérifier si les féministes étaient vraiment comme on les présente.

Andrea : [...] j'avais bien envie en fait d'être dans une asso féministe pour faire mon stage, parce que je m'étais dit « tiens, ça pourrait être pas mal de voir un petit peu tout ça comment ça tourne », parce que j'avais un petit a priori sur le féminisme au départ, je pense un a priori qu'on a un peu tous, le fameux « je ne suis pas féministe mais ».

Par la suite, elle a d'abord considéré les réseaux sociaux comme un terrain d'étude intéressant avant de décider de s'en éloigner.

Andrea : J'ai fait l'erreur pendant longtemps de m'intéresser aux réseaux sociaux parce que je trouvais ça magnifique comme lieu de partage culturel, de stéréotypes, de représentations sociales, etc. Je trouvais ça fabuleux. Et puis après j'ai arrêté parce que je me suis dit que ça n'aidait pas... ça ne m'aidait pas à avoir une belle vision du monde. [...] J'évite de trop lire les commentaires des fois sur les articles un peu polémiques [...] j'aimais bien avant prendre connaissance pour voir ce qu'il pouvait y avoir parce que je trouve ça fascinant les dialogues et comment les gens peuvent, derrière un écran, partir en vrille et faire du trolling, mais j'ai arrêté parce qu'en fait c'est pas ce n'est pas si intéressant parce que ce n'est pas si constructif, ce n'est pas vraiment ce que tu retrouves dans le monde réel et non virtuel en fait.

Alors qu'elle est en troisième année de licence, Fiona constate qu'elle ne comprend pas bien ce que disent les réseaux sociaux à propos du genre.

Fiona : [...] je passais beaucoup de temps sur Tumblr [...] Et du coup ça parlait pas mal féminisme dans mon dash¹⁵². Et surtout, disons que j'étais vraiment dans les communautés LGBTQIA+ et il y avait beaucoup de discussions sur ce qu'était le genre ou pas, il y avait aussi beaucoup de personnes non binaires, les personnes trans, etc. Et du coup je me posais beaucoup la question... je ne comprenais pas ce que c'était le genre. Et l'idée de pouvoir faire des études

¹⁵² « Dash board », qui signifie « tableau de bord » en français.

sur le sujet, de comprendre... enfin d'avoir une réponse peut-être un peu plus solide par rapport à la question, ça m'intéressait énormément.

On voit que comme pour Andrea, les réseaux sociaux ont constitué un facteur d'engagement pour Fiona ; mais si pour Andrea c'était à travers la curiosité de vérifier des stéréotypes, pour Fiona il s'agissait plutôt de curiosité concernant des termes et concepts inconnus. À la même période de sa vie, Victor choisit de passer par Internet pour se renseigner sur l'égalité de genre.

Victor : Quand j'ai commencé à m'intéresser au sujet, je commençais à suivre des personnes qui en parlaient sur Twitter notamment comme je l'ai dit Anne-Charlotte Husson qui tient encore le blog « Ça fait genre »¹⁵³, Mar_Lard¹⁵⁴ qui est une gameuse, conceptrice de jeux-vidéos et qui a bossé pas mal là-dessus. Je ne saurais plus te dire toutes celles qu'il y avait à l'époque mais je voyais soit des articles de témoignage, soit plus de réflexions ou d'analyse, souvent les deux d'ailleurs, qui ont contribué à me faire réfléchir et à comprendre de quoi on parlait, à faire tomber certains préjugés que j'ai pu avoir à l'époque et à continuer à vouloir plus entrer là-dedans.

Ces ressources lui permettent de faire tomber des préjugés tels que « *l'égalité, c'est fait* », « *mademoiselle c'est complètement exagéré* », ou sur le harcèlement dans les transports.

Victor : Bien sûr, je commençais à un moment où il a des ami.es qui en parlaient, j'étais ensemble avec des connaissances à qui c'est arrivé. Avec ces témoignages, il y a la réalisation qu'on savait, qu'on s'en doutait un petit peu, mais que c'est une situation qui amène des vrais problèmes et qu'il y a d'autant plus besoin d'éduquer les hommes, les garçons on va dire même.

Ainsi, les ressources sur Internet coïncident avec l'influence de sa compagne et de son groupe d'ami.es dont nous avons déjà parlé. Tous ces facteurs interviennent au moment où Victor est « *en train de [s]e forger cette conception* ».

Basil et Leïa font un usage d'Internet plutôt comme soutien à leur engagement. Pour Basil, c'est un lieu de ressources tant pour réfléchir que pour dialoguer avec d'autres militant.es.

Basil : Mais globalement pas mal d'article sur internet, genre le blog de Crêpe Georgette qui est cool, et plus des débats sur des petits groupes Facebook fermés, sur des points de détail du militantisme et des trucs sur lesquels on se bat même entre nous, donc du coup ça aussi ça nourrit la réflexion.

Leïa s'est inscrite sur Twitter en août 2016 et a commencé à suivre des féministes « *connues* » ce qui l'a amenée de fil en aiguille à rejoindre un cercle particulier où s'expriment des personnes engagées pour l'égalité de genre.

¹⁵³ « Genre ! », *Genre !*, URL complète en biblio.

¹⁵⁴ MAR_LARD, « Mar_Lard », @Mar_Lard, URL complète en biblio.

Leïa : Donc maintenant, Twitter pour moi c'est vraiment un outil pour le féminisme, c'est-à-dire que les personnes que je suis c'est deux potes de fac et après ce ne sont que des féministes. Et puis j'essaie de suivre un peu tous les ports, tu vois. Il y a des journalistes, des féministes racisées, des féministes trans, parce que pour moi c'est vraiment un outil pour avoir une diversité de points de vue, et je pense que ça me permet de mieux appréhender toutes les questions compliquées surtout d'un point de vue intersectionnel [...].

Il semble que Twitter lui permette d'éviter de se sentir trop seule, d'autant que parler du sujet de l'égalité de genre provoque généralement du conflit.

Leïa : Après c'est une route relativement solitaire sur le plan physique, parce qu'avant de déménager à Toulouse mon cercle d'amis n'était pas forcément ouvert sur ça donc je me suis toujours sentie un peu seule dans mes considérations.

Dans les cas précédents, Internet, particulièrement les réseaux sociaux (comptes Twitter, forums, blogs, groupes Facebook, etc.) mais aussi certains sites forment un milieu permettant d'amener le premier engagement (Auguste, Victor, Andrea, Fiona) ou soutenant cet engagement (Basil, Leïa). Auguste et Andrea ont parlé de l'antiféminisme ayant lieu en ligne : pour Auguste, cela a retardé la création de son blog personnel, mais pour Andrea, cela lui a au contraire donné l'envie de mettre à l'épreuve les stéréotypes qu'elle en retirait. Il ne s'agit donc pas complètement d'un obstacle.

On peut remarquer que cette partie rassemble beaucoup de personnes jeunes dans mon échantillon : Victor, Andrea, Fiona, Basil et Leïa ont ensemble une moyenne de 23,8 ans. Toutefois, elle ne concerne pas toutes les personnes ayant un âge similaire : Lucas (21 ans) a à peine parlé de Facebook, au point qu'il était non pertinent de l'évoquer. Par ailleurs, Auguste (71 ans) montre qu'on peut à tout âge utiliser Internet comme un moteur pour son engagement. On ne saurait cependant nier qu'il y a bien un effet générationnel.

*

Dans cette partie, j'ai cherché à repérer dans le parcours des interviewé.es des facteurs d'engagement qui interviennent après la période de l'enfance et de l'adolescence. Nous avons parlé de trois milieux – les études supérieures, les associations et le militantisme, la vie professionnelle – qui chacun à leur manière ont concouru à ce que les interviewé.es s'engagent pour l'égalité de genre. La question des compagnes et de l'usage d'Internet m'a permis de compléter ce panorama. J'ai essayé de souligner tout du long la complexité d'identifier formellement un premier engagement. C'est pourquoi j'ai aussi parlé des soutiens à

l'engagement qui alimentent celui-ci et contribuent à le faire vivre. J'ai montré qu'il est souvent difficile de dissocier les soutiens des facteurs d'engagement eux-mêmes.

Mon hypothèse était qu'il existe des similitudes dans les parcours, et elle s'est trouvée justifiée par l'analyse. Toutefois, nous avons aussi pu voir la diversité des facteurs explicatifs et de leur combinaison dans le récit de vie des interviewé.es. On ne peut donc ni « *surestimer l'importance d'un seul élément dans les trajectoires individuelles* »¹⁵⁵, ni donner un facteur commun à tous les engagements. Chaque parcours a une forme d'unicité qui se joue au croisement de multiples milieux d'apprentissage, de rencontres, d'évènements, de lectures, etc. C'est pourquoi l'hypothèse que je souhaite explorer dans la partie suivante est : « *l'engagement se définit et se vit différemment en fonction des personnes* ».

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Comment en vient-on à s'engager pour l'égalité de genre dans le milieu associatif et militant, le milieu universitaire et sur Internet ?, mémoire professionnel dans le cadre du Master 2 ÉGALES, sous la direction d'Emmanuelle Santelli, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2017, 213p.

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'autrice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com

¹⁵⁵ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

PARTIE 4 - DÉFINIR ET VIVRE SON ENGAGEMENT

Jusqu'à présent, nous avons discuté de comment on en vient à un engagement pour l'égalité de genre, répondant ainsi à la question que je me suis posée au début de ma recherche. Néanmoins, il m'a semblé qu'une autre question devait être posée : les interviewé.es sont certes engagé.es, mais de quelle manière ? C'est ce que nous allons étudier ici.

Définir son engagement et le vivre étant deux choses très liées dans la vie d'une personne, on pourrait contester la légitimité de la division que j'ai effectuée dans cette partie. Voici comment elle a été établie : dans « définir », j'évoquerai plutôt les questions pratiques (le militantisme et l'adhésion à un groupe, le pluri-engagement) et dans « vivre » plutôt les questions émotionnelles (l'engagement pour l'égalité de genre en tant qu'homme, les espaces « safe », le ressenti vis-à-vis de l'engagement).

I - DÉFINIR SON ENGAGEMENT

Dans cette première partie, je compte m'interroger sur la façon dont les personnes définissent leur engagement, ou autrement dit quelles limites iels lui fixent, quel cadre iels lui donnent.

1) Être « militant.e » ou non : vivre son engagement dans un groupe

Dans la Partie 1 de ce mémoire, j'ai expliqué que je choisisais le terme « engagé.e » pour m'adapter aux spécificités de l'engagement pour l'égalité de genre relevées par Bereni, Revillard¹⁵⁶, Orfali¹⁵⁷ et Jacquemart¹⁵⁸. En effet, l'égalité de genre est un enjeu qui n'implique pas nécessairement « *une participation active* »¹⁵⁹ et c'est pourquoi je n'ai pas retenu les termes « militant.e » et « adhérent.e ». J'ai jusqu'à présent évité d'aborder la question des groupes, de l'adhésion et du militantisme. Il s'agira ici de revenir sur ces deux points.

Avant toute chose, j'ai tenté d'établir si chaque interviewé.e avait fait ou faisait partie d'un groupe. Je ne m'intéresserai pas ici aux types de groupes, déterminés en fonction de leur taille et des relations entre les membres¹⁶⁰. Je ne m'intéresserai pas non plus précisément aux groupes auxquels les interviewé.es adhèrent, et ce non seulement pour préserver l'anonymat des interviewé.es mais aussi parce que je ne suis pas en mesure de développer une analyse sur la relation entre chaque interviewé.e et son/ses groupe(s).

¹⁵⁶ Laure BERENI et Anne REVILLARD, « Un mouvement social paradigmatique ? », *op. cit.*

¹⁵⁷ Birgitta ORFALI, *L'adhésion*, *op. cit.*

¹⁵⁸ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, *op. cit.*

¹⁵⁹ Birgitta ORFALI, *L'adhésion*, *op. cit.*

¹⁶⁰ *Ibid.*

La définition que je fais d'un groupe est dans la lignée de celle que je donne à l'engagement : un groupe est un ensemble de plusieurs personnes qui s'engagent publiquement de façon organisée (association, groupe de parole, etc.). Ma définition m'oblige encore une fois à exclure les groupes qui passent exclusivement par Internet : je ne considérerai ici que les groupes où des personnes se rencontrent physiquement. Un groupe engagé pour l'égalité de genre est donc un groupe dont l'objectif principal ou l'un des objectifs principaux est de favoriser l'égalité de genre. Une personne engagée dans un groupe sera qualifiée de « militante » et l'acte par lequel elle a choisi ce groupe d'« adhésion ».

	N'a jamais été membre d'un groupe engagé pour l'égalité de genre	N'est plus membre d'un groupe engagé pour l'égalité de genre, mais l'a été	Actuellement membre d'un groupe engagé pour l'égalité de genre
Basil			OUI
Fiona			OUI
Victor		OUI	
Leïa	OUI		
Alex			OUI
Thomas			OUI (distanciée)
Marjolaine	OUI		
Lilou		OUI	
Andrea		OUI	
Lucas		OUI	
Madeleine			OUI (distanciée)
Auguste		OUI	
Jörg			OUI (distanciée)
Patrick	OUI		
Marc			OUI
JanLuc	OUI		

Tableau montrant l'adhésion des interviewé.e à un ou plusieurs groupe(s) engagé(s) pour l'égalité de genre.

À lire ainsi : Madeleine est actuellement membre d'un groupe, mais de façon distanciée.

Le tableau ci-dessus permet de se rendre compte de la diversité des formes d'engagement dans mon échantillon : celui-ci passe aussi bien par l'adhésion que par la non-adhésion. Cela confirme ce qui avait été remarqué par les auteur/trices cité.es précédemment. Nous allons nous intéresser plus précisément au contenu de ce tableau et le détailler.

Premièrement, quatre interviewé.es n'ont jamais été membres d'un groupe engagé pour l'égalité de genre. Retrouver ici le nom de Patrick peut sembler curieux car toute sa vie professionnelle a été consacrée à agir pour l'égalité de genre quel que soit son poste, quitte à détourner des projets pour les transformer en projet en faveur des femmes. Néanmoins, et probablement parce que son engagement dans sa vie professionnelle était très fort, il n'a jamais adhéré à un groupe à ma connaissance. Les choses sont tout à fait similaires pour JanLuc et

Marjolaine pour qui l'égalité de genre est au cœur de leur activité professionnelle. Leïa et Marjolaine n'ont jamais été militantes et ont toutes deux spontanément justifié ce choix.

Leïa : Mon attrait pour le féminisme bizarrement je ne l'ai pas manifesté sous forme de militantisme. Je ne fais pas partie d'une association et j'ai du mal à me retrouver dedans parce que le problème c'est que [...] j'ai l'impression que pour militer il faut avoir des avis très tranchés sur les choses et que tu ne peux pas te permettre de faire autrement parce que voilà, tu as des revendications, il faut les inscrire dans une ligne militante et politique, et ce qui m'embête du coup dans le militantisme c'est que ça ne laisse pas la place à la nuance et que moi j'en ai encore besoin même si je me définis comme radicale sur énormément de sujets, il y a des moments où je peux comprendre le pour et le contre dans la vie, et vu que je n'arrive pas à me positionner dessus [...]. Donc je ne fais pas partie d'assos.

Leïa explique que devenir militante l'obligerait selon elle à être « radicale » sur des sujets sur lesquelles elle n'a pas d'avis complètement tranché. Sa conception du militantisme explique donc sa non-adhésion. Difficile de dire si elle considère la radicalité inhérente au militantisme comme quelque chose de négatif ou si au contraire elle se considère elle-même comme trop peu informée pour devenir militante. Voyons ce qu'il en est de Marjolaine.

Marjolaine : Je ne milite pas à côté, je ne fais pas partie d'aucune association, je ne suis membre d'aucune association, donc ça ne se manifeste pas par ça. Après, dès que je peux parler d'égalité à quelqu'un, je le fais. Dès que je peux pointer une inégalité du doigt, je le fais. Dès que je peux discuter avec quelqu'un d'égalité dans l'idée éventuellement de le faire changer d'avis, je le fais.

Ici, Marjolaine explique sa non-adhésion par le fait que son engagement se manifeste au quotidien. Il est intéressant de constater qu'ils sont nombreux/ses dans mon échantillon à dire la même chose qu'elle, qu'ils soient militant.es ou non. Pour preuve, voici le témoignage de Basil, qui lui est militant.

Anne : [...] est-ce que tu peux précisément me dire comment ça se manifeste concrètement dans ta vie quotidienne, s'il y a autre chose à ajouter de ce côté-là.

Basil : Dans ma vie quotidienne ? Ben quand je lis un bouquin militant (Rires) ou quand concrètement, vu que je suis sur des groupes Facebook et tout il y a toujours un moment où ça apparaît sur ton fil d'actualité [...] ou alors sinon quand tu es en soirée ou que tu rencontres des gens et que... moi je ne supporte pas d'être pris pour une personne cis du coup je vais m'outter¹⁶¹ forcément dans les cinq minutes qui vont suivre [...] voilà, du coup il y a ça que je fais beaucoup, et je crois que c'est le truc le plus envahissant qu'il y a dans ma vie quotidienne quoi.

¹⁶¹ C'est-à-dire devoir révéler qu'il est une personne trans (FTX).

On pourrait dire que la pratique quotidienne de leur engagement est l'élément qui relie le mieux l'ensemble des interviewé.es. Je n'aurai malheureusement pas l'opportunité de développer plus cet aspect. L'engagement au quotidien n'est un facteur de non-adhésion que lorsqu'il est jugé suffisant en termes de bénéfices par la personne. En effet, « *Choisir un groupe n'est pas neutre et l'individu va comparer les éléments positifs et négatifs de son adhésion. Il élabore en effet implicitement, voire explicitement, une analyse en termes de coûts/bénéfices pour savoir si l'aventure est réellement tentante.* »¹⁶². L'analyse en termes de coûts/bénéfices est visible dans le cas de Leïa, qui choisit de préserver ses avis nuancés plutôt qu'adhérer si cela revient à les abandonner. Dans le cas de Marjolaine, JanLuc et Patrick qui travaillent (ou travaillaient) au quotidien sur les questions d'égalité de genre dans leur vie professionnelle, on peut imaginer que le bénéfice d'entrer en parallèle dans un groupe militant est faible.

Deuxièmement, cinq interviewé.es ne sont plus membres d'un groupe engagé pour l'égalité de genre. On pourrait leur ajouter les trois interviewé.es qui sont actuellement membres d'un groupe mais de façon distanciée, c'est-à-dire qui m'ont dit que leur adhésion était plutôt une adhésion de principe mais sans participation très active (Thomas, Madeleine, Jörg). J'associe ces interviewé.es entre eux car leurs raisons pour avoir quitté un groupe ou pour en être distancié.e sont souvent les mêmes. Par ailleurs, je postule que la distanciation peut conduire à cesser l'adhésion quand les liens entre la personne et le groupe sont trop distendus.

La prise de distance est souvent due aux événements de la vie et au temps que l'on ne peut plus se permettre de consacrer au groupe (Victor, Andrea, Lucas, Thomas et probablement Jörg). Prenons par exemple Lucas, qui est en première année de Master à l'IEP.

Lucas : Je n'ai pas le temps du coup de m'engager dans une association féministe et tout ça, parce que ça me demande beaucoup de temps, mon Master me prend beaucoup de temps, et parce que du coup j'ai aussi décidé de m'orienter droit des réfugiés un peu. [...] Si tu veux ce sujet ça a atteint un niveau dans ma tête où ça ne va jamais redescendre mais ce n'est pas quelque chose... ce sujet-là, c'est un sujet super important pour moi et ça va toujours l'être, parce que c'est un sujet coup de cœur.

Victor et Thomas ont un travail prenant, Andrea et Jörg sont en cours de réalisation d'une thèse : on peut dès lors facilement comprendre que l'engagement dans un groupe ne soit pas prioritaire pour elleux. Certain.es font part de leur désir de s'investir plus à l'avenir (Victor et Andrea par exemple) ou du regret dans lequel ils sont de ne pas pouvoir plus s'investir. Le témoignage de Lucas montre qu'il estime que l'arrêt du militantisme ne signifie pas pour autant qu'il n'a plus

¹⁶² Birgitta ORFALI, *L'adhésion, op. cit.*

d'intérêt pour l'égalité de genre. Ces exemples montrent – comme le dit Jacquemart¹⁶³ en citant de multiples auteurs/trices¹⁶⁴¹⁶⁵¹⁶⁶¹⁶⁷ – que « *la fin de l'engagement dans un groupe militant n'est pas nécessairement synonyme de transformation des convictions. Au contraire, différents travaux ayant interrogé le devenir des militant-e-s ont démontré que la grande majorité des ancien-ne-s militant-e-s demeure proche, voire très proche, des convictions politiques défendues lors de leur engagement passé, y compris plusieurs décennies plus tard.* ».

Troisièmement, les quatre interviewé.es restant.es (Basil, Fiona, Alex et Marc) étaient tous/toutes militant.es dans un ou plusieurs groupes au moment où notre entretien a eu lieu. Marc faisait partie de plusieurs groupes en tant qu'enseignant-chercheur à l'université Aix-Marseille. Fiona avait choisi de s'investir dans une association s'occupant des violences conjugales. Je vais revenir plus en détail sur les cas d'Alex et Basil.

Nous avons déjà parlé du fait qu'Alex n'envisageait pas sa vie sans l'adhésion à des groupes féministes libertaires : « *J'ai vraiment l'impression que j'appartiens à ces groupes-là [...]* ». Basil a quant à lui a choisi d'arrêter son Master en études de genre parce que le contenu de celui-ci entraînait en contradiction avec son militantisme.

Basil : Et puis surtout étant donné que je milite quand même dans des milieux qui sont assez particuliers [...] bien sûr je milite pour le féminisme plus grand plus classique si on peut appeler ça, mais au final mes luttes elles sont pour les personnes trans et les personnes minorisées, etc. C'est plus une réflexion en termes de minorité de genre, minorité sexuelle que juste sur l'égalité homme-femme. En plus, l'égalité homme-femme, c'est réifier les genres. [...] Oui, moi je sais très bien que je ne bosserai jamais dans une organisation pour mettre en place l'égalité parce que je ne supporte par les institutions et que moi je serais à l'extérieur de l'institution en train de faire une manif et de faire un sitting pour qu'ils arrêtent de faire leur truc. [...] moi je viens vraiment d'un militantisme qui n'est pas universitaire, qui est un militantisme de la rue, un militantisme qui se construit avec les gens. Voilà, c'est le militantisme des squats, c'est vraiment un truc assez particulier quoi... qui forcément rentre un peu en conflit parfois avec le côté universitaire de « on va réfléchir quarante fois, on va écrire quatorze article avant de décider si on fait quelque chose ».

¹⁶³ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹⁶⁴ Doug MCADAM, « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, 1989, vol. 54, n° 5, pp. 744-760, doi:10.2307/2117751.

¹⁶⁵ Marco GIUGNI, Doug MCADAM et Charles TILLY, « The biographical impact of activism », in *How Social Movements Matter*, U of Minnesota Press, pp. 117-146.

¹⁶⁶ Catherine LECLERCQ et Julie PAGIS, « Les incidences biographiques de l'engagement », *Sociétés contemporaines*, 16 janvier 2012, n° 84, pp. 5-23.

¹⁶⁷ Olivier FILLIEULE, Eric AGRIKOLIANSKY et Isabelle SOMMIER (dir.), Didier CHABANET et Marco GIUGNI, *Les conséquences des mouvements sociaux*, La Découverte, 2010, URL complète en biblio.

Comme le dit Orfali, « *On retrouve ici l'analyse coûts/bénéfices : l'individu va devoir privilégier certains groupes au détriment d'autres s'ils sont en opposition. Sinon, il risque d'éprouver une forme de dissonance (Festinger, 1957) qu'il ne pourra réduire qu'en quittant le groupe.* »¹⁶⁸. Basil a dû faire face à une contradiction entre deux milieux auxquels il adhérerait (l'université et le milieu associatif et militant) et il a tranché en faveur de ce-dernier.

On voit bien que ces deux interviewé.es en particulier témoignent d'un fort militantisme. Je souhaitais toutefois montrer que même chez des personnes très militantes on peut trouver des formes de critique ou de mise à distance du militantisme. Ainsi, Basil ressent son engagement militant comme trop lourd pour qu'il en fasse sa voie professionnelle.

Basil : [...] je ne veux pas faire de mon militantisme ma vie professionnelle parce que c'est déjà suffisamment lourd à porter et ça prend déjà suffisamment de temps en termes de bénévolat pour que je le fasse au quotidien dans ma vie pro, et je préfère que ça reste un truc où je suis bénévole plutôt que d'en faire mon métier et au final on est dégoûté parce que concrètement déjà une asso c'est chiant, alors si en plus tu bosses dans une asso tu n'as même plus le côté « je peux quitter l'asso quand je veux », c'est... Non et puis c'est des choses lourdes à porter quand tu accompagnes des gens qui sont dans la merde, qui ont une vie vraiment horrible et que toi tu es en mode « oui je ne peux rien faire pour toi parce que je n'ai aucune ressource et parce qu'en fait on n'a aucune ressource et que ben c'est comme ça » et du coup c'est assez lourd. Du coup je vais rester bénévole et je vais faire autre chose, trouver un autre métier quoi.

Alex considère que le milieu qu'elle fréquente peut se montrer trop agressif avec les personnes qui n'en ont pas encore compris les règles.

Alex : Si peut-être, une chose qui me freine c'est que souvent j'ai l'impression... dans les milieux un peu libertaires féministes, j'ai l'impression que c'est trop dogmatique, et que moi je ne m'y retrouve plus.

Anne : C'est-à-dire, quand tu dis « dogmatique » ?

Alex : Ben c'est de parler dans un langage de militante et de condamner chaque personne qui ne comprend pas les mots, comme antiféministe ou bête et méchant et con quoi. Quand tu ne sais pas ce que c'est une personne trans, on va te regarder de travers, quand tu ne sais pas ce que c'est l'intersectionnalité, on va te dire « non mais attend, il faut considérer des luttes ensemble, qu'est-ce que tu fous là ? » [...] Je trouve que ça ne donne pas confiance, moi ça ne me donne pas envie. C'est pour ça que je ne suis pas... même si j'ai des liens avec le milieu libertaire féministe, je suis plus en périphérie parce que je trouve qu'à l'intérieur souvent c'est trop

¹⁶⁸ Birgitta ORFALI, *L'adhésion, op. cit.*

dogmatique, trop excluant, trop à instaurer des nouvelles normes qui sont aussi rigides et intolérantes que les normes de la société par rapport aux questions de genre.

Ainsi, même les personnes s'affirmant comme militantes peuvent se montrer critiques vis-à-vis des groupes auxquelles elles adhèrent. La dissonance n'est toutefois pas suffisamment forte pour leur faire quitter le groupe.

Nous avons vu qu'il y avait de nombreuses variantes sur un spectre allant de la non-adhésion à l'adhésion. Nous avons remarqué que la fin du militantisme pour l'égalité de genre n'était « *pas nécessairement synonyme de transformation des convictions* »¹⁶⁹. Nous avons enfin parlé des coûts/bénéfices de l'adhésion ainsi que de la dissonance¹⁷⁰, et observé que ces éléments pouvaient aider à expliquer la position de chaque interviewé.es sur le spectre du militantisme.

2) Le pluri-intérêt et le pluri-engagement

Nous allons ici nous intéresser à ce que j'ai nommé le pluri-intérêt et le pluri-engagement¹⁷¹, c'est-à-dire au fait que certain.es interviewé.es étaient intéressé.es/engagé.es dans d'autres causes en dehors de l'égalité de genre. Il faut signaler qu'il est difficile de distinguer intérêts et engagements, aussi ne parlerai-je d'engagement que lorsque je suis absolument certaine que l'intérêt a débouché sur une action publique. Nous allons nous demander si le pluri-engagement est successif ou simultané, à savoir si les engagements existent les uns après les autres dans le parcours de l'interviewé.e ou s'ils coexistent sur une même période.

Commençons par les personnes qui ont pour seul intérêt et engagement l'égalité de genre. Iels sont trois, soit seulement 19% de l'échantillon : Victor, Leïa et Madeleine. La présence de Madeleine peut s'expliquer puisqu'elle est l'interviewée la moins engagée de l'échantillon. Quant à Leïa et Victor, iels ont tous/toutes deux exprimé leur engagement principalement dans le milieu universitaire, ne sont pas ou plus militant.es et sont plutôt jeunes (25,5 ans en moyenne). Il me semble que la combinaison de ces trois variables permet d'expliquer l'absence d'autre intérêt/engagement dans leur parcours. Voyons maintenant les treize interviewé.es restants. J'ai classé leurs intérêts/engagements en catégories thématiques représentés ci-dessous.

¹⁶⁹ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹⁷⁰ Birgitta ORFALI, *L'adhésion*, op. cit.

¹⁷¹ Je n'ai pas choisi de parler de « multi-intérêt » ou de « multi-engagement » car « pluri » souligne le fait qu'un individu constitue l'entité qui rassemble tous ces intérêts/engagements.

Ecologie, végétarisme, développement durable	6
Insertion sociale (personnes handicapées, jeunes exclus du système scolaire)	3
Humanitaire (excision, conseils des femmes en Afrique, réfugié.es politiques)	3
Toutes les discriminations en général, les droits humains	3
Anarchisme, milieu libertaire, éducation populaire	3
Economie sociale et solidaire	3
Racisme, xénophobie, antisémitisme	3
Queer, LGBTQIA+	3
Droits des personnes trans	2
Communisme, lutte des classes	2
Pauvreté, corruption politique	1

Tableau des autres intérêts et engagements des interviewé.es.

À lire ainsi : six interviewé.es ont déclaré avoir un intérêt ou un engagement pour l'écologie, le végétarisme et/ou le développement durable.

On peut trouver dans ce tableau des traces de la distinction que Jacquemart¹⁷² fait entre engagement identitaire et humaniste. L'engagement identitaire désigne selon lui l'engagement d'une personne qui « prend les identités comme objet central de la lutte »¹⁷³ et vise l'abolition des assignations de genre. Pour une personne ayant un engagement humaniste, « Le féminisme constitue ainsi une manière parmi d'autres d'être humaniste ou de lutter contre les inégalités sociales. ». Un engagement humaniste cherche à « mobiliser un individu asexué au nom d'une humanité indivisible »¹⁷⁴. L'intérêt/engagement LGBTQIA+ serait donc plutôt identitaire, les autres intérêts/engagements plutôt humanistes. Jacquemart invite à utiliser cette catégorisation avec considération : « Elle ne doit pas figer artificiellement les démarches militantes : les deux registres peuvent être présents chez un même militant, simultanément ou successivement. »¹⁷⁵. Effectivement, définir de quel type d'engagement chaque interviewé.e était le/la plus proche s'est révélé fastidieux et peu intéressant du fait de la coexistence des deux logiques chez beaucoup d'interviewé.es. C'est pourquoi plutôt que d'utiliser cet angle d'analyse, je vais parler de l'aspect chronologique du pluri-intérêt ou du pluri-engagement dans le parcours.

Thomas, Marjolaine, Andrea et Auguste ont eu des intérêts uniquement successifs, c'est-à-dire que leurs différents intérêts/engagements se sont suivis sans coïncider. Nous avons déjà parlé des engagements de Thomas au lycée ; ce n'est que durant ses études qu'il s'est tourné vers l'engagement pour l'égalité de genre. Marjolaine s'était d'abord intéressée à l'humanitaire et aux droits humains avant de choisir un Master sur l'égalité de genre. Andrea exprime très bien le passage d'un engagement à un autre, le second supplantant le premier.

¹⁷² Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹⁷³ Ibid.

¹⁷⁴ Ibid.

¹⁷⁵ Ibid.

Andrea : Et donc je crois que j'avais un intérêt vachement LGBT dans ces questions-là, et en fait c'est devenu vachement hommes/femmes par la suite quoi, parce que tu du coup pour moi LGBT et les rapports hommes/femmes en fait il suffit que tu changes les représentations du féminin et du masculin pour qu'en fait les LGBT soient acceptés.

Sa stratégie a donc été de privilégier l'engagement qui lui semblait le plus important hiérarchiquement. Auguste a d'abord été militant communisme dans le mouvement ouvrier (1968-1984), puis engagé pour la préservation de l'environnement (1985-2006), puis engagé pour l'égalité de genre (depuis 2013). Il avait certes commencé à avoir un intérêt pour l'égalité de genre autour de 1968, mais globalement son parcours est constitué de séquences plutôt longues d'investissement dans un seul type d'engagement.

Ce type de pluri-intérêt/engagement ne concerne que 31% des interviewé.es pluri-intéressé.es/engagé.es. Les 69% restants ont un profil de pluri-intérêt/engagement successif et simultané dans le sens où l'on voit bien une évolution chronologique dans leurs intérêts/engagement mais aussi un chevauchement des périodes d'intérêt/engagement. Citons par exemple Alex qui a été simultanément engagée pour l'égalité de genre et le mouvement antinucléaire lorsqu'elle était adolescente avant de se découvrir un intérêt pour les questions queer, l'antiracisme et l'interculturalité dans la suite de son parcours ; ou encore JanLuc chez qui l'engagement pour l'égalité de genre a précédé puis coexisté avec sa participation à une communauté autogérée avant de redevenir son engagement principal.

Intéressons-nous enfin à la question suivante : l'engagement pour l'égalité de genre constitue-t-il le premier intérêt/engagement dans le parcours des interviewé.es ? Iels ne sont que trois pour qui le tout premier intérêt/engagement a été l'égalité de genre (Alex, Lucas et Marc). Tous/toutes les autres (77% des interviewé.es pluri-intéressé.es/engagé.es) sont arrivé.es à l'engagement pour l'égalité de genre après au moins un premier engagement : « *Ainsi, pour les militants multi-engagés, largement majoritaires, le militantisme est presque toujours postérieur à ces autres engagements.* »¹⁷⁶. Si la plupart des interviewé.es de Jacquemart « *découvrent les associations féministes par des militantes féministes présentes dans des organisations où ils sont actifs* »¹⁷⁷, ce n'est pas le cas de mes interviewé.es. L'engagement pour l'égalité de genre peut se faire après un engagement pour une identité de genre ou une identité sexuelle minorisée (Basil, Andrea), après un engagement durant l'adolescence (Thomas, JanLuc), durant les études

¹⁷⁶ Ibid.

¹⁷⁷ Ibid.

(Fiona, Marjolaine), durant la vie professionnelle (Lilou, Patrick, Jörg) ou durant la retraite (Auguste) ; nous avons abordé tous ces points précédemment.

Ainsi, il est rare que les interviewé.es ne soient pas pluri-engagé.es ou n'aient pas plusieurs intérêts. Les différents centres d'intérêt/engagement peuvent paraître bien différents, mais ils sont semblables quand on s'intéresse à leur nature profonde. En effet, il s'agit à chaque fois de mettre fin à un système de domination¹⁷⁸ (de race, de classe, d'orientation sexuelle, des êtres humains sur la planète, des institutions sur les individus) et aux inégalités dont ce système est porteur. J'émetts l'hypothèse que ces engagements se basent sur des facteurs communs qui, lorsqu'ils sont rassemblés chez un individu, le disposent à s'élever contre un ou plusieurs systèmes de domination. On peut dire qu'un engagement pour de telles causes peut être la porte d'entrée vers un engagement pour l'égalité de genre : l'engagement entraîne l'engagement.

II - VIVRE SON ENGAGEMENT

1) En tant qu'homme

Lorsque je faisais mes recherches bibliographiques, la question des hommes engagés pour l'égalité de genre m'est apparue rapidement comme très clivante. D'un côté, il y avait ceux qui se méfiaient des hommes engagés pour l'égalité de genre¹⁷⁹ ; certains d'entre eux feindraient leur engagement afin d'« additionner les conquêtes féministes »¹⁸⁰. De l'autre, il y avait ceux qui cherchaient à recruter ces hommes engagés dans leur groupe¹⁸¹ ou qui rassemblaient leurs témoignages en les qualifiant de « perles rares »¹⁸². À un niveau plus théorique, il y avait ceux qui se demandaient si les hommes ne constitueraient pas « l'avenir du féminisme »¹⁸³¹⁸⁴ et qui déploraient que la masculinité soit un « point aveugle » de la recherche¹⁸⁵. À l'inverse, il y avait ceux qui théorisaient une position très précise et contraignante pour les hommes vis-à-vis de l'engagement pour l'égalité de genre (pratiquer le

¹⁷⁸ Le système de genre étant un de ces systèmes.

¹⁷⁹ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

¹⁸⁰ « Fréquenter des hommes «pro-féministes»: méfiez-vous! », *HYÈNES EN JUPONS*, 29 juillet 2015, URL complète en biblio.

¹⁸¹ « L'homme féministe », *L'homme féministe*, 2016, URL complète en biblio.

¹⁸² Emmanuelle BARBARAS et Marie DEVERS, *L'homme féministe : un mâle à part ?*, Paris, les Points sur les i, 2011, n° . 1/.

¹⁸³ Camille, « L'homme est-il l'avenir du féminisme ? », *L'Obs/Rue 89/Rue 69*, 14 février 2011, URL complète en biblio.

¹⁸⁴ Charlotte LAZIMI, « Peut-on être un homme féministe? », *L'Express.fr*, 14 février 2016, URL complète en biblio.

¹⁸⁵ Serge RABIER, « Qu'est-ce que les hommes ont à voir avec le genre ? », *The Conversation*, 25 janvier 2017, URL complète en biblio.

disempowerment¹⁸⁶ et renoncer à l'identité masculine¹⁸⁷), les qualifiant même de « *faux amis* »¹⁸⁸. Entre ces deux positions extrêmes, Jacquemart s'interroge : ces hommes s'engagent pour la défense des intérêts d'un groupe auquel ils n'appartiennent pas, et qui plus est leur engagement semble aller contre leurs intérêts ; « *Le militantisme féministe des hommes est alors non seulement paradoxal, mais aussi socialement improbable puisque les hommes, qui ont à perdre dans la réussite des luttes féministes, seraient d'avantage attendus dans les mobilisations anti-féministes.* »¹⁸⁹.

Les hommes engagés pour l'égalité de genre suscitent donc des réactions contrastées, entre espoir et défiance, légitimité et illégitimité, curiosité et rejet. Les termes mêmes pour les désigner posent problème. Un homme peut-il se dire féministes ou doit-il se dire pro-féministes ou allié du féminisme¹⁹⁰ ? Peut-il faire partie des groupes engagés pour l'égalité de genre ou doit-il s'engager à la marge ou en dehors de ceux-ci¹⁹¹ ? Peut-il avoir les mêmes sujets d'engagement que les femmes qui sont engagées pour l'égalité de genre¹⁹² ? Ces questionnements ont généralement une forte visée normative¹⁹³ : ils visent à dire ce que les hommes peuvent et ne peuvent pas faire. Jacquemart explore au contraire les sources historiques¹⁹⁴ de ce débat. Il note notamment que l'habit de militant féministe n'a pas été taillé pour les hommes¹⁹⁵ : « *L'identité militante de ces hommes se construit alors dans une tension permanente entre s'appropriier les modes de penser et d'agir féministes conçus par des femmes et pour des femmes, et les adapter à leur position d'hommes, c'est-à-dire de dominants dans les rapports sociaux de sexe, pour que cette opération d'appropriation ne rentre justement pas en contradiction avec ces modes de penser et d'agir.* »¹⁹⁶. Ainsi, les hommes doivent inventer en partie leur identité militante, ce qui suscite évidemment des tensions dont l'illustration la plus claire est le débat normatif clivé dont j'ai parlé précédemment.

¹⁸⁶ Francis DUPUIS-DÉRI, « Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis ? », *Recherches féministes*, 2008, vol. 21, n° 1, pp. 149-169, doi:10.7202/018314ar.

¹⁸⁷ John STOLTENBERG, *Refuser d'être un homme : pour en finir avec la virilité*, Martin DUFRESNE, Yeun L-Y et Mickaël MERLET (trad.), Paris Mont-Royal (Québec), Éd. Syllepse M éd, Nouvelles questions féministes, 2013, n° 1/.

¹⁸⁸ Francis DUPUIS-DÉRI, « Les hommes proféministes », *op. cit.*

¹⁸⁹ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, *op. cit.*

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ Francis DUPUIS-DÉRI, « Les hommes proféministes », *op. cit.*

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, *op. cit.*

¹⁹⁴ *Ibid.*

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ *Ibid.*

Ce qui va m'intéresser ici c'est de savoir si ces questionnements et injonctions contradictoires trouvent un écho dans le discours de mes interviewés. Se questionnent-ils sur leur place dans l'engagement pour l'égalité de genre ? Et si oui, comment définissent-ils leur place ?

D'emblée, il faut mettre de côté Patrick, qui n'a pas du tout abordé cette question. On peut aussi mettre de côté Lucas qui a plutôt abordé sa place en tant qu'homosexuel qu'en tant qu'homme. Son profil me rappelle celui d'Andrea, de Fiona et de Basil dont les intérêts LGBTQIA+ passent parfois avant leur engagement pour l'égalité de genre. Hormis ces deux interviewés, les autres ont tous parlé au moins brièvement de leur engagement en tant qu'homme. Mais on peut déjà noter qu'il y a 25% des hommes de mon échantillon qui soit ne se posent pas la question de leur place en tant qu'homme, soit n'ont pas jugé important d'en parler en entretien.

Les autres interviewés ont pour certains parlé du fait que l'enjeu de l'égalité de genre les questionnait sur la place en tant qu'homme dans la société. Auguste explique qu'il s'est engagé pour l'égalité de genre quand il a compris que cet enjeu le concernait aussi en tant qu'homme.

Auguste : Donc moi ça m'avait intéressé, un peu respectueux de mon épouse dans mon ménage, et des choses comme ça, mais donc ça n'avait rien vraiment changé dans... comme implication personnelle, ça ne changeait rien aux hommes en fait le féminisme, à part vouloir un peu d'égalité pour elles et voilà, mais ça ne changeait pas grand-chose. Ça ne me demandait aucun travail sur soi.

Depuis cette réalisation, Auguste prône au contraire un changement de comportement des hommes, rapprochant sa réflexion de ce que Jacquemart nomme le registre d'engagement identitaire¹⁹⁷ : « *Pour ces militants, la déconstruction de cette identité masculine n'a donc pas pour but de seulement débarrasser les hommes des contraintes de la « virilité obligatoire » mais également de libérer les femmes des comportements et traits de caractère oppressifs des hommes.* ». Il y a un eu une réflexion similaire chez Marc.

Marc : Et donc voilà, la théorie féministe [...] me donnait plein de clefs pour comprendre ma place dans ce monde, c'est-à-dire que ça m'a aidé à piger qu'être un homme blanc de la classe moyenne hétérosexuelle, ben ce n'était pas anodin dans ce monde-là, dans le monde dans lequel nous vivons, c'est-à-dire que le monde a été construit par des gens qui me ressemblent fortement [...]. Donc ça pour le coup ça me donnait une petite prise sur la vie de tous les jours, c'est-à-dire que j'avais donc d'une part je bénéficiais – et ça je n'y peux rien, ça c'est comme ça – mais aussi ça veut dire que j'ai un tout petit peu de possibilité de faire... d'agir sur ça, c'est-à-dire que je

¹⁹⁷ Ibid.

peux au minimum être conscient de cette chance et donc d'essayer de... de l'utiliser, enfin d'utiliser ces connaissances-là pour essayer de minimiser les impacts négatifs qui en résultent.

On voit que la réalisation de la place que la société lui réservait en tant qu'homme lui a donné envie d'user de cette « *chance* » pour agir à réduire l'inégalité de genre (« *minimiser les impacts négatifs qui en résultent* »). Au sujet de cette « *chance* », plusieurs interviewés ont fait remarquer qu'ils ne subissaient pas (ou presque pas) de discriminations contrairement aux femmes et qu'ils avaient de par ce fait une position privilégiée. On peut voir cet aspect dans le témoignage de Marc (ci-dessus), mais aussi dans celui de Thomas, Jörg et Victor.

Thomas : Ben pour moi il est relativement facile parce que je suis extérieur à la discrimination du sujet, donc pour moi c'est extrêmement facile à vivre dans ma perception des choses et dans mon ressenti. [...] Même si directement je ne le vis pas, ça va quand même me porter question et vraiment me déranger [...]. Donc même si ce sera sans doute dans une moindre mesure que si je le vivais moi personnelle, j'étais victime régulièrement de ces situations-là et je pense que ce serait encore plus fort, je le vivrais d'autant plus fort.

Dans le prolongement de Thomas, Jörg pense que le fait de ne pas être touché par l'inégalité de genre a pu être un blocage dans sa prise de conscience de l'existence de cette inégalité.

Jörg : Et c'est vrai que quand j'ai intégré le Master, ça m'a ouvert les yeux sur beaucoup de choses parce qu'autant sur le racisme et sur le classisme, c'était facile pour moi de voir les inégalités, alors que sur le sexisme beaucoup moins parce que du fait d'être homme blanc quarante-cinq ans à l'époque, cinquante ans maintenant, on ne voit pas vraiment les choses.

S'il était « *facile* » pour lui de se rendre compte du racisme et du classisme, c'est qu'il était confronté à ces inégalités en tant que père d'une enfant métisse et syndicaliste. Quoi qu'il en soit, Jörg constate qu'il dispose d'une plus grande crédibilité en tant qu'homme engagé : alors qu'il dispense les mêmes formations que sa collègue, les siennes sont parfois qualifiées de façon péjorative de « *réunions Tupperware* ». Alors que sa collègue est perçue comme féministe, terme jugé dévalorisant par certaines personnes, Jörg est perçu comme amenant la connaissance et contribuant à une prise de conscience. Victor a un témoignage similaire.

Victor : Pour moi il n'est pas difficile à vivre parce que... c'est toujours pareil, en tant que mec, je n'ai jamais eu à subir d'insulte que ce soit « *mal baisée* » ou voilà, je n'ai jamais été insulté pour ça. Je pense que c'est très con, mais que la voix porte un peu plus.

Se sachant privilégiés – ou autrement dit avantagés par le système de genre – jusqu'au sein même de l'engagement pour l'égalité de genre, certains adaptent leur comportement (comme nous l'avons déjà vu pour Auguste et Marc). Jörg a expliqué qu'il essayait de ne pas interrompre

une femme qui parle : « *Je travaille beaucoup dessus, je te l'assure, mais je ne suis pas sûr d'avoir l'égalité, je n'en mettrais pas ma main au feu.* ». JanLuc rapporte un épisode où l'association dont il était co-fondateur a filmé l'interview d'une féministe réputée. Il a alors officié en tant que preneur de son pour qu'on ne le voie pas à l'image.

JanLuc : Ça c'est aussi la question de la place d'un homme dans [...] la mobilisation pour l'égalité, que ce soit une mobilisation militante, professionnelle, de recherche, etc. Quelle place on peut avoir, quelle place on peut prendre et on a envie de prendre. Pas évident. [...] je sais qu'à une ou deux voire trois reprises [...] je me suis trouvé à dire « nous les femmes ». Et puis je sais que la première fois je ne m'en suis pas rendu compte en plus, on me l'a fait remarquer. (Rires) [...] Mais c'est... mais les questions sont là, je veux dire c'est... on ne peut pas évacuer ça, voilà. Ça ne s'évacue pas. Et dans les assos et dans la Scop, je n'ai jamais été en responsabilité juridico-administrative et financière, jamais. Et ça j'ai toujours refusé [...] en expliquant pourquoi, et ça n'a jamais été remis en cause en disant « mais non, tu peux le faire aussi ». Ne jamais représenter en tant que mec la structure. Être actif, etc. mais officiellement non.

Ici, il ne s'agit plus seulement de changer de comportement, il s'agit de se mettre volontairement en retrait, ce que Dupuis-Déri qualifie de *disempowerment*¹⁹⁸. JanLuc explique qu'il laisse la place aux femmes afin que l'image renvoyée par l'association et la Scop soit en priorité celles de femmes qui agissent. Il est par ailleurs le seul homme de mon échantillon à avoir du mal à utiliser le terme « féministe » spécifiquement en raison de son genre.

JanLuc : J'ai eu du mal à attraper ce mot-clé. Je pensais que je n'avais pas le droit de me dire féministe, qu'on pouvait peut-être me le dire « tiens, tu es féministe » mais que moi je n'avais pas le droit, que c'était peut-être une usurpation, sans doute. Je le dis avec précaution, je ne le dis pas partout. Je le dis là, mais je ne le dirais pas à quelqu'un comme ça dans la rue ou dans une intervention [...] C'est quelque chose de fort d'être féministe, c'est top. Et donc y ai-je droit, le suis-je vraiment, en tant que mec.

Les exemples précédents montrent que je n'ai pas rencontré, contrairement à Jacquemart, une majorité d'hommes dans mon échantillon qui nie ou minore « *la question des rapports de pouvoir entre hommes et femmes dans le cadre militant féministe.* »¹⁹⁹ afin de préserver la cohérence de leur engagement. Ils « *expriment au contraire leur conscience d'exercer parfois une domination* »²⁰⁰ et, parce qu'ils en ont conscience, tentent d'adapter leur comportement pour la minimiser. Jacquemart note toutefois que « *cette seule affirmation produit en elle-même*

¹⁹⁸ Francis DUPUIS-DÉRI, « Les hommes proféministes », *op. cit.*

¹⁹⁹ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, *op. cit.*

²⁰⁰ *Ibid.*

une mise à distance de leur action de dominants. Reconnaître qu'ils sont dominants participe en effet à montrer qu'ils ne sont plus si dominants. »²⁰¹. Nous allons explorer cette idée.

L'enjeu de la cohérence est d'une extrême importance pour l'engagement des hommes « *La capacité à nommer son engagement et à s'approprier des discours de justification de la présence des hommes dans les mouvements féministes constituent ainsi des étapes incontournables au maintien du militantisme* »²⁰². Je voudrais lier à cela le concept de comparaison sociale développé par Orfali²⁰³. La comparaison sociale intervient lorsque l'individu fait partie d'un ou plusieurs groupes « *dont les opinions ou les attitudes concordent avec les siennes* »²⁰⁴ : « *Elle a pour fonction la gestion d'un équilibre difficile entre l'identité personnelle, unique, et l'appartenance à un ou plusieurs groupes, qui souligne la similitude entre individus. [...] La comparaison sociale est surtout orientée vers la préservation, la promotion ou la restauration d'une image positive de soi et d'une identité positive.* ». En alliant les réflexions de Jacquemart et d'Orfali, je déduis qu'un homme engagé pour l'égalité de genre va chercher, par la comparaison sociale, à préserver une image positive de soi mise à mal par son appartenance à un groupe de genre qui bénéficie du système de bicatégorisation hiérarchisée. En effet, il fait partie d'un groupe auquel il est rattaché par son identité de genre, mais il choisit de s'engager pour lutter contre les intérêts de ce groupe : cela crée une tension, une potentielle incohérence. Il va alors chercher à s'extraire de son groupe de genre, soit en adaptant son comportement, soit – dans le cas de l'échantillon de Jacquemart – en niant qu'il puisse exercer lui-même une telle domination. S'il est satisfait de sa capacité à « *quitter les habits de la domination masculine* »²⁰⁵, alors la cohérence de son engagement sera maintenue. Ainsi, il est logique que plusieurs interviewé.es mettent à distance des attitudes vues comme masculines et dominatrices.

JanLuc : Je ne me sens pas comme un garçon parmi les garçons. Ils me font chier dans leur attitude, je ne supporte pas justement le machisme effréné, visuel, non réfléchi, même inconscient, encore pire inconscient ! [...] Je n'assume pas l'état de mec d'aujourd'hui. »

Au contraire, l'engagement peut devenir intenable lorsque « *leur propre analyse de tous leurs comportements les renvoie systématiquement à leur position dominante et témoigne de l'échec de leur projet politique. Cette situation, souvent éprouvante pour les militants, conduit alors à*

²⁰¹ *Ibid.*

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ Birgitta ORFALI, *L'adhésion, op. cit.*

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes, op. cit.*

un sentiment de culpabilité [...] Dans ces conditions, le militantisme devient éprouvant et la prise en compte systématique des rapports de pouvoir aboutit soit à une culpabilité qui empêche toute action, soit à un sentiment d'échec indépassable. Ces hommes sont confrontés à de nombreuses interrogations sur leur militantisme, concernant notamment la forme d'engagement la plus appropriée, pour lesquelles ils ne trouvent pas de réponse et qui mettent en danger la cohérence de leur identité militante. [...] Face aux contradictions qu'ils identifient, ces quatre militants qui mettent les rapports de pouvoir au centre de leur démarche anti-patriarcale ou pro-féministe finissent alors par cesser ou nettement ralentir leur militantisme. »²⁰⁶ Cette description de Jacquemart me semble correspondre au témoignage de Victor, qui a préféré ne pas choisir d'aller vers un métier en rapport avec le genre pour laisser la place aux femmes. Son sentiment d'illégitimité l'a en fait conduit à s'éloigner de l'engagement pour l'égalité de genre.

Victor : Parce que c'est un domaine où il y a quand même pas mal de boulot, où en tant que mec déjà tu n'es pas forcément légitime mais en plus tu flipperas encore plus, enfin voilà... [...]

Anne : OK. Et quand tu dis qu'en tant que mec tu ne te sentais pas forcément légitime dans ta branche, est-ce que tu peux expliquer ce que tu entends par là.

Victor : Disons que je ne suis pas le premier concerné par le besoin de plus d'égalité homme/femme dans la mesure où ce n'est pas moi qui subit le gros des inégalités et que risquer de prendre du boulot sur ce sujet à des femmes, par exemple pour cause de discrimination à l'embauche même si elle est plus ou moins diffuse, ça m'aurait gêné quoi. Parce que même dans les... surtout si c'est institutionnalisé il y a encore une réflexion qui ne va pas si loin que ça, ou pas une autoréflexion sur ses propres pratiques, et ça ça m'aurait... je n'aurais pas voulu prendre le poste d'une femme en tout cas sur ce sujet en particulier.

Anne : Donc si je peux résumer c'est à la fois par peur de prendre le travail à une personne parce que tu aurais été préféré par des employeurs pour cause de discrimination à l'embauche, et en même temps aussi parce que tu dis que tu te sentais comme n'étant pas le premier concerné.

Victor : Disons c'est d'autant plus à des femmes d'avoir ces postes et je pense à priori que l'action sera plus efficace. Après s'il y avait la possibilité de faire des binômes, ce sera peut-être d'autant mieux, mais on n'est pas dans une époque ou un domaine où, que ce soit les assos ou que ce soit les institutions, ont des sous à mettre là-dedans (Rires).

Mais un deuxième effet, moins décrit par Jacquemart, peut aussi être une source de démotivation pour les hommes : l'isolement. Ici, Auguste explique souffrir de ne recevoir presque aucun retour sur son blog ; toutefois, en tant qu'homme il pense n'avoir pas le droit de

²⁰⁶ *Ibid.*

se plaindre de ne pas être mise en avant. Il exprime aussi sa solitude face au manque de données permettant aux hommes de se forger une « *identité militante* »²⁰⁷.

Auguste : C'est un peu si vous voulez l'isolement, le fait que j'ai très peu d'interaction avec ce que je produis et ce que j'écris, et je sens bien que ce n'est peut-être pas souhaitable parce que justement ça nous donnerai... à nous monter la tête et à produire trop de discours sur ce que c'est qu'un homme, et en même temps je trouve que c'est indispensable [...]. Et donc produire un discours qui doit être un discours modeste parce qu'on ne s'adresse qu'à des pionniers, on est les premiers qui vont vraiment s'intéresser à ça et il faut les renforcer dans leur départ parce que je vous le disais on s'engage, on se dit « je vais travailler sur moi » et puis on n'a plus rien alors qu'on doit se construire soi-même. Et rester dans l'isolement quand on se construit, ce n'est pas bon. [...] Oui dont les freins à ma progression, à mon chemin, c'est que je dois faire tout le boulot moi-même parce qu'on est vraiment au tout début, on est des pionniers [...].

Il est l'un des rares interviewé.es ayant expliqué que leur engagement était difficile à vivre, notamment parce que les réflexions qu'il entraîne « *vous prennent la tête, et qui vous donnerait le tournis et le mal de tête, et parfois je dis que je devrais arrêter* ». Par exemple, il a été contacté par une revue qui voulait publier l'un des articles de son blog : « *Et donc là d'un coup j'avais un peu de reconnaissance de mon boulot si vous voulez [...]. Or, d'un autre côté, je trouve important de le dire, les hommes qui font du féminisme ne doivent attendre aucune reconnaissance, ne méritent aucune reconnaissance, ce qu'ils font c'est parfaitement normal et ce n'est encore qu'une goutte d'eau dans l'océan par rapport à l'océan de la domination masculine, ce qui fait qu'au fond ça ne change rien, ils ne peuvent absolument pas s'en satisfaire.* ». On voit bien ici le paradoxe entre ce qu'Auguste souhaiterait et ce qu'il s'autorise à souhaiter. Alliées à l'isolement, ces réflexions intenses peuvent provoquer de la souffrance.

Ainsi, sur les 75% d'interviewés ayant abordé leur statut d'homme engagé dans l'égalité de genre, 67% (soit quatre sur six) ont semblé bien le vivre. Les interrogations et les tensions autour de leur engagement sont éludées parce qu'ils ont conscience de leur statut de privilégiés et parce qu'ils tentent de modifier leur comportement, ce qui permet de maintenir la cohérence de leur engagement. Mais pour les 33% restants (soit deux sur six) le sentiment de n'être pas légitimes, d'être isolés, de devoir inventer un engagement nouveau ou encore de devoir faire face à des contradictions entre leurs aspirations et leur engagement peut conduire à s'éloigner de cet engagement (Victor) ou à le vivre douloureusement (Auguste).

²⁰⁷ *Ibid.*

2) Aménager son environnement : la question des espaces « safe »

« Safe » est un adjectif anglais qui signifie « sûr.e ». L’expression « espace safe » est en fait une semi-traduction de l’anglais « safe space ». Au départ, cette expression désigne un lieu ou un environnement dans lequel les personnes habituellement marginalisées peuvent se rassembler et parler de leurs expériences²⁰⁸. Pour Fiona, il s’agit d’un « *environnement dans lequel on n'est pas en danger, on ne va pas être jugé, déprécié, où l'on peut être qui on veut car l'environnement est suffisamment ouvert d'esprit. Il y a quand même un code de conduite qui lutte contre les atteintes envers les autres personnes.* ». Un synonyme d’espace safe pourrait être « lieu refuge ».

Ici, je ne débattrai pas de la pertinence de cette expression ou de celle de la mise en place de ce type d’espace. Je me contenterai d’utiliser cette expression – qui a été utilisée par plusieurs interviewées (notamment Basil, Fiona, Leïa) – pour me demander si, lorsqu’on s’engage pour l’égalité de genre, un espace safe est ou non nécessaire. Ma propre définition d’« espace safe » sera ici légèrement élargie : elle ne désignera plus seulement les environnements qui ont spécifiquement été pensés pour être des espaces safe. Sera un espace safe tout endroit où une personne se sent en confiance et peut partager ses idées, ses goûts et des éléments de son parcours avec d’autres personnes.

Iels sont seulement trois (19%) à ne pas avoir évoqué cet aspect durant les entretiens : Thomas, Madeleine et Marc. Les autres ont tous/toutes parlé d’espace safe, soit pour expliquer qu’iels en avait intégré un par hasard, soit pour expliquer qu’iels favorisaient ce type de milieu volontairement, soit parce qu’iels les rejetaient. Nous allons parler de ces éléments un par un.

Nous avons déjà expliqué que Lucas était dans un milieu porteur à l’IEP : « *Pour moi personnellement ce n'est pas dur, mais je suis éminemment conscient que c'est parce que je suis dans un milieu qui est très favorable parce que c'est un milieu intellectuel – Science Po – qui est très favorable à ça, où en gros il n'y a pas de grandes confrontations [...]* ». Auguste, qui s’inquiétait d’être attaqué par des masculinistes sur son blog, ne reçoit finalement pas beaucoup de visite, ce qui constitue un espace safe par défaut puisque personne ne s’oppose à lui. Patrick a globalement été dans des milieux favorables à son action avant d’entrer dans son dernier poste. Au contraire désormais, lorsqu’il pointe du doigt le sexisme, il a l’impression d’être un « *alien* » et cela cause des conflits : « *phrases choc contre phrase choc, phrase stéréotypée contre phrase plutôt féministe* ».

²⁰⁸ Teddy AMENABAR, « What college students mean when they ask for “safe spaces” », *Washington Post*, 19 mai 2016, URL complète en biblio.

La plupart du temps, les interviewé.es choisissent d'elleux-même d'aller vers des lieux safe ou y sont poussé.es par les réactions que certaines personnes ont à leur engagement. Voyons quelques témoignages.

Basil : Oui, vraiment, le côté « on va parler cul » quoi, et on ne va pas mettre un tabou là-dessus et dans nos soirées, que ce soient les soirées mixtes ou les soirées non-mixtes, il y a toujours des gens qui vont finir à moitié à poil et c'est normal et ce n'est pas grave et puis s'ils se sentent de le faire et bien qu'ils le fassent. Et toujours parler cul en tenant cet espace de monde respect de l'autre, de côté super safe où on va faire gaffe à tous les comportements et si tu as un comportement qui est déplacé tu dégages. Le but c'est que tout le monde puisse se sentir à l'aise.

Dans le cas de Basil, l'espace safe est un choix militant qui permet aux événements organisés par l'association dont il fait partie d'avoir lieu. Ce sont des milieux reposants pour les personnes qui sont en minorité de genre ou sexuelle, comme en témoigne Andrea : « *je pense que c'est aussi un truc qui soutient dans le sens où il y a toujours un truc égalitaire où en fait tu t'en fous de qui t'es dans ce milieu-là, tu es ce que tu es quoi* ».

Suite à des confrontations longues et éprouvantes avec des ami.es ou des inconnu.es sur les réseaux, Fiona a choisi de se préserver elle-même.

Fiona : [...] dans le quotidien je le gère très bien. Sauf lorsque je décide d'aller directement dans des endroits, des discussions sur internet où il y a des discussions très virulentes antiféministes. Mais il faut juste savoir gérer ça. [...] Enfin je me rends compte que je perds de la tolérance par rapport à ça et que je m'enferme plus dans des cercles safe, et je ne suis même pas sûre de vouloir faire ça mais je me dis qu'émotionnellement il faut me garder moi-même. Donc oui, je pourrais le vivre même si j'acceptais de me confronter sans cesse aux milieux pas safe, mais je suis dans des stratégies auto-préservatrices (Rires).

Leïa a un témoignage similaire sur ses stratégies de protection, mais on voit aussi que les comportements qu'on avait à son encontre l'exaspéraient.

Leïa : Moi ça arrive beaucoup, c'est un pote que j'ai arrêté de suivre sur Facebook parce que je n'en pouvais plus de ses commentaires, c'était soit du victim blaming, soit du slut shaming et tout ça, et en fait il y a un moment où ouais c'est mes potes, mais ils ne sont pas déconstruits du tout et il y a des choses qui me heurtent quoi. Et le problème c'est que si tu veux argumenter avec ces gens-là, tu ne te place pas sur le même niveau parce que moi j'ai une connaissance universitaire de ces questions-là [...] alors qu'eux c'est des opinions, ce n'est pas des faits scientifiques, et du coup je trouve que le dialogue se construit de manière déséquilibrée [...]. Et c'est vrai que moi avant je rentrais beaucoup en conflit comme ça parce que je voulais défendre certains trucs, et en fait je me rends compte maintenant que plus ça va, plus je me protège et

moins je rentre dans ces débats-là [...] Donc là, l'avantage d'être avec des gens qui sont déconstruits, c'est que tout ça ça s'arrête. Et donc tu as des conversations complètement différentes [...].

Lilou explique qu'elle « *privilégie malgré tous les gens qui sont un peu en phase avec moi sur ces questions quoi.* ». Outre les changements de fréquentation, se préserver peut aussi impliquer d'arrêter de fréquenter certains milieux comme c'est le cas pour JanLuc.

JanLuc : Tu vois ça va jusqu'à... j'adore la poésie, je vais dans beaucoup de rencontres sur la poésie, et il y en a une dans laquelle je ne vais plus parce que j'avais deux copains que je croyais être des copains qui sont des connards. Et je me prive de la poésie, mais je préfère, pour ne plus avoir à les rencontrer, à les fréquenter.

Jörg donne une explication imagée de l'espace safe.

Jörg : Et là je dirais que le chemin s'est ouvert, et surtout le chemin que j'avais emprunté au départ qui était un tout petit chemin, comme un petit ruisseau que j'ai suivi, eh ben en fait j'ai vu qu'il y avait une autoroute derrière (Rires) encore très longue d'ailleurs. [...] Mais il y aussi beaucoup de monde qui est avec moi sur cette autoroute-là, je ne suis plus tout seul. Au début, quand j'ai emprunté le chemin, je me suis senti un peu seul. J'ai du coupé aussi des choses derrière moi : des repas de famille où je ne suis presque plus invité (Rires). Il y a toujours des dégâts collatéraux à ces choses-là, mon environnement (Rires) amical et familial a un peu changé par rapport à ça parce qu'effectivement j'ai adopté une posture assez militante sur le féminisme, ce qui n'est pas toujours évident non plus, même si c'est plus facile pour un homme qu'une femme, j'en suis convaincu, mais ce n'est pas toujours bien vu quand même. On passe souvent pour l'emmerdeur ou celui qui veut... « il fait ça pour plaire aux femmes ».

Jörg évoque les stéréotypes qui peuvent coller à l'image des personnes engagées pour l'égalité de genre, mais il évoque aussi le rejet que peuvent subir ces personnes de la part de leur entourage qui peut aller jusqu'à l'exclusion. Fiona et Leïa avait aussi évoquées des personnes cherchant volontairement à les provoquer.

Leïa : [...] tu vois le nombre de fois où mes potes ont sorti des trucs sexistes juste pour le plaisir de me voir réagir et tout ça, ça fait vraiment le clown féministe, et à moment je leur dit « mais les gars c'est bon, ça suffit moi je n'ai plus envie, ça ne me fait pas plaisir ». Et voilà, tu vois c'est quand tes potes ils sortent des trucs essentialistes, et ils disent « ah, mais de toutes façon ça c'est les filles, tu ne peux rien y faire ».

Au contraire, Marjolaine, Lucas et Thomas ont marqué une forme de distance vis-à-vis des espaces safe. Pour Marjolaine comme pour Thomas qui évoluent dans des environnements porteurs, il est important de se confronter à des avis différents.

Marjolaine : [...] il se fait un peu l'avocat du diable, et du coup moi je trouve ça intéressant parce que je teste aussi beaucoup mes arguments sur lui, et puis ça me permet de voir... je baigne beaucoup dans un monde avec des personnes qui travaillent beaucoup sur l'égalité et ça me permet de voir de temps en temps d'autres points de vue et de voir qu'il y a des gens qui peuvent ne pas penser exactement comme moi, donc voilà ça c'est intéressant.

On remarque que cette posture ne diffère finalement pas tellement de celle d'autres interviewé.e qui ont cherché à se confronter à des personnes ayant des avis différents ou opposés et qui ont en même temps cherché à se protéger (Leïa et Fiona par exemple). Nous en reparlerons.

Victor, quant à lui, ne se sent pas concerné par les espaces safe en tant qu'homme.

Victor : [...] c'était un espace assez reposant, surtout pour les filles je pense et pour les personnes non-binaires ou non hétéros, ça fait comme un espace safe au final j'imagine, même si pour moi... bref. Et voilà, mais en même temps on pouvait avoir des débats entre nous et ça c'était intéressant, et en tant que faire évoluer mon intérêt, je crois que ça a clairement évolué.

Anne : Et quand tu dis que c'était un espace reposant, qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Victor : Ben où il n'y a des gros problèmes d'égalité entre les filles et les garçons. Il n'y a pas ça, on est plus ou moins sur les mêmes bases, disons, ou même d'accord. On peut parler d'un sujet et réfléchir à un sujet sans avoir à sans défendre particulièrement.

Anne : D'accord. Donc c'est ce que tu entends par « un espace safe » ?

Victor : C'est ce qui peut être pour moi dans la mesure où je n'ai pas les problèmes, je ne subis pas les problèmes... oui c'est ça.

La notion d'espace safe a été abordée directement ou indirectement par de nombreux interviewé.es (81%). Ces espaces rendent l'engagement vivable car ils permettent d'éviter les confrontations inhérentes à l'engagement pour l'égalité de genre et permettent de se retrouver entre semblables dans un environnement porteur où l'on se sent en confiance. Orfali résume très bien l'état d'esprit qui anime beaucoup d'interviewé.es : « *Il se sent marginalisé parce qu'il souhaite un changement de normes ou de valeurs mais la culture ou la société dans lesquelles il vit ne permettent pas cette transformation. Ce n'est que lorsqu'il rencontre ou retrouve des gens qui pensent comme lui, qui ont les mêmes modes d'existence et de définition de soi, en somme les mêmes valeurs, que l'individu peut réduire la dissonance vécue auparavant lorsqu'il pensait être seul à avoir ces idées, valeurs ou normes. Intégrer un groupe de gens semblables à soi au niveau des valeurs et des normes, voire tout simplement des idées ou des pratiques, contribue à revaloriser l'estime de soi de l'individu, renforce une définition identitaire éventuellement mise à mal dans le passé.* »²⁰⁹.

²⁰⁹ Birgitta ORFALI, *L'adhésion, op. cit.*

3) Le ressenti vis-à-vis de l'engagement

Nous allons conclure cette partie en parlant du ressenti qu'ont les interviewé.es vis-à-vis de leur engagement. Je leur ai posé la question « *Comment vivez-vous le fait d'avoir un intérêt pour cet enjeu ?* » ou autrement dit « *Considérez-vous qu'il s'agit d'un enjeu facile/difficile à vivre pour vous personnellement ?* ». Je vais parler des thèmes qui reviennent dans leurs récits.

Plusieurs interviewé.es expliquent l'épuisement ou l'énervement qu'iels ressentent à se savoir à contre-courant de l'avis général.

Leïa : Parce qu'en termes d'engagement, je trouve ça super difficile. Parce que ça détruit le monde autour de toi d'une certaine façon parce que tu ne vois plus les choses pareilles, à part que tu fais partie d'une minorité à voir les choses comme ça, et quand bien même tu penses que tu as raison, quand bien même cela n'empêche pas que tu es en minorité (Rires) ton poids, tu pèses très très peu dans la balance.

Leïa emploie des mots très forts (« *ça détruit le monde autour de toi* ») pour exprimer ce qu'elle ressent à avoir désormais la grille de lecture du genre ; d'autres interviewé.es parlent des « *lunettes du genre* ». Fiona exprime le même sentiment, mais donne une solution.

Fiona : En dehors de l'éventuel épuisement émotionnel de se savoir à contre-courant en quelque sorte, que du coup ça peut être difficile dans ce sens-là [...] ce n'est pas forcément facile à vivre émotionnellement, mais à nouveau, grâce au fait que je m'entoure tellement de gens qui sont aussi féministes et qui pensent comme moi, finalement dans le quotidien ce n'est pas dur.

Iels sont nombreux/ses à chercher à se créer un cercle de personnes en qui iels ont confiance et avec qui iels peuvent parler comme nous l'avons vu précédemment. Alex évoque la même idée : la grille de lecture du genre serait parfois pesante.

Alex : De toute façon je ne pourrais pas faire autrement. Des fois j'aimerais bien me débarrasser de cette grille de lecture-là parce que du coup je me heurte régulièrement à des conneries et je vois des trucs qui me font chier alors que d'autres ne le voient pas et sont plus tranquilles dans la vie. Du coup je m'énervé, et c'est fatiguant des fois. Mais je pense que je le vis plutôt bien et je suis bien entourée [...] en fait je ne suis plus dans un endroit où je dois me battre tout le temps, je suis vraiment construit un cocon où je peux juste être avec cette question-là sans devoir me battre, et je peux des fois aller me battre à l'extérieur quoi s'il le faut.

Lucas fait lui aussi un contraste entre l'espace safe où il est facile de vivre son engagement – « *un cocon* » (Alex) – et l'extérieur, où l'on peut aller chercher la discussion, où il peut y avoir des « *confrontations* » (Lucas), où il faut se « *battre* » (Alex).

Lucas : Pour moi personnellement ce n'est pas dur, mais je suis éminemment conscient que c'est parce que je suis dans un milieu qui est très favorable parce que c'est un milieu intellectuel – Science Po – qui est très favorable à ça, où en gros il n'y a pas de grandes confrontations [...] C'est pour ça que des fois j'essaye d'en discuter avec d'autres personnes, mais enfin après il y a aussi une question de temps [...].

Même l'interviewé.e la moins engagée, Madeleine, utilise le champ lexical du combat.

Madeleine : Et donc... je ne suis pas en... ce n'est pas une bataille pour moi mais c'est un enjeu fort, si ça doit être une bataille un peu quand même c'est-à-dire que voilà je l'intègre beaucoup dans ma vie.

Si la grille de lecture peut s'avérer lourde à porter pour plusieurs interviewé.es (dont Marjolaine, Leïa et Madeleine), iels savent qu'iels seraient incapable de se détacher de cette grille de lecture.

Marjolaine : Ben je ne me pose pas la question de savoir si c'est facile ou difficile parce que maintenant que je l'ai, je ne peux pas faire autrement, donc je ne sais pas si c'est facile ou difficile, juste c'est comme ça.

Basil, Leïa et Patrick développent comme Alex l'idée que sortir d'un espace safe implique d'entrer en confrontation avec d'autres points de vue.

Basil : En soi non, je pense que je le vis bien mais ça peut être compliqué pour des gens parce que ce n'est pas forcément toujours facile quand, dans les interactions avec les autres, tu essayes de leur expliquer des trucs qui pour toi sont évident et qui pour eux non.

Pour Basil, expliquer son point de vue de façon répétitive peut s'avérer épuisant, tout comme faire son « coming-out » trans, « *s'outer* ».

Basil : [...] moi je ne supporte pas d'être pris pour une personne cis du coup je vais m'outer forcément dans les cinq minutes qui vont suivre – si dans les cinq minutes je n'ai pas estimé que cette personne-là pouvait être dangereuse – et du coup il y a toujours un moment où tu dois expliquer ce que c'est que les trans, et ça... voilà, du coup il y a ça que je fais beaucoup, et je crois que c'est le truc le plus envahissant qu'il y a dans ma vie quotidienne quoi.

On voit bien la contradiction qu'il y a d'une part entre le fait d'être en souffrance émotionnelle (énervement, épuisement) parce que l'on partage un point de vue minoritaire ou parce que l'on révèle une identité minorisée ; et d'autre part le fait de savoir que l'on ne peut pas faire autrement que partager son point de vue ou révéler son identité. Cette contradiction trouve sa source dans l'engagement, l'envie de sensibiliser les autres, de faire comprendre son point de vue, d'informer sur son identité. Et elle trouve sa solution, comme nous l'avons vu, dans des espaces safe où les inévitables conversations autour du genre seront bien accueillies.

La fatigue peut aussi venir du fait qu'il est difficile de faire avancer les choses, de sensibiliser les gens autour de soi.

Leïa : Et des fois c'est désespérant parce que tu te dis « on n'avance pas, on n'avance pas ». Dès que tu rencontres une nouvelle personne il faut lui réexpliquer ton point de vue, c'est... tu refais sans cesse les mêmes choses, tu redis les mêmes choses, et fait tu grattes du changement mais ce n'est pas perceptible pour toi, du coup des fois moi c'est super dur et je me suis dit « mais en fait est-ce que j'ai envie de passer ma vie à me battre pour ça, être frustrée toute ma vie, est-ce que ça ne serait pas plus simple de me concentrer sur autre chose ? ».

Sensibiliser d'autres personnes prend du temps, comme le disait déjà Lucas, et de l'énergie.

Patrick : Et ça je n'ai pas le temps, je n'ai pas le temps dans ma fonction aujourd'hui, donc je n'ai pas ce privilège d'avoir du temps pour travailler ce sujet-là avec les gens et je n'y arrive, j'en chie quoi, j'en chie pour faire avancer les choses.

Parfois, l'engagement peut être rejeté par des membres la famille (Leïa, Jörg et Lilou par exemple), le/la compagnon/compagne (Leïa et Marjolaine par exemple), les ami.es (Leïa, Jörg et Victor par exemple) – nous en avons déjà parlé. Ce rejet est plus ou moins facile à accepter. Voici par exemple ce que dit Leïa au sujet de son compagnon.

Leïa : Parce que moi ça me tient beaucoup trop à cœur et le fait que ce soit une personne qui compte énormément pour moi ben j'attends énormément de lui à ce niveau-là, et des fois je pense que c'est pesant pour lui parce que je lui fais sentir qu'il n'est pas à la hauteur de ce que moi j'attends et donc ça fait qu'on se dispute pour lui parce que des fois je suis trop radicale. Et pour mon entourage c'est ça le problème, c'est que je suis trop radicale. Et eux ils le voient d'une façon où déjà, au point de vue idéologique, c'est un peu compliqué, mais aussi ils me disent « mais tu vas te... tu vas souffrir, en fait c'est une souffrance parce que du coup ce ne sera jamais assez bien et on ne veut pas ça pour toi, on ne peut pas que tu sois malheureuse ».

Plusieurs interviewés ont exprimé un ressenti lié à leur identité de genre masculine. Thomas décrit le fait de se sentir extérieur à la domination tant en ayant de l'empathie pour les personnes qui la subissent. Auguste décrit la solitude la difficulté à trouver un positionnement en tant qu'homme engagé pour l'égalité de genre. Victor décrit enfin la violence que peut représenter le fait de découvrir que l'on est responsable en tant qu'homme.

Victor : Des fois ça pose de questions : [...] se prendre des claques virtuelles, enfin pas virtuelles, ben forcément parce qu'on découvre sa responsabilité, ce n'est pas forcément... oui la responsabilité des hommes dans l'égalité.

Certain.es interviewé.es expliquent enfin que leur engagement les rend heureux, comme par exemple Jörg, Marc et JanLuc.

JanLuc : Pour moi c'est essentiel, c'est le cœur de ma vie, c'est ma vie. Je ne me verrais pas... c'est ce que je lis, c'est ce que je vais voir. [...] Cette question-là c'est une question essentielle, pleine, globale, de plus en plus quoi.

Finalement, les interviewé.es peuvent ressentir positivement ou négativement leur engagement pour des raisons tout à fait similaires. L'isolement provoqué par le fait de se savoir seul.es à avoir une grille de lecture genrée, le fait de devoir se confronter fréquemment à des personnes qui ne comprennent pas l'engagement ou qui si opposent, et le fait de voir son engagement rejeté par ses proches peut provoquer des émotions pénibles. Face à ces difficultés, certain.es interviewé.es choisissent de se réfugier auprès de personnes alliées dans un espace safe, parfois pour mieux repartir au combat. Les hommes interviewé.es ont pour certains un ressenti lié à leur genre, et celui-ci est généralement plus positif que celui des femmes de l'échantillon. La grille de lecture du genre peut être pesante, mais elle n'est de toute façon plus évitable à partir du moment où on l'a acquise. En ce sens, je rejoins Violaine Dutrop²¹⁰ qui estime qu'on devrait parler d'une « opération définitive de la cornée » plutôt que des « lunettes du genre ».

*

J'avais fait l'hypothèse que l'engagement se définissait et se vivait différemment en fonction des personnes. Néanmoins, même si chaque interviewé.e a ses particularités, des tendances peuvent se dégager à tous les niveaux. Après tout, les interviewé.es sont tous/toutes dans un monde social où leur engagement est mal perçu²¹¹, vu comme « radical » (Leïa), qualifié péjorativement de « féministe » (Marjolaine, Lilou, la collègue de Jörg). Dans ces conditions, il paraît logique que les ressentis se ressemblent. De même, l'inégalité de genre ne pesant pas de la même façon sur les femmes et les hommes, ces-derniers sont nombreux à s'interroger sur leur engagement : leurs questionnements sont forcément similaires car ils font tous face à la même situation, à la même tension. Le ressenti des personnes faisant partie de minorités de genre ou sexuelles est lui aussi impacté par l'hétéronormativité²¹² et la transphobie – le rejet des personnes trans – les poussant à certaines formes d'engagement particuliers (LGBTQIA+). On peut donc dire que la façon de définir et de vivre son engagement est en partie médiée par la perception sociale de celui-ci ainsi que par l'identité de genre ou sexuelle que l'on porte.

²¹⁰ Présidente de l'association l'Institut ÉgaliGone entre 2010 et 2017.

²¹¹ Camille CALDINI, « Pourquoi est-il toujours compliqué d'être féministe ? », *Franceinfo*, 22 décembre 2014, URL complète en biblio.

²¹² Laura MELLINI, « Entre normalisation et hétéronormativité », *op. cit.*

PARTIE 5 - UNE RÉFLEXION SUR L'ENGAGEMENT ET LA MIXITÉ : MA MISSION À ÉGALIGONE

MODALITÉS DU STAGE

J'ai effectué un stage rémunéré dans l'association Institut ÉgaliGone entre mars et juillet 2017. J'y ai été encadrée par Élise Chane, membre du Bureau.

Brève présentation de l'association Institut ÉgaliGone

« L'Institut ÉgaliGone est une association loi 1901 créée en 2010 à Bron près de Lyon pour encourager le développement égalitaire des filles et des garçons dès la petite enfance depuis la région lyonnaise. Il vise à développer la capacité des personnes à se déterminer librement, en se détachant des conditionnements sur les places et les rôles sexués dans la société. [...] Projet associatif d'intérêt général, il a été initié dans un premier temps sur le Grand Lyon [...] en lien avec un réseau de partenaires publics et privés concernés par le monde de l'enfance et par les implications de l'éducation dans la vie adulte. »²¹³. Concrètement, la mission d'ÉgaliGone est « déclinée en trois axes » : « Aider les adultes à se questionner sur les stéréotypes de sexe », « Mettre en lien les savoirs théoriques et les pratiques éducatives sur les conséquences des stéréotypes » et « Proposer des méthodes aux praticien-ne-s pour développer une culture de l'égalité entre filles et garçons »²¹⁴. Fin 2016, ÉgaliGone comptait 40 membres, 779 personnes abonnées à sa lettre d'information, et son site web avait été visité plus de 700.000 fois²¹⁵.

MISSION

Ma mission de stage était de travailler sur mon mémoire afin d'alimenter une réflexion sur « l'engagement pour l'égalité des sexes » et sur « l'implication des hommes en faveur de l'égalité »²¹⁶ à ÉgaliGone. Mon stage avait deux objectifs principaux²¹⁷. Le premier était de favoriser la mixité interne de l'association qui « n'a jamais dépassé 20% d'hommes adhérents » d'après Violaine Dutrop, et qui compte aujourd'hui environ 14% de membres hommes. Pourquoi cette préoccupation pour la mixité interne ? Premièrement, la mixité constitue un enjeu de mise en cohérence pour ÉgaliGone. La société étant mixte, le Bureau souhaiterait que l'association corresponde mieux à cette réalité. Par ailleurs, le projet d'ÉgaliGone concerne aussi les hommes (« questionner les masculinités autant que les féminités »²¹⁸), aussi il serait

²¹³ « Nous connaître – L'institut EgaliGone », URL complète en biblio.

²¹⁴ « Mission – L'institut EgaliGone », URL complète en biblio.

²¹⁵ D'après le Rapport d'activité 2016 délivré lors de l'Assemblée Générale du 1^{er} avril 2017.

²¹⁶ Termes tels qu'utilisés par ma tutrice de stage.

²¹⁷ Afin de bien comprendre les raisons d'être de mon stage, j'ai réalisé un questionnaire en ligne nommé « Sur l'objet de mon stage » à destination des trois membres du Bureau. La suite de cette partie en est une synthèse.

²¹⁸ Anne BAPTISTE, « Sur l'objet de mon stage », *op. cit.*

logique que ce projet se reflète sur les membres. Enfin, il s'agirait de mettre en cohérence les idées, discours et actes de l'association, qui prône la mixité comme valeur.

Deuxièmement, la mixité constitue un enjeu stratégique. Pour ÉgaliGone, l'égalité doit aussi passer par les hommes : « *l'avancée des droits des femmes ne peut se faire complètement sans la moitié de la population* »²¹⁹. La mixité interne est donc un moyen pour atteindre l'objectif principal, l'égalité. En outre, « *un cadre mixte et diversifié* »²²⁰ est perçu comme créateur de richesse au niveau intellectuel et empirique : « *c'est dans la diversité qu'on peut avoir les échanges et les réflexions les plus riches et les actions les plus adaptées aux réalités des publics et des terrains sur lesquels on intervient.* »²²¹.

Troisièmement, la mixité constitue un enjeu communicationnel. Cela permettrait à l'association de montrer l'exemple « *d'une action volontariste dans un milieu au départ non mixte* »²²². Cela permettrait aussi d'éviter la mésinterprétation du message de l'association (« *pour ne pas que nos projets soient confondus avec de la misandrie* »²²³). Enfin, une mixité affichée pourrait entraîner une dynamique vertueuse en attirant plus d'hommes.

Mon second objectif de stage était de m'interroger sur l'engagement de tous les membres et sur la dynamique associative. Je devais chercher à identifier les attentes des membres, les leviers et freins à leur investissement, avec comme but une participation la plus active et concrète possible. Cela impliquait notamment de se poser la question de l'engagement des hommes : « *comment faire ou quoi penser pour que des hommes se sentent à l'aise ou capable pour adhérer à notre projet associatif et participer à nos activités.* »²²⁴.

RÉALISATIONS

Pour répondre à mon premier objectif, je me suis basée sur ma lecture de Jacquemart²²⁵. Ce dernier prend l'exemple de l'association Mix-Cité qui fait figure d'« exemple à suivre » sur la question de la mixité. J'ai pu constater que les discours de Mix-Cité et d'ÉgaliGone au sujet de la mixité étaient identiques. Il m'a donc paru pertinent de me concentrer sur les critères listés par Jacquemart comme favorisant la mixité au sein des associations féministes de la troisième vague : « *l'existence ou non d'un discours sur la mixité, la mise en avant ou non du poids des*

²¹⁹ *Ibid.*

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ *Ibid.*

²²² *Ibid.*

²²³ *Ibid.*

²²⁴ *Ibid.*

²²⁵ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

modèles normatifs pour les hommes et les thématiques principales de mobilisation ». Toutes ces réflexions, couplées avec une idée proposée par Violaine Dutrop et mes premiers résultats d'analyse m'ont amenées à penser qu'il fallait solliciter les hommes du réseau d'ÉgaliGone à travers un questionnaire en ligne qui permettrait à la fois de connaître leur vision d'ÉgaliGone (ses thématiques, ses objectifs, sa mixité interne, etc.), de comprendre leur ressenti vis-à-vis de leur place en tant qu'hommes engagés pour l'égalité de genre, de les mobiliser en manifestant de l'intérêt pour leur parcours et leur point de vue, et enfin de leur proposer de participer à un groupe de travail autour de la question de la mixité. Ce groupe de travail aura pour objectif que les hommes qui y participent « nous apportent leurs idées et contributions », ce qui pourrait permettre à l'association d'« embarquer d'autres hommes »²²⁶.

Le questionnaire a été proposé à 82 hommes faisant partie du réseau d'ÉgaliGone (« adhérents, donateurs, apporteurs de service, partenaires, bénéficiaires (stagiaires), demandeurs (« clients ») »²²⁷) et a actuellement obtenu 18 réponses.

Quant à mon deuxième objectif, la dynamique associative est un enjeu pour ÉgaliGone depuis plusieurs années, et les différentes tentatives pour accroître la participation des membres au-delà d'un « noyau dur » n'ont pas obtenu des résultats satisfaisants. Il ne s'agissait donc pas de solutionner en une fois ce problème, mais de contribuer à le solutionner.

Avec ma tutrice, nous avons mis en place une bibliothèque partagée en ligne²²⁸. Les membres d'ÉgaliGone peuvent désormais savoir quels livres – en lien avec l'égalité de genre, de race, de classe, etc. – les membres inscrits possèdent, leur permettant de se les donner, prêter ou vendre. L'objectif de cet outil était de permettre aux membres de se connaître et se rencontrer convivialement, ainsi que d'enrichir leurs connaissances sur le genre tout en s'ouvrant à de nouveaux sujets. Fin août, l'inventaire d'ÉgaliGone comptait 4 membres et 53 livres ; plusieurs échanges avaient déjà eu lieu.

Ces réalisations ont vocation à être poursuivies et approfondies par la continuation de mon engagement à ÉgaliGone.

RECOMMANDATIONS²²⁹

Ces recommandations sont basées sur mon expérience en tant que membre d'ÉgaliGone, sur les premiers résultats de l'analyse du questionnaire envoyé aux hommes membres d'ÉgaliGone

²²⁶ Anne BAPTISTE, « Sur l'objet de mon stage », *op. cit.*

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ <https://inventaire.io/>

²²⁹ Il s'agit d'une synthèse : l'ensemble des recommandations fera l'objet d'un document remis à ÉgaliGone.

ainsi que sur les résultats de ma recherche. On y retrouve notamment la réflexion sur la difficulté pour les hommes de se constituer une « *identité militante* »²³⁰ dans leur engagement pour l'égalité de genre, et celle sur les coûts et bénéfices de l'engagement²³¹. Je me suis aidée de l'expérience d'Auguste au sujet des groupes de paroles non-mixtes masculins, ainsi que des données recueillies au sujet de la distanciation ou de l'arrêt de l'engagement (notamment pour Victor, Thomas et Madeleine). La notion de pluri-intérêt et de pluri-engagement m'a aussi servie, de même que celle d'espace safe.

Pour le premier objectif : la mixité

- Relancer le questionnaire
- Analyser les réponses au questionnaire
- Expérimenter à partir des données rassemblées par le questionnaire
- Organiser le groupe de parole
- Utiliser les témoignages et expériences sur ce type de groupes de parole
- Analyser ce qui a été retiré du groupe de parole
- Se questionner sur la position d'ÉgaliGone vis-à-vis des hommes
- Définir et/ou retravailler cette position afin de la rendre plus attractive pour les hommes
- Se rapprocher d'autres associations pour recruter des hommes par leur biais

Pour le deuxième objectif : la dynamique associative

- Relancer le groupe Inventaire.io
- S'interroger sur les coûts/bénéfices de l'adhésion à ÉgaliGone
- Faire le constat d'un frein majeur et paradoxal à l'engagement à ÉgaliGone : le fait même qu'il se positionne comme un institut
- Rendre ÉgaliGone plus « convivial » et l'ouvrir à de nouvelles pratiques associatives
- Faire en sorte qu'ÉgaliGone constitue un espace safe pour ses membres
- Interroger d'autres associations sur leur dynamique associative, pourquoi pas dans le cadre d'un stage ou d'un service civique

²³⁰ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

²³¹ Birgitta ORFALI, *L'adhésion*, op. cit.

CONCLUSION

Finalement, nous avons exploré dans ce mémoire des facteurs potentiels d'engagement qui se sont pour certains avérés peu révélateurs. L'environnement familial et l'environnement scolaires semblent tous deux porteurs qu'ils soient ou non égalitaires : ils semblent surtout faire écho l'un à l'autre. Le premier engagement peut se dérouler aussi bien à l'adolescence qu'à l'âge adulte sans qu'aucun effet particulier ne puisse être observé sur sa forme et son intensité. L'engagement pour l'égalité de genre peut être vécu d'une façon militante aussi bien que non militante, et l'adhésion s'avère ne pas être un élément révélateur de l'importance des convictions. Enfin, l'engagement peut être ressenti comme positif ou négatif quand bien même les raisons avancées par les interviewé.es pour défendre l'une ou l'autre vision seraient les mêmes.

Si l'on en restait sur ce constat, il paraîtrait impossible d'établir un profil type de la personne engagée pour l'égalité de genre. La manière dont on en vient à s'engager pour cette cause semblerait alors être complètement associée aux parcours individuels, ce qui montrerait d'autant plus l'intérêt d'utiliser une démarche biographique pour répondre au questionnement de départ. Ce constat, c'est celui qui a été intuitivement décrit par l'une des participantes à l'atelier des Salopettes²³².

Une participante : Elles m'ont posé la question à moi de savoir pourquoi je l'étais [féministe] et comment ça s'est passé. Et je n'ai pas su répondre en fait parce que je trouvais ça trop difficile d'en parler sans lier ça aux évènements que chacun vit et à l'expérience. [...] Moi je ne pouvais pas dire pourquoi je l'étais sans raconter ma vie [...].

Toutefois, il ne faut pas oublier que cette recherche a permis de mettre à jour des tendances dans les parcours des interviewé.es. Les 3/4 d'entre elleux sont au moins issu.es de la classe moyenne – 50% sont issu.es de la classe supérieure – et iels ont un très fort capital scolaire acquis durant leurs études supérieures. Tout ce capital économique et culturel semble être une ressource non négligeable pour l'engagement au sens général, puisque la plupart des interviewé.es ont des intérêts pour plusieurs causes touchant aux systèmes de domination et/ou sont pluri-engagé.es. Différents milieux paraissent soit permettre le déclenchement de l'engagement pour l'égalité de genre, soit soutenir cet engagement s'il est déjà existant : l'université, le milieu associatif et militant, la vie professionnelle et Internet (les réseaux sociaux et les sites). Tous ces milieux sont porteurs : ils offrent des opportunités en termes de

²³² Atelier « On ne naît pas féministe, on le devient ? » par l'association Les Salopettes, op. cit.

rencontres, d'apprentissages et d'évènements marquants qui s'avèrent capitales pour l'engagement. À eux seuls, ils ne suffisent toutefois pas à porter un engagement pour l'égalité de genre : la plupart des interviewé.es privilégient les espaces safe afin de soutenir leur engagement et de mieux faire face aux questionnements, oppositions et rejets qui leur sont fait.es en dehors de ces espaces. Les relations amicales adolescentes et les relations amoureuses peuvent constituer un terrain d'apprentissage, d'expérimentation de sa capacité de sensibilisation et de découverte du système de domination de genre. Les premières relations de couple homosexuelles permettent bien souvent de ressentir et d'objectiver l'hétéronormativité et le sexisme. Dans les relations de couple hétérosexuelles, une transmission de l'engagement a parfois lieu de la femme vers l'homme tout comme elle a aussi parfois lieu des mères « féministes » à leurs enfants. Enfin, les hommes doivent trouver de quelle façon se positionner dans un engagement qui peut paraître « improbable » et dont la forme n'a pas été taillée pour eux²³³ : il leur faut trouver une cohérence dans leur engagement pour l'égalité de genre sans quoi celui-ci pourrait devenir difficile voire impossible à vivre.

Ainsi, s'il ne s'agit pas de nier que chaque parcours est unique, force est de constater que des éléments communs peuvent être observés. À mon sens, ces deux affirmations ne sont pas contradictoires : les éléments communs ne font sens qu'à la lumière de chaque parcours. Il faut en effet replacer chaque élément dans le temps long, comprendre comment il a été réactualisé. On peut donc conclure qu'il s'agit de voir « *le processus d'engagement comme une opération d'activation de dispositions à l'engagement acquises tout au long de la trajectoire sociale et dans différentes sphères sociales.* »²³⁴.

*

Ces résultats me semblent avoir leur utilité vis-à-vis des questionnements non seulement de l'Institut ÉgaliGone mais aussi d'autres associations ou groupes militants au sujet de l'engagement pour l'égalité de genre. Je vais donner quelques exemples des réflexions pratiques qu'a pu amener ce mémoire.

Ce travail permet de comprendre quels milieux constituent un terreau d'engagement et quels profils sont les plus susceptibles de s'engager. Cela pourrait permettre d'adapter les lieux et les publics de sensibilisation. Je ne suggère bien entendu pas de ne sensibiliser que – par exemple – les personnes ayant un fort capital culturel et économique, mais du moins faut-il prendre ce paramètre en considération quand on étudie le profil type des membres d'une association telle

²³³ Alban JACQUEMART, *Les hommes dans les mouvements féministes*, op. cit.

²³⁴ *Ibid.*

qu'ÉgaliGone. Je suggère plutôt de diversifier les pistes d'action en cherchant à toucher tous les milieux (universitaire, associatif et militant, professionnel et Internet). Je propose aussi de compter sur le travail de sensibilisation indirecte qui va être effectué par des personnes déjà engagées sur leur entourage. Je pense aussi que créer des liens avec des groupes militants aux valeurs proches et dont la cause principale est la lutte contre un autre système de domination permettrait de sensibiliser des personnes ayant clairement un profil favorable. Enfin, il faut garder à l'esprit que les convictions ne cessent pas d'exister lors d'une distanciation du militantisme ou à la fin d'une adhésion. Cela permet de prendre conscience que la sensibilisation aura des effets dans le temps long, ce qui revalorise encore son importance.

Ces résultats permettent aussi de relativiser le caractère fondamental de l'enfance et de l'adolescence dans le processus d'engagement : ces périodes ne peuvent jamais à elles seules expliquer un engagement et elles peuvent même parfois (dans 25% des cas) s'avérer non pertinentes pour expliquer certains engagements. Il semble donc essentiel de tenter de sensibiliser autant les enfants et adolescent.es que les adultes à l'égalité de genre pour qu'aucun potentiel ne soit ignoré.

Enfin, les groupes militants doivent selon moi prendre à bras le corps l'opportunité qu'ils ont de constituer les espaces safe recherchés par les personnes engagées. Un milieu où l'on ne pourrait pas partager son expérience personnelle, ou bien un milieu où les questions maladroites et les remarques problématiques seraient systématiquement condamnées, ne peuvent constituer des espaces rassurants pour les personnes engagées pour l'égalité de genre. Or, un moyen de « fidéliser » les adhérent.es et militant.es est justement de leur montrer quel bénéfice iels auraient à s'engager dans un groupe convivial où iels pourront s'épanouir en toute confiance. Il me semble aussi que les groupes militants devraient être en mesure d'aider les personnes engagées à mieux vivre un engagement qui peut être éprouvant : partager des conseils, créer des groupes de parole, rapprocher les membres peuvent constituer autant de solutions. Pour ce qui est des hommes, toute association cherchant à les accueillir et à favoriser sa mixité interne devrait se poser la question de la place qu'elle leur offre en son sein. Elle devrait aussi les aider à mettre en cohérence leur engagement et à sortir d'un isolement qui peut être difficile à vivre.

*

Mes résultats ne sont qu'une seule des multiples manières de répondre à la question de l'engagement : j'ai exploré un point de vue sociologique, Jacquemart a exploré un point de vue socio-historique²³⁵. Il me paraîtrait très intéressant que cette même question soit étudiée du

²³⁵ *Ibid.*

point de vue de la psychologie sociale. On pourrait par exemple se demander quelles manières de penser sont communes aux personnes qui sont engagées pour l'égalité de genre, et ainsi découvrir – qui sait ? – quels types de pensées permettent d'enclencher l'engagement.

Toute utilisation de ce mémoire nécessite de le citer correctement en donnant les informations suivantes :

BAPTISTE Anne, *On ne naît pas engagé.e : on le devient. Comment en vient-on à s'engager pour l'égalité de genre dans le milieu associatif et militant, le milieu universitaire et sur Internet ?*, mémoire professionnel dans le cadre du Master 2 ÉGALES, sous la direction d'Emmanuelle Santelli, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2017, 213p.

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'autrice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

BACHMANN Laurence, « Female friendship and gender transformation », *European Journal of Women's Studies*, 1 mai 2014, vol. 21, n° 2, pp. 165-179, doi:10.1177/1350506813515856.

BARBARAS Emmanuelle et DEVERS Marie, *L'homme féministe : un mâle à part ?*, Paris, les Points sur les i, 2011, n° . 1/, 165 p.

BARD Christine, *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999.

BECKER Howard S., « Sur le concept d'engagement », *SociologieS*, 22 octobre 2006, consulté le 28 juillet 2017, URL : <https://sociologies.revues.org/642>.

BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, REVILLARD Anne et JAUNAIT Alexandre, *Introduction aux études sur le genre*, 2e éd. revue et augmentée., Bruxelles [Paris], De Boeck, Ouvertures politiques, 2012, n° . 1/, 357 p.

BERENI Laure et REVILLARD Anne, « Un mouvement social paradigmatique ? », *Sociétés contemporaines*, 20 avril 2012, n° 85, pp. 17-41.

BOURDIEU Pierre, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, vol. 30, n° 1, pp. 3-6, doi:10.3406/arss.1979.2654.

CARADEC Vincent et ERTUL Servet, *Les dynamiques des parcours sociaux : temps, territoires, professions*, Rennes, PUR, Le sens social, 2012, n° . 1/, 272 p.

CHAMPY Florent et ISRAËL Liora, « Professions et engagement public », *Sociétés contemporaines*, 17 mars 2009, n° 73, pp. 7-19.

CHARPENEL Marion et PAVARD Bibia, *Féminisme*, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.), 2015, consulté le 29 juillet 2017, URL : https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=SCPO_ACHI_2013_01_0263.

CHOUVET Julien, *On ne naît pas père, on le devient*, Paris, Éditions Emmanuel, 2016, n° . 1/, 111 p.

DARMON Muriel, *La socialisation*, 2e éd., Paris, A. Colin, 128, 2010, n° . 1/, 127 p.

DE BEAUVOIR Simone, *Le deuxième sexe , II : L'Expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1949, 583 p.

DEMAZIÈRE Didier, « L'entretien biographique comme interaction négociations, contre-interprétations, ajustements de sens », *Langage et société*, 11 avril 2008, n° 123, pp. 15-35.

DESCARRIES Francine, « L'antiféminisme « ordinaire » », *Recherches féministes*, 2005, vol. 18, n° 2, pp. 137-151, doi:10.7202/012421ar.

DESWARTE Elisabeth, « Théorie de l'engagement et de la dissonance », *Psychologie-sociale*, consulté le 28 juillet 2017, URL : <http://www.psychologie-sociale.net/images/football.jpg>.

DUBAR Claude, *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*, 4e éd. revue., Paris, A. Colin, Collection U, 2010, n° 1/, 251 p.

DUPUIS-DÉRI Francis, « Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis ? », *Recherches féministes*, 2008, vol. 21, n° 1, pp. 149-169, doi:10.7202/018314ar.

FILLIEULE Olivier, « De l'objet de la définition à la définition de l'objet. De quoi traite finalement la sociologie des mouvements sociaux ? », *Politique et Sociétés*, 2009, vol. 28, n° 1, pp. 15-36, doi:10.7202/001723ar.

FILLIEULE Olivier, AGRIKOLIANSKY Eric et SOMMIER Isabelle (dir.), CHABANET Didier et GIUGNI Marco, *Les conséquences des mouvements sociaux*, La Découverte, 2010, consulté le 18 août 2017, URL : <https://www.cairn.info/penser-les-mouvements-sociaux--9782707156570-page-145.htm>.

GIUGNI Marco, MCADAM Doug et TILLY Charles, « The biographical impact of activism », in *How Social Movements Matter*, U of Minnesota Press, 1999, pp. 117-146.

HORINCQ R., « Diversité des orientations sexuelles, question de genre et promotion de la santé », *Education Santé*, 2004, consulté le 10 août 2017, URL : <http://educationsante.be/article/diversite-des-orientations-sexuelles-question-de-genre-et-promotion-de-la-sante/>.

JACQUEMART Alban, *Les hommes dans les mouvements féministes : socio-histoire d'un engagement improbable*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Archives du féminisme, 2015, 324 p.

LECLERCQ Catherine et PAGIS Julie, « Les incidences biographiques de l'engagement », *Sociétés contemporaines*, 16 janvier 2012, n° 84, pp. 5-23.

MCADAM Doug, « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, 1989, vol. 54, n° 5, pp. 744-760, doi:10.2307/2117751.

MCADAM Doug, « Recruitment to high-risk activism: the case of Freedom summer », *American journal of sociology*, 1986, vol. 92, n° 1, pp. 64-90.

MELLINI Laura, « Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle », *Déviance et Société*, 5 mars 2009, vol. 33, n° 1, pp. 3-26.

MONEY John et EHRHARDT Anke A., *Man & Woman, Boy & Girl*, Johns Hopkins University Press, 1972, 336 p.

ORFALI Birgitta, *L'adhésion : militer, s'engager, rêver*, Bruxelles [Paris], De Boeck, Le point sur, 2011, n° . 1/, 172 p.

PERCHERON Annick, *La socialisation politique*, Paris, A. Colin, Collection U, 1993, 226 p.

PROUTEAU Lionel et WOLFF François-Charles, « La participation associative au regard des temps sociaux », *Economie et statistique*, 2002, vol. 352, n° 1, pp. 57-80,

SANTELLI Emmanuelle, *Prendre place, entre ressources inégales et mobilités : Réflexions méthodologiques sur les parcours des descendants d'immigrés. Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches, Chapitre 4 et 5*, 2014.

SCHWARTZ Olivier, *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*, 2e éd., Paris, PUF, Quadrige, 2009, n° . 1/, 531 p.

SILVERA Rachel, « Le défi de l'égalité hommes/femmes dans le syndicalisme », *Mouvements*, 2006, no 43, n° 1, pp. 23-29.

STOLTENBERG John, *Refuser d'être un homme : pour en finir avec la virilité*, Martin DUFRESNE, Yeun L-Y et Mickaël MERLET (trad.), Paris Mont-Royal (Québec), Éd. Syllepse M éd, Nouvelles questions féministes, 2013, n° . 1/, 268 p.

ZIMMERMANN Bénédicte, *Ce que travailler veut dire : une sociologie des capacités et des parcours professionnels*, Paris, Economica, Études Sociologiques, 2011, n° . 1/, 233 p.

Atelier « On ne naît pas féministe, on le devient ? » par l'association Les Salopettes, , MP3, ENS de Lyon, 2016.

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'autrice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com

SITOGRAPHIE

ADELINEL2LEP, « Comment devient-on féministe ? Par Christine Delphy », *Pour une éducation populaire d'auto-défense et d'auto-organisation*, 13 novembre 2014, consulté le 14 février 2017, URL : <http://www.education-populaire.fr/comment-devient-on-feministe/>.

AMANDINE, « Comment le voyage m'a rendue féministe », *Un sac sur le dos*, 14 juin 2015, consulté le 14 février 2017, URL : <https://www.unsacsurledos.com/comment-le-voyage-ma-rendue-feministe/>.

AMENABAR Teddy, « What college students mean when they ask for “safe spaces” », *Washington Post*, 19 mai 2016, consulté le 19 août 2017, URL : <http://www.washingtonpost.com/sf/style/2016/05/19/what-college-students-mean-when-they-ask-for-safe-spaces-and-trigger-warnings/>.

ARSENAULT Marie-Noël et SAINT-PIERRE Émilie, « Le masculinisme, ou comment faire reculer les femmes », consulté le 21 août 2017, URL : <https://www.ababord.org/Le-masculinisme-ou-comment-faire>.

BACHMANN Laurence, « Transformer le genre par la littérature : essai de sociologie indirecte », 2010, *Versants : revue suisse des littératures romanes*, n° 57, p. p17, doi:10.5169/seals-271548.

BAILE Marion, « On ne naît pas manager, on le devient ! », *Auto Infos*, 12 mai 2017, consulté le 30 juillet 2017, URL : <http://auto-infos.fr/Manager-professionnel,9824>.

BAPTISTE Anne, « Sur l'objet de mon stage », *Google Docs*, 5 mai 2017, consulté le 29 juillet 2017, URL : <https://goo.gl/forms/k3vd51TOZHjCbQH22>.

BAPTISTE Célia, « Célia Baptiste », *Célia Baptiste*, 2015, consulté le 19 août 2017, URL : <http://celiabaptiste19.wixsite.com/celiabaptiste>.

BOUTON Éloïse, « Comment devient-on féministe ? », *Les Inrocks*, 4 février 2017, consulté le 14 février 2017, URL : <http://www.lesinrocks.com/2017/02/04/actualite/devient-on-feministe-11908834/>.

CALDINI Camille, « Pourquoi est-il toujours compliqué d'être féministe ? », *Franceinfo*, 22 décembre 2014, consulté le 22 août 2017, URL : http://www.francetvinfo.fr/societe/pourquoi-est-il-toujours-complique-d-etre-feministe_733009.html.

CAMILLE Camille, « L'homme est-il l'avenir du féminisme ? », *L'Obs/Rue 89/Rue 69*, 14 février 2011, consulté le 14 février 2017, URL : <http://tempsreel.nouvelobs.com/rue89/rue89-rue69/20110214.RUE0847/l-homme-est-il-l-avenir-du-feminisme.html>.

CANONNE Justine, « Entretien: Entretien avec Birgitta Orfali : Les ressorts psychologiques du militantisme », *Le Cercle Psy, le magazine de toutes les psychologies*, 22 août 2013, consulté le 26 février 2017, URL : https://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/entretien-avec-birgitta-orfali-les-ressorts-psychologiques-du-militantisme_sh_31310.

CARON Matthieu, « « On ne naît pas député, on le devient ! » », *Le Monde.fr*, 20 juin 2017, consulté le 30 juillet 2017, URL : http://www.lemonde.fr/idees/article/2017/06/20/on-ne-naît-pas-depute-on-le-devient_5147837_3232.html.

GARCIN Céline, « « On ne naît pas féministe, on le devient » », *Le Courrier*, consulté le 14 février 2017, URL : http://www.lecourrier.ch/on_ne_naît_pas_feministe_on_le_devient_0.

LAZIMI Charlotte, « Peut-on être un homme féministe? », *L'Express.fr*, 14 février 2016, consulté le 30 mars 2017, URL : http://www.lexpress.fr/actualite/societe/peut-on-etre-un-homme-feministe_1761423.html.

LEMOINE Laurence, « Encore féministes : elles témoignent », *Psychologies.com*, 16 juillet 2009, consulté le 14 février 2017, URL : <http://www.psychologies.com/Planete/Societe/Articles-et-Dossiers/Encore-feministes-elles-temoignent>.

MAR_LARD, « Mar_Lard », *@Mar_Lard*, consulté le 22 août 2017, URL : https://twitter.com/mar_lard.

RABIER Serge, « Qu'est-ce que les hommes ont à voir avec le genre ? », *The Conversation*, 25 janvier 2017, consulté le 29 mars 2017, URL : <http://theconversation.com/quest-ce-que-les-hommes-ont-a-voir-avec-le-genre-71770>.

« Internet », in *Wikipédia*, 2017, consulté le 15 août 2017, URL : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Internet&oldid=138690999>.

« La Marianne de Mai 68 », in *Wikipédia*, 2016, consulté le 19 août 2017, URL : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=La_Marianne_de_Mai_68&oldid=131238547.

« Définition - Enseignement supérieur », *Insee*, 13 octobre 2016, consulté le 8 août 2017, URL : <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1871>.

« L'homme féministe », *L'homme féministe*, 2016, consulté le 30 mars 2017, URL : <http://lhommefeministe.tumblr.com/?og=1>.

« Fréquenter des hommes «pro-féministes»: méfiez-vous! », *HYÈNES EN JUPONS*, 29 juillet 2015, consulté le 14 février 2017, URL : <https://hyenesenjupons.com/2015/07/29/frequenter-des-hommes-pro-feministes-mefiez-vous/>.

« On ne naît pas champion. On le devient. #justdoit », @nike, 2016T18:11, consulté le 30 juillet 2017, URL : <https://twitter.com/nike/status/755933083736559616>.

« Image de l'article « La Marianne de Mai 68 » », *Wikipédia*, consulté le 19 août 2017, URL : <http://p3.storage.canalblog.com/38/97/864424/68965855.jpg>.

« Jean-Pierre Rey : un regard sur Mai 68 », *Mai-68.fr*, consulté le 19 août 2017, URL : http://www.mai-68.fr/dossiers/dossiers.php?val=29_jean-pierre+rey+regard+sur+mai+68.

« Encore féministes ! Comment nous sommes devenu-es féministes », *Encore féministes !*, consulté le 14 février 2017, URL : <http://encorefeministes.free.fr/devenuesfeministes.php3>.

« L'histoire d'une formule », *France Culture*, consulté le 30 juillet 2017, URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-idees-claires-de-daniele-sallenave/lhistoire-dune-formule>.

« Le Trésor de la Langue Française Informatisé », consulté le 11 janvier 2017, URL : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

« Définitions : s'engager - Dictionnaire de français Larousse », consulté le 29 juillet 2017, URL : http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/s_engager/29513.

« Définition : Genre », consulté le 28 juillet 2017, URL : <http://www.cestcomme.net/definition-genre.php>.

« Nomenclatures des professions et catégories socioprofessionnelles », consulté le 3 août 2017, URL : <https://www.insee.fr/fr/information/2406153>.

« Adhérer - Force Ouvrière », *Force Ouvrière*, consulté le 11 août 2017, URL : <http://www.force-ouvriere.fr/adherer>.

« Crêpe Georgette », *Crêpe Georgette*, consulté le 15 août 2017, URL : <http://www.crepegeorgette.com/>.

« Zéromacho », *Zéromacho*, consulté le 15 août 2017, URL : <https://zeromacho.wordpress.com/>.

« Genre ! », *Genre !*, consulté le 22 août 2017, URL : <https://cafaitgenre.org/>.

« Nous connaître – L'institut EgaliGone », consulté le 25 juillet 2017, URL : <http://egaligone.org/nous-connaître/>.

« Mission – L'institut EgaliGone », consulté le 25 juillet 2017, URL : <http://egaligone.org/nous-connaître/mission/>.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Tableau des milieux de pratique : exemples de pratiques publiques démontrant l'engagement.	15
Tableau croisant les milieux de pratique et le genre des interviewé.es.....	19
Tableau croisant les interviewé.es, leur genre et les périodes qu'ils ont abordées.....	37
Tableau montrant le niveau de diplôme le plus haut actuellement atteint par les interviewé.es.	41
Tableau montrant l'adhésion des interviewé.e à un ou plusieurs groupe(s) engagé(s) pour l'égalité de genre.	66
Tableau des autres intérêts et engagements des interviewé.es.	72
Tableau du niveau, du type d'étude et de la profession des parents des interviewé.es.....	111
Tableau des milieux de premier engagement pour l'égalité de genre.....	113

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'autrice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com

ANNEXES

ANNEXE 1 : GUIDE D'ENTRETIEN

- **Description de ma recherche** : « Mon mémoire porte sur les personnes qui s'intéressent à l'égalité femme/homme et s'investissent/s'engagent dans ce domaine. L'objectif de ma recherche est de mieux appréhender comment on en vient à s'intéresser à l'enjeu de l'égalité des sexes. »
- **En quoi consiste l'entretien** : « L'entretien consiste en une conversation d'une durée minimum d'une heure et demi. J'ai avec moi un guide d'entretien comportant plusieurs parties qui contient des thèmes ou des questions que j'aimerais aborder avec vous durant notre conversation.
- **Anonymat et confidentialité** : l'anonymat proposé mais pas imposé. Possibilité de choisir un prénom fictif. Le mémoire ne sera pas diffusé, pas publié, et lu seulement par un nombre limité de personnes.
- **Enregistrement** : « L'enregistrement est un outil de travail important : il évite que je prenne tout en note, me permettant ainsi de rester attentive à ce qui vous dites. ». L'enregistrement ne circulera pas. Il sera supprimé à la fin de l'enquête. Possibilité de mise à disposition d'une copie de l'enregistrement.
- Avez-vous des questions avant que nous commençons ? »

PREMIÈRE PARTIE : CONVERSATION

Cette première partie va consister en une conversation entre vous et moi. J'ai prévu quelques questions qui sont là pour nous aider, pas pour nous contraindre. Sentez-vous libre de répondre comme vous le voulez : il n'y a pas de bonne réponse, seulement votre réponse. N'hésitez pas à développer votre propos et ne vous sentez pas pressé.e par le temps.

La pratique liée à l'enjeu de l'égalité des sexes

« Pouvez-vous me raconter **comment** vous en êtes venu.e à [faire ce master/adhérer à cette association...](#) ? »

« Pouvez-vous m'expliquer **comment** est mobilisé l'enjeu de l'égalité des sexes dans [votre master/association...](#) ? » ou autrement dit « [Que fait/qu'accomplit concrètement votre master/association...](#) ? » ou autrement dit « [Quelle vision de l'égalité des sexes y est promue/défendue ?](#) »

« **Comment** définissiez-vous votre propre place/rôle au sein de [votre master/association...](#) ? »

« **Comment** articuliez-vous votre position/vision personnelle de l'égalité des sexes avec celle promue/ défendue par [votre master/association...](#) ? »

Naissance de l'intérêt pour cet enjeu et parcours

« Pouvez-vous me raconter **concrètement comment** s'est passée la naissance de votre intérêt pour l'enjeu de l'égalité des sexes ? »

« Pouvez-vous me raconter **comment** votre intérêt a évolué par la suite ? »

« Pouvez-vous me raconter un ou plusieurs **événements précis** que vous voyez comme fondateur(s) ou important(s) dans votre intérêt pour cet enjeu ? »

« **Comment** votre **entrée dans ce master/votre adhésion à cette association...** a-t-il/elle fait évoluer votre intérêt ? »

« Imaginons un instant que votre intérêt pour l'enjeu de l'égalité des sexes soit un chemin dont vous êtes le/la voyageur/euse principal.e. Ce chemin a donc pour point de départ le début de votre intérêt pour cet enjeu, et il s'étend au fur et à mesure que vous le parcourez.

- Quel/les soutiens/aides avez-vous rencontrés sur votre chemin ? À titre d'exemple, il peut s'agir de personnes, de lectures, d'un événement, d'une série d'événements, etc. »
- Au contraire, quels obstacles/freins avez-vous rencontrés sur votre chemin ? À titre d'exemple, il peut s'agir de personnes, de lectures, d'un événement, d'une série d'événements, etc. »
- Sur votre chemin, avez-vous rencontrés des tournants/moments décisifs qui ont orienté votre parcours différemment ? Si oui, pouvez-vous me décrire ces tournants/moments décisifs, leurs causes et leurs conséquences ? »

Vision personnelle de l'intérêt pour cet enjeu

« **Comment** votre intérêt pour cet enjeu se manifeste-t-il en dehors de **votre master/votre association ...** ? À titre d'exemple : activité(s) militante(s), discussions avec l'entourage, volonté de s'informer, lectures, consultation de support médias, etc. »

« Plus précisément, **comment** votre intérêt pour cet enjeu se manifeste-t-il dans votre vie quotidienne ? »

« **Comment** vivez-vous le fait d'avoir un intérêt pour cet enjeu ? » ou autrement dit
« Considérez-vous qu'il s'agit d'un enjeu facile/difficile à vivre pour vous personnellement ? »

DEUXIÈME PARTIE : COMPRENDRE VOTRE POSITIONNEMENT

Définition des termes

Je vais vous proposer un à un des termes que vous avez employés dans la première partie, et vous demander de me donner votre définition personnelle pour ces termes. Il ne s'agit pas de

vérifier vos connaissances, mais de comprendre comment vous définissez vous-même les termes que vous utilisez. Il n'y a donc pas de bonne définition.

« Qu'entendez-vous par + termes utilisés par l'interviewé.e ? »

Questionnaire de positionnement

J'ai préparé une liste d'affirmations sur lesquelles j'aimerais connaître votre avis personnel. Vous aurez le choix entre les réponses suivantes :

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion
Il ne s'agit pas de tester vos connaissances, mais de me permettre de comprendre votre position personnelle sur certains sujets : il n'y a donc pas de bonne réponse. Si vous le souhaitez, vous pouvez discuter de chaque affirmation à voix haute afin que je comprenne votre raisonnement.

1. Les hommes et les femmes, au-delà de leurs différences physiologiques (parties génitales, pilosité, etc.), sont différent.es par nature.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

2. Il y a des traits de caractère naturellement masculins et féminins. Par exemple, les hommes apprécient naturellement la compétition, tandis que les femmes sont par nature peu compétitives.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

3. Le féminisme a pour objectif l'égalité des sexes.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

4. Le féminisme a pour objectif la domination des femmes sur les hommes.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

5. Le féminisme cherche à déviriliser les hommes et à rendre les femmes plus masculines.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

6. Le féminisme est un mouvement nécessaire de nos jours.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

7. Je me considère moi-même féministe, ou allié.e du féminisme, ou proféministe.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

8. Les prostituées sont des victimes que l'on doit aider à sortir de la prostitution.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

9. La pornographie est toujours une violence faite aux femmes, car elle les dégrade, les chosifie et les humilie.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

10. Les femmes qui disent qu'elles choisissent de se voiler ne sont pas vraiment libres : elles subissent forcément des pressions qui les contraignent à porter le voile.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

11. La légalisation du « mariage pour tous » était une bonne chose.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

12. Les couples homosexuels doivent pouvoir adopter des enfants dans les mêmes conditions que les couples hétérosexuels.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

13. Il faut mettre en place une éducation à l'égalité des sexes à l'école (ex : ABCD de l'égalité) afin de questionner le sexisme et les stéréotypes de genre dès le plus jeune âge.

Tout à fait d'accord - Plutôt d'accord - Neutre - Plutôt en désaccord - Tout à fait en désaccord - Sans opinion

TROISIÈME PARTIE : MIEUX VOUS CONNAÎTRE

Cette partie va me servir à recueillir des informations sur vous. Ces informations m'aideront à analyser vos réponses ; elles me permettront aussi de comparer cet entretien avec les autres entretiens que je vais mener durant cette recherche. Comme pour le reste de notre entretien, tout ce que vous me direz restera confidentiel.

Informations générales

À la naissance

- sexe
- **date** de naissance
- nationalité(s) de naissance
- lieu de naissance : pays, ville/village

Actuellement

- quelle est votre identité de genre ?
- nationalité(s) actuelle(s)
- lieu de résidence actuel : pays, ville/village
- êtes-vous croyant.e ? Si oui, de quelle religion ?
- niveau d'étude et type d'étude + **dates** de début et de fin des études [si applicable]
- profession exercée + **dates** d'entrée en poste et évolutions de carrière [si applicable]

- niveau de vie estimé : classe populaire, classe moyenne, classe supérieure

Milieu familial actuel

Partenaire actuel.le

- célibataire / en union libre / en couple pacsé / en couple marié / divorcé.e / veuf.ve + **dates** associées
- sexe/genre du/de la partenaire [si applicable]
- âge + **date** de naissance du/de la partenaire [si applicable]
- nationalité(s) actuelle(s) du/de la partenaire
- est-il/elle croyant.e ? Si oui, de quelle religion ? [si applicable]
- niveau d'étude et type d'étude du/de la partenaire [si applicable]
- profession exercée par le/la partenaire [si applicable]

Enfant(s)

- avez-vous un (ou plusieurs) enfant(s) ?
- nombre d'enfant(s) [si applicable]
- sexe/genre du/des enfant(s) [si applicable]
- âge + **date** de naissance du/des enfant(s) [si applicable]
- niveau d'étude et type d'étude du/des enfant(s) [si applicable]
- profession exercée par le/les enfant(s) [si applicable]

Milieu familial de naissance

Parents

- sexe des parents
- âge + **date** de naissance des parents
- nationalité(s) de naissance des parents
- sont-ils/elles croyant.es ? Si oui, de quelle religion ?
- niveau d'étude et type d'étude des parents
- profession exercée par les parents

Fratie

- avez-vous un.e (ou plusieurs) frère(s) et sœur(s) ?
- nombre de frère(s) et sœur(s) [si applicable]
- sexe/genre de la fratrie [si applicable]
- âge + **date** de naissance de la fratrie [si applicable]

ANNEXE 2 : TABLEAU DES CLASSES SOCIALES DES PARENTS DES INTERVIEWÉS

Interviewé.es	Niveau d'étude et type d'étude des parents	Profession exercée par les parents	Classe
Basil	M : diplôme d'infirmière P : Doctorat de médecine, plusieurs masters	M : infirmière P : docteur	S
Fiona	M : diplôme d'ingénieur en informatique P : diplôme d'ingénieur en informatique	M : abandon de carrière pour élever sa fille, puis freelance en informatique P : directeur créatif dans une agence de publicité	S
Victor	M : diplôme d'infirmière, spécialisation puériculture P : CAP Boucherie	M : puéricultrice P : boucher (actuellement à la retraite)	M
Leia	M : Licence LEA, Master Fle, Master Sciences de l'éducation P : Bac pro puis DUT	M : nounou, correctrice P : cadre ingénieur professionnel	S
Alex	M : Master d'économie P : ?	M : sous-chef(fe) gestion financière d'un hôpital (actuellement à la retraite) P : professeur d'université cursus d'ingénierie (actuellement à la retraite)	S
Thomas	M : CAP en secrétariat P : pas d'études	M : assistante de direction P : chauffeur-livreur (actuellement à la retraite)	P
Marjolaine	M : études pour être éducatrice spécialisée pour les enfants, DEUG P : études pour être éducateur spécialisé, n'a pas le bac	M : éducatrice spécialisée (actuellement à la retraite) P : éducateur spécialisé (actuellement à la retraite)	M
Lilou	M : Bac professionnel en comptabilité P : CAP en ébénisterie	M : comptable, puis entreprise cuisiniste (actuellement à la retraite) P : charpentier/ébéniste, puis entreprise cuisiniste (actuellement à la retraite)	M
Andrea	M : a arrêté l'école en 3ème P : CAP plomberie	M : aide-comptable P : ouvrier qualifié [fonctionnaire]	P
Lucas	M : licence puis CAPES d'espagnol P : formation particulière (niveau licence) pour être artiste	M : directrice d'un lycée à l'étranger (actuellement à la retraite) P : artiste peintre	S
Madeleine	M : école normale P : école normale	M : institutrice (actuellement à la retraite) P : instituteur (actuellement à la retraite)	S
Auguste	M : pas d'études P : licence en droit	M : écrivain, journaliste P : haut magistrat	S
Jörg	M : pas le bac P : pas le bac	M : fleuriste P : ouvrier en industrie automobile	P
Patrick	M : Bac+3, école normale P : Certificat d'étude	M : institutrice P : employé polyvalent	M
Marc	M : Bac+5, DEA P : diplôme d'école de commerce	M : psychologue P : cadre supérieur	S
Janluc	M : Bac P : CAP serrurier	M : travail administratif P : serrurier	P
		Classe supérieure (S)	8
		Classe moyenne (M)	4
		Classe populaire (P)	4

Tableau du niveau, du type d'étude et de la profession des parents des interviewés.

À lire ainsi : La mère de JanLuc a obtenu le Bac et a exercé un travail administratif. Le père de JanLuc a fait un CAP de serrurier et a exercé le métier de serrurier. J'ai donc classé sa famille dans la catégorie classe populaire.

Légende :

- M : mère
- P : père

*

Explication :

Pour établir ce classement, je me suis basée sur des critères objectifs et subjectifs. Une famille dans laquelle les deux parents n'avaient pas le niveau Bac était automatiquement classée en classe populaire (P). Une famille dans laquelle les deux parents avaient un niveau Bac+3 ou plus étaient automatiquement classée en classe supérieure (S). Les professions intellectuelles ou artistiques supposant un fort capital économique et culturel (cadre, haut magistrat, instituteur/trice, etc.) allaient en faveur d'un classement de l'ensemble de la famille en S. Une famille dans laquelle les professions des deux parents correspondaient à des niveaux de diplômes différents (ex : comptable et charpentier/ébéniste) entraînait le classement en classe moyenne (M), sauf si un des éléments cité précédemment était présent. Toutes les familles restantes étaient classées en accord avec ce qui me semblait le plus juste.

Ce classement a fait l'objet d'une vérification et d'un ajustement en binôme grâce à l'aide de Célia, collègue de stage et titulaire d'un Master Inégalités et Discriminations.

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'auteurice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com

ANNEXE 3 : TABLEAU DES MILIEUX DE PREMIER ENGAGEMENT POUR L'ÉGALITÉ DE GENRE

	Milieu du premier engagement pour l'égalité de genre	Description du premier engagement pour l'égalité de genre	Age au premier engagement pour l'égalité de genre	Autres milieux d'engagement pour l'égalité de genre ?	Etudes universitaires	Association et militantisme	Vie professionnelle
Basil	Etudes universitaires	Master sur l'égalité de genre	21	OUI		LGBTQIA+	
Fiona	Etudes universitaires	Enseignement d'ouverture sur les stéréotypes de genre	20	OUI		X	
Victor	Etudes universitaires	Stage dans une association pour l'égalité de genre	21	OUI		X	
Leia	Etudes universitaires	Cours sur le féminisme et les suffragettes	19	NON			
Alex	Associations et militantisme	Engagement dans un groupe de filles	14	OUI	X		X
Thomas	Associations et militantisme	Adhésion à une association pour l'égalité de genre	27	OUI			X
Marjolaine	Etudes universitaires	Mémoire sur les questions de genre	22	OUI			X
Lilou	Etudes universitaires	Stage sur les violences faites aux femmes	53	OUI		X	X
Andrea	Etudes universitaires	Eléments d'ouverture en genre + stage dans une association pour l'égalité de genre	21	NON			
Lucas	Etudes universitaires	Participation à un projet sur l'égalité de genre	17	OUI			
Madeleine	Associations et militantisme	Adhésion à une association pour l'égalité de genre	39	OUI			X
Auguste	Associations et militantisme	Réunion pour un groupe sur l'égalité de genre	67	NON			
Jörg	Vie professionnelle	Signature d'un accord égalité F/H chez Sodexo	44	OUI	X	X	
Patrick	Vie professionnelle	Stage à destination des femmes migrantes des quartiers	27	OUI	X		
Marc	Etudes universitaires	Cours sur le genre pendant sa mobilité	22	NON			
Janluc	Associations et militantisme	Entraînement à la pratique de la méthode Karman	21	OUI			X
			28,4				

Tableau des milieux de premier engagement pour l'égalité de genre.

À lire ainsi : Basil s'est engagé à 21 ans dans un Master sur l'égalité de genre. Son engagement se retrouve aussi dans le domaine associatif et militant, et il concerne les personnes LGBTQIA+.

Toute utilisation de ce mémoire nécessite de le citer correctement en donnant les informations suivantes :

BAPTISTE Anne, *On ne naît pas engagé.e : on le devient. Comment en vient-on à s'engager pour l'égalité de genre dans le milieu associatif et militant, le milieu universitaire et sur Internet ?*, mémoire professionnel dans le cadre du Master 2 ÉGALES, sous la direction d'Emmanuelle Santelli, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2017, 213p.

Toute utilisation de ce mémoire sans le citer constitue un plagiat et est donc légalement interdite.

Pour contacter l'autrice pour une question, une remarque, une demande d'utilisation spécifique ou toute autre chose, merci de lui écrire un email : annebaptiste92@gmail.com